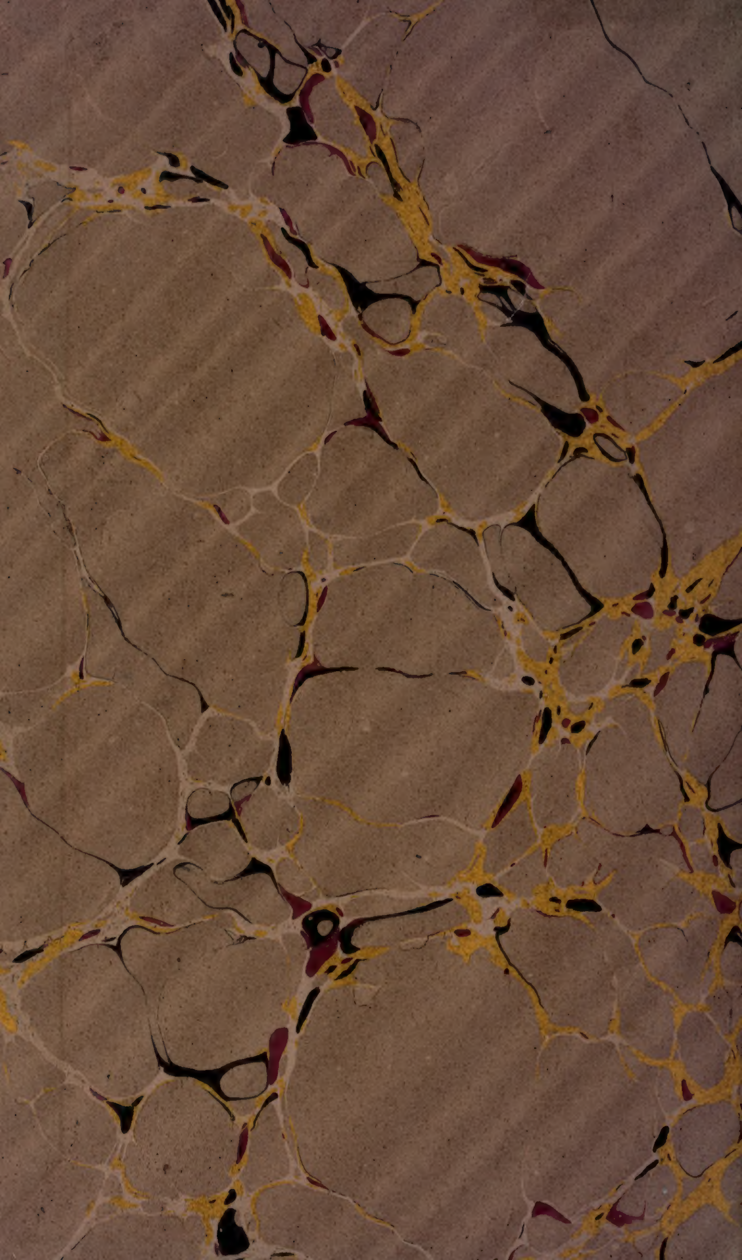
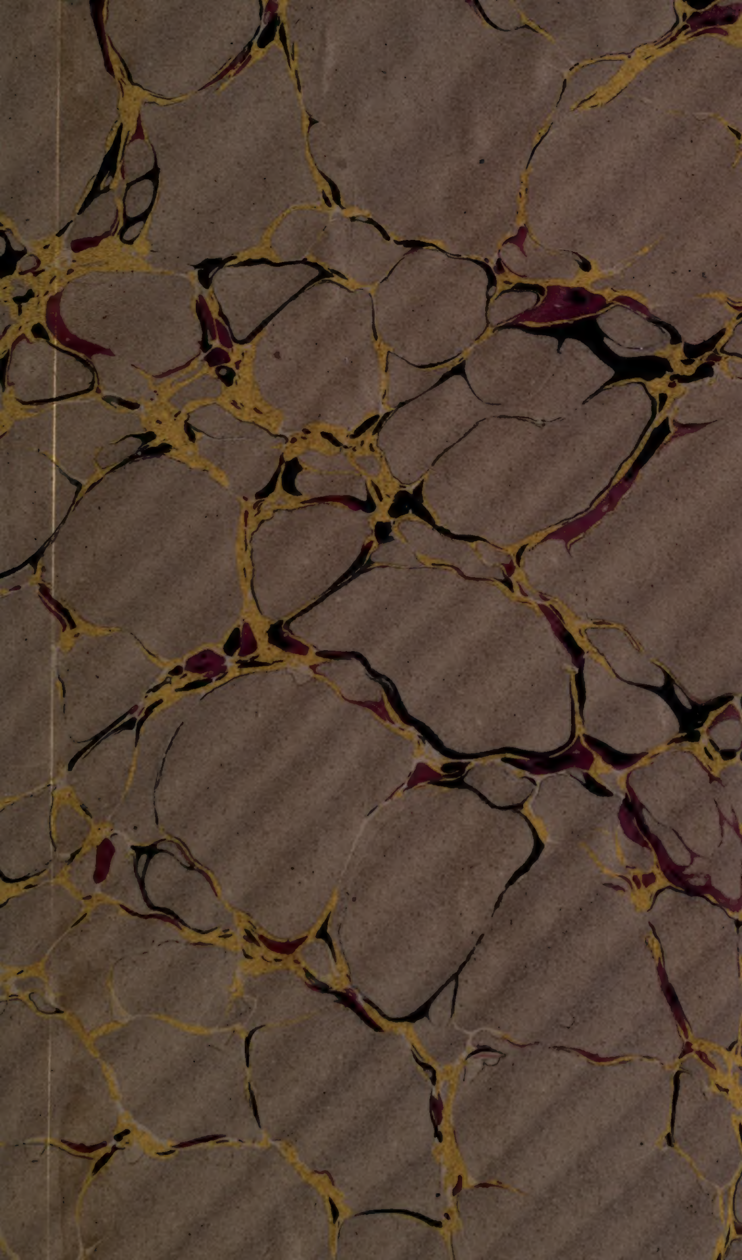




REGARDS

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR :

Spectacles contemporains : I. Affaires de Rome. — II. La mort de Guillaume Ier. — III. Lettres d'Asie ; l'inauguration du chemin de fer de Samarcande. — IV. Le général Loris Mélikoff; les derniers mois du règne d'Alexandre II. — V. Les Indes noires ; le partage de l'Afrique. 1 vol. in-18 jésus, broché. **3** fr. **50**

Il a été tiré à part, sur papier de Hollande, dix exemplaires numérotés des *Regards historiques et littéraires*.

Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

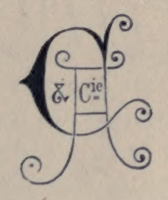
Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

REGARDS

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5



REGARDS
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

A CEUX QUI ONT VINGT ANS

POUR LE 1er JANVIER 1890 [1]

Ainsi, demain, quand le journal vous arrivera avec deux chiffres changés au millésime, il y aura vingt ans. Vingt ans révolus, depuis la date marquée sur notre épaule avec le fer et le feu. C'est beaucoup de vie renouvelée. C'est la prescription naturelle des plus longues souffrances,

1. Il m'a paru que ces pages, écrites il y a deux ans, étaient l'avant-propos le plus convenable aux études d'histoire et de littérature qu'on trouvera plus loin. Quelques-unes de ces études sont antérieures, d'autres plus récentes; mais, si je ne me trompe, elles témoignent toutes par quelque endroit des pensées et des préoccupations que j'essayais d'exprimer au premier jour de 1890. — (Janvier 1892.)

dans ce pauvre cœur de l'homme qui a reçu le remède humiliant de l'oubli, afin que le monde ne désapprît pas de sourire. Et pourtant, nous qui l'avons vécue, cette année 1870, nous ne croirons jamais qu'elle s'est éloignée de la même fuite que les autres; elle est toujours d'hier, elle nous tient, nous sommes encore pris dans ses décombres. Il y a dans nos âmes des places stérilisées; tout ce que la vie a replanté depuis lors y pousse mal, avec des fleurs trop pâles. Pour un peu, nous répéterions ce que disait Montaigne, longtemps après qu'on lui avait changé son calendrier Julien : « Mon monde est failly, ma forme est vuidée; je suis des années auxquelles nous comptions autrement. » Et nous ajouterions volontiers, quand on nous parle des nouvelles façons de vivre et de penser : « Cette règle touche ceulx qui ont à estre. »

Mais ceux-là, quels sont-ils? L'année où nous entrons va apporter sa *classe*. Chose étrange à penser, ils ont vingt ans; ce sont déjà des hommes, avec du poil au menton, et ils n'ont pas vu. On les mettait dans leurs berceaux, tandis que leurs pères combattaient, on emportait ces berceaux devant l'invasion; leurs mères les veillaient en effilant de la charpie, ils dormaient leur premier sommeil au bruit du canon. Par cela seul que leurs yeux n'ont pas vu certaines

images, restées dans nos yeux derrière toutes les visions ultérieures, tout le spectacle du monde doit affecter différemment leurs regards. Ce qui fut pour nous, ce qui demeure la réalité poignante, devient pour eux une tradition écrite, la chose grise et froide, presque douteuse, qu'on apprend par le livre; ce n'est plus de la vie, c'est de l'histoire.

Il nous est très difficile de deviner comment ces jeunes hommes forment leurs idées; cependant, rien n'est plus intéressant, rien n'est plus nécessaire. Une vague nouvelle monte de l'Océan de l'être et vient sur nous; elle peut submerger notre pays ou le remettre à flot; nous avons hâte de reconnaître le murmure particulier de cette vague. Nous interrogeons tous ceux qui ont mission de l'étudier, nous leur crions, comme les gens de Seïr au veilleur d'Isaïe : *Custos, quid de nocte? Custos, quid de nocte?*

Le hasard m'a donné des occasions de causer librement avec quelques-uns de ceux qui vont descendre de la montagne Sainte-Geneviève : jeunes gens ayant pris ou achevant de prendre leurs degrés dans les études supérieures, sollicités vers les lettres, les recherches d'idées, et tout occupés de faire leur établissement intellectuel. Il en est qui ont bien voulu me confier leurs essais, en vers, en prose. Ces petits cahiers

montrent les esprits en quête, indécis, avec le tremblement inquiet d'une aiguille de boussole, quand elle cherche son orientation. Je voudrais résumer l'impression qu'ils me laissent, à la façon d'un greffier exact, sans y rien mettre du mien. Oh! je ne prétends point tracer un dessin complet et arrêté : qui le pourrait? Quelques traits seulement, les plus saillants, les mieux dégagés.

Il n'y a pas grand intérêt à entreprendre ces nouveaux citoyens sur les sujets de politique pure; l'entretien est vite clos. Cette matière ne les passionne pas. Sans doute, ils ont un vif besoin d'indépendance, ils tiennent à leur liberté d'action et de pensée : si une main imprudente touchait à ces conditions essentielles de leur vie, l'étonnement se changerait aussitôt en révolte. Mais ces biens leur paraissant acquis en tout état de cause, indiscutés comme l'air qu'ils respirent, ils se soucient médiocrement du reste des théories politiques, des formules, des enseignes. Si l'on professait demain un cours sur le moyen de se procurer le meilleur gouvernement, il ne faudrait pas compter sur eux pour remplir l'amphithéâtre. Ils acceptent leur pays tel qu'ils l'ont trouvé en y prenant place, sans enthousiasme, sans impatience, comme on habite tout naturellement la ville où le sort nous a donné un gîte; l'idée de la raser pour la reconstruire sur un nou-

veau plan, cette idée qui faisait jadis les délices de chaque Français intelligent, perd infiniment de terrain dans les générations montantes.

C'est un phénomène surprenant, en France, une jeunesse qui n'éprouve pas le besoin de changer le gouvernement. Autrefois, dès l'âge le plus tendre, chacun avait sa cocarde à son chapeau. Je me rappelle l'entrée au collège; le petit naufragé était lâché dans la grande cour, le cercle se formait autour du nouveau; après qu'on lui avait demandé son nom et son âge, les premières questions étaient celles-ci : « Qu'est-ce que tu es? bonapartiste, républicain ou henriquinquiste? » C'était la nomenclature d'alors, en langage d'écolier. Bien rarement, un enfant obtus ou méfiant répondait : « Je ne sais pas, je ne suis rien. » Celui-là, son compte était réglé : coups de pied et coups de poing tombaient sur lui drus comme grêle. Au sortir du collège, en avançant dans la vie, j'ai vu la nomenclature varier et s'enrichir; mais tous les partis continuaient de s'accorder sur un point, la juste distribution de coups à « celui qui n'était rien ». Aussi, je ne reviens pas de ce changement capital : aujourd'hui, beaucoup de jeunes gens « ne sont rien ». Je sais qu'il y a des groupes turbulents, et qu'avec un peu d'industrie on réunit sans peine les éléments d'un monôme, pour manifester dans

les grandes circonstances, pour applaudir les périodes d'un tribun. Je suppose qu'on en trouverait d'autres, élevés dans de fermes principes, encore prêts à se battre pour une substitution d'étiquette. Mais je ne parviens pas à les rencontrer dans le monde des jeunes travailleurs. C'est même un des griefs que les gens d'âge et d'expérience allèguent le plus souvent contre cette génération sceptique. Il en dut être ainsi à d'autres époques, à la fin des guerres de religion ou après la Fronde; quand de nouveaux venus, las de continuer les querelles paternelles, s'occupèrent d'autre chose que de bouleverser l'État. Les vieux ligueurs et les vieux frondeurs devaient traiter ces pacifiques de propres à rien.

A défaut d' « opinions politiques », on voit poindre chez les plus réfléchis une autre préoccupation : ils commencent à s'inquiéter des problèmes sociaux. Souci bien nouveau pour la première jeunesse; nous, à vingt ans, nous étions absorbés par nos souffrances d'imagination ou de cœur; nous n'avions pas de sensibilité disponible pour les souffrances populaires, en tant qu'elles n'étaient pas littéraires. C'est le trait caractéristique du moment, cette métamorphose universelle des vieilles passions politiques en aspirations vers les réformes sociales. Elle fait penser à l'évolution qui se produisit dans les

sciences, quand l'alchimie devint la chimie. On renonce à chercher la formule cabalistique, la pierre philosophale, le gouvernement idéal; on se rabat sur la chimie organique, médicinale. Nos jeunes lettrés y sont bien neufs; on leur a tout enseigné, excepté cela. Mais ils sentent confusément qu'ils ne peuvent plus s'isoler dans leur mandarinat. Quand ils rêvent d'avenir, sur la montagne des Écoles, quand ils choisissent de là-haut le point du ciel où tendra leur essor, ils ne convoitent plus uniquement, comme leurs aînés, le Paris bruyant et frivole des journaux, des théâtres, des assemblées; ils regardent par delà, vers les grands faubourgs énigmatiques et silencieux, vers le monde des peines qu'ils ignorent et qu'ils soupçonnent. Le sentiment de la solidarité humaine grandit en eux; ils comprennent que savoir oblige, comme noblesse; que la science et le talent ne sont pas des dons gratuits, mais des charges, des parts d'usufruit dans l'héritage commun sur lequel les déshérités ont des reprises.

Les inclinations de leurs esprits et de leurs cœurs se déclarent surtout dans leurs tentatives littéraires. Là, je trouve des points de repère certains, des documents précis à l'appui de ces assertions. Je ne parle point ici des cénacles de hasard où l'on s'improvise écrivain, mais de

jeunes gens arrivés au terme des hautes études. Naguère encore, quelques-uns d'entre eux m'exposaient leurs théories et leurs préférences, qu'ils disent partagées par bon nombre de leurs camarades. Voici, en substance, le langage qu'ils tenaient :

« Qu'on ne nous parle plus de l'art pour l'art. Sans doute, nous admirons Flaubert et ses successeurs, les habiles ouvriers qui s'enferment dans une tour d'ivoire pour la sculpter à loisir. Mais comme nous n'avons jamais surpris la trace de leur travail dans une âme, cela ne nous intéresse pas, et nous ne sommes point tentés de les imiter. Le dilettantisme est le grand mal de l'heure présente. Mon Dieu ! il en faut un peu pour garder la vie aimable, c'est une des grâces de notre pays de France. Mais quand il dévore tout l'esprit, c'est un vol de forces morales et intellectuelles, fait à la patrie, à l'humanité. Nous devons à la patrie le service de l'intelligence, ceux qui en sont capables, plus impérieusement encore que le service militaire. Si le goût de l'abstraction littéraire nous en détourne, nous devons lui sacrifier ce goût, comme nous lui sacrifierions au besoin d'autres passions plus violentes. Au moment grave où nous sommes, nous ne concevons plus une pensée qui ne se traduit pas en action, en action sur le plus grand nombre d'hommes pos-

sible. L'art doit se proposer une fin sociale : il ne s'agit pas d'en faire un prêche; mais au lieu de se replier sur lui-même, il doit s'élargir, exprimer toute la vie moderne, ramasser les foules qui lui échappent, atteindre ce peuple par la simplicité et la sympathie. Dans notre état de société, il est inadmissible que le divorce continue entre ces multitudes obscures et de petites églises de lettrés. Le problème est de concilier l'action populaire avec les exigences délicates de l'esthétique. On l'a résolu en d'autres temps, on a dit à tous les hommes, dans une belle langue, des choses fortes et dignes de durer. Voilà ce que nous voudrions essayer. Nous comprenons que la première condition, c'est d'oublier qu'il existe un métier littéraire, des gens de lettres, des ateliers de mots; c'est de ne chercher qu'en nous-mêmes nos pensées et leur forme. Croyez bien que toutes les écoles nous sont également suspectes. Le naturalisme impassible a fait son temps dans nos milieux. Très usé aussi, le pessimisme. Le réalisme n'est plus en discussion; il faut garder et étendre ses conquêtes, mais en les replaçant dans le vaste monde, qui ne tient pas tout entier dans un jupon, ni dans une culotte. De même en poésie; nous ne sommes plus sensibles à la technique impeccable des praticiens; nous voulons des sentiments et des idées. Le dilettantisme, l'art

pour l'art, c'est comme la politique pure; littérateurs ou politiciens, ceux qui n'ont pas autre chose à nous proposer peuvent remiser leur bicyclette. »

En effet, leurs vers ont ceci de particulier qu'ils sont en réaction marquée contre les parnassiens. On y retrouve la filiation lamartinienne, avec, chez quelques-uns, des résonances d'âme fines et pensives qui font songer à Shelley. Chez d'autres, l'inspiration naît de ce besoin de rapprochement avec le peuple, de cette effusion de fraternité que je signalais plus haut. Je viens de lire un poème qui roule tout entier sur ce thème :

> Je crois au siècle comme un fils croit à sa mère,
> Je ne sépare pas mon sort des autres sorts;
> Je ne méprise pas le peuple dont je sors,
> Et j'ai le vaste espoir d'être un jour son Homère.

En philosophie, quand on leur demande quels maîtres ils acceptent, ils répondent : personne. « Les Anglais, disent-ils, et leurs disciples français nous décrivent les phénomènes qui tombent sous notre connaissance comme un tout distinct, isolé, comme un îlot où l'observateur doit s'enfermer. Au delà, c'est la mer de ténèbres, la nuit du mystère, interdite à nos investigations. Nous voulons rentrer en communication avec le mystère ambiant. Nous le sentons sous les choses for-

melles. Tous les êtres nous apparaissent comme l'objet placé entre deux miroirs, prolongé par des séries d'images qui vont se continuer dans l'infini. » — Est-ce donc un retour au spiritualisme classique? Ils s'en défendent aussi. « Le spiritualisme d'antan, quand il tente d'explorer les régions de l'inconnaissable, nous représente une Compagnie de navigation bien administrée, fidèle au cahier des charges officiel, avec son invariable circuit d'itinéraires et d'escales fixes. Vieux et timides bateaux, qui font le cabotage sur une mer fermée. Nous savons d'avance où ils nous porteront. Nous voudrions voir d'autres pays. » — Cette belle confiance est de leur âge. Ils ne veulent pas admettre que toutes les routes de la pensée sont frayées depuis longtemps, et qu'elles ne mènent jamais bien loin; ils se donneront le plaisir de les réinventer et de leur imposer de nouveaux noms. C'est de leur âge. Nul enseignement positif ne les satisfait. Ils ont entendu des voix, ils ne savent pas où, ils partent à l'aventure vers ces vagues appels, ils rôdent anxieux autour de l'autel du dieu inconnu.

En somme, ce qui maîtrise le plus fortement ces jeunes intelligences, c'est l'instinct de la relation entre les choses et des racines profondes qu'elles ont dans l'invisible; c'est le sentiment de la solidarité entre les hommes, le besoin de s'as-

socier à cette universelle vibration humaine qui est l'électricité latente du monde moral. Nous voyons reparaître dans les générations neuves un des éléments essentiels de notre race : l'âme collective et fraternelle — on dit aujourd'hui la démocratie — du vieux fonds celte, gaulois. Ame des forêts et des brumes, opprimée de bonne heure par la dure discipline romaine, par l'esprit limitatif et hiérarchique de ces Italiotes, venus d'un pays de roches et de ciel clair. Le génie local reprit courage à l'arrivée des Germains, et il trouva un aliment approprié à sa complexion dans l'évangile des pêcheurs de Galilée. Depuis lors, notre sol est le champ d'une lutte perpétuelle entre les deux tendances. L'esprit romain a triomphé dans l'organisation extérieure de notre société; il a façonné notre administration civile, nos cadres ecclésiastiques, il a inspiré les grands constructeurs de la France, un Philippe le Bel, un Louis XI, un Richelieu, un Louis XIV, un Napoléon. Mais, au-dessous d'eux, l'âme antérieure révélait sa persistance par les manifestations les plus opposées; les communes, les croisades, les ordres monastiques, les jacques, les révolutionnaires de toute foi; elle suscitait indifféremment un Pierre l'Ermite, un saint Vincent de Paul, un Mirabeau, un Saint-Simon et ses disciples.

Elle affleure une fois de plus. Tout annonce une montée de la vieille sève. Tout change. Politiques, philosophes, écrivains, poètes, toutes les dominations acceptées depuis un quart de siècle sont ébranlées; elles sentent les nouveaux venus se dérober à leurs prises. On passe la ligne, les étoiles accoutumées descendent sous le ciel d'hier, les voyageurs cherchent en avant les étoiles nouvelles. Un regard distrait peut s'y tromper et croire que tout dort comme d'habitude, derrière ces feux ternes et rares qui languissent à l'horizon. Je me souviens d'une méprise pareille, en ces mauvais jours d'il y a vingt ans que j'évoquais tout à l'heure. C'était un soir d'août, mon détachement rejoignait le corps, campé sur un revers de l'Argonne, au sommet des coteaux qui entourent Vouziers. Nous approchions, persuadés qu'il y avait peu de troupes, et endormies, sous les quelques feux de bivouac mourants au flanc de la colline. A peine l'avions-nous gravie que notre erreur nous fut révélée. L'armée entière était là, debout, silencieuse, en lignes profondes sur les sillons; elle attendait dans la nuit, l'arme au pied, pressentant l'action prochaine, ignorant d'où viendrait l'alerte, prête à faire front aux bois ou à la plaine, aux premières lueurs de l'aube; nous venions dormir, il fallait combattre.

C'est ainsi, je crois, que nous sommes mal

informés du nombre et de la disposition de ces recrues, dont nous ne voyons que les grand'-gardes. Une armée se lève au-dessous de nous, prête à l'action.

Quelle action? Dieu le sait. Je ne me flatte pas d'en préjuger la direction et la valeur, avec les quelques indications que je rassemble. Elles sont presque toutes négatives, et bien indéterminées. Une seule constatation est certaine et rassurante : ces arrivants ont la religion de l'humanité, ils croient sur toutes choses qu'il faut resserrer le lien social et en adoucir le frottement pour les plus faibles.

Tandis que je pense, en finissant l'année, à ce qu'il faut souhaiter pour eux, un beau miracle me revient à la mémoire. Le grand pèlerin bouddhiste, Hiouen-Thsang, nous en a transmis le pieux récit dans la relation de son voyage aux Indes. Le fils d'un roi de ce pays avait perdu la vue; de méchants conspirateurs lui avaient arraché les yeux. Il errait le long des routes et demandait l'aumône en chantant ses plaintes sur le luth. Son père, ayant reconnu sa voix, fit venir un arhat, un saint renommé qui demeurait dans le couvent de l'Intelligence; le roi demanda au cénobite de prendre en pitié l'aveugle. L'arhat ordonna de convoquer les hommes du royaume. « Demain, dit-il, je veux expliquer les principes sublimes de

la Loi. Que chaque homme, en venant ici m'entendre, apporte un vase pour recevoir ses larmes. » On accourut de tous côtés; les hommes et les femmes se rassemblèrent en foule. L'arhat commença d'expliquer les douze causes de l'existence; et comme elles sont tristes, il n'y eut pas un seul des auditeurs qui ne s'abandonnât à la douleur et ne fît éclater ses sanglots. Chacun recueillit ses larmes dans le vase qu'il tenait à la main. Après avoir fini d'exposer la Loi, le cénobite réunit ces larmes du peuple et les versa dans un bassin d'or. Puis, il prononça cette adjuration : « J'ai exposé les principes sublimes. Maintenant, je désire que les yeux de cet aveugle, après avoir été lavés avec les larmes de la multitude, recouvrent la lumière et voient clairement comme par le passé. » En achevant ces mots, il lava les yeux du prince royal avec les larmes de la multitude, et, sur-le-champ, ces yeux s'ouvrirent à la lumière.

Que la clarté nous revienne par ce remède, et qu'il nous rende toutes les forces perdues. A l'heure où l'on forme les souhaits, c'est celui qu'il faut adresser à ceux qui ont vingt ans.

31 décembre 1889.



LES VOYAGEURS

J.-J. WEISS. — COMTE DE MOÜY. — GABRIEL BONVALOT

ANATOLE LEROY-BEAULIEU. — ANDRÉ CHEVRILLON

AU PAYS DU RHIN

J.-J. WEISS [1]

Les Allemands qui liront ce livre vont être contents et fâchés. Il leur sera doux d'y rencontrer tant d'estime et de louange; ils auront quelque chagrin à avouer ce qu'ils nient volontiers, qu'on peut les bien voir et les bien comprendre avec l'esprit de France le plus français, le plus réfractaire au germanisme, un esprit où les idées sont toujours étoiles, jamais nébuleuses. Et nous aussi, cette lecture nous laisse contents et fâchés. Les notes de voyage de M. Weiss nous donnent des sensations douloureuses, compa-

1. Comme on le verra par la date, cette étude fut écrite avant la mort de l'exquis et regrettable écrivain, avant que l'Allemagne devînt chez nous l'objet de travaux sérieux et impartiaux, avant les années où se sont produits les symptômes consolants de notre relèvement national.

rables à celle du stoïcien qui suit avec intérêt l'amputation qu'on pratique sur lui. Ce chirurgien nous opère de beaucoup d'idées fausses, mais si commodes et si flatteuses! Il doit s'attendre à des jugements divers comme les intelligences de ses lecteurs. Les gens heureux, ceux dont le regard ramène toute vision à un type préconçu, n'iront pas par quatre chemins; ils qualifieront l'auteur de « Prussien », et retourneront se consoler aux pamphlets qu'on leur sert depuis quinze ans. Les esprits plus traitables sentiront la mélancolie qui se cache sous le sang-froid apparent de l'opérateur; elle les gagnera, ils en souffriront trop pour applaudir. Restent ceux qui préfèrent à toutes choses la vérité; ils sont peu, ils sont tièdes, étant des sages.

M. Weiss, qui n'est pas un ingénu, n'a point dû se promettre un succès de popularité; nous les gardons pour les charlatans. On voit des médecins estimés, on n'en voit pas de populaires. Le mieux que puisse espérer ce petit-neveu de Voltaire, c'est qu'on lui dise en quittant son livre ce que l'homme aux quarante écus disait au géomètre : « Adieu, Monsieur, vous m'avez instruit; mais « j'ai le cœur navré. C'est souvent le fruit de la « science. »

I

Il est du moins un plaisir qu'on prendra sans mélange dans ce volume : le plaisir littéraire. Voilà une prose qui se fait rare; elle est facile, jamais plate, on peut la lire sans lexique ni sueur. Nous avons le tympan un peu blasé par de grands vacarmes de cuivres, aujourd'hui que la plus petite chanson s'enfle dans un ophicléide; d'aucuns trouveront cette langue maigre et sèche. Elle est musclée pour marcher loin et longtemps, comme ces voltigeurs de jadis que M. Weiss affectionne. Avec cette langue trotte menu, armée au dix-huitième siècle pour la course et pour la guerre, nous avons soumis le monde à notre génie. L'étranger qui a pris vingt leçons de français l'entend sans effort; il en est tout aise et reconnaissant. Par contre, elle désespère le lettré qui la soumet à l'analyse; nul procédé, et pourtant mille secrets industrieux qu'on soupçonne, la trace bien recouverte d'un travail acharné. Emerveiller les habiles sans qu'il y paraisse pour les simples, c'est le signe de l'excellence dans tous les arts.

Que j'aime à le rencontrer, ce français de vieille race, approprié aux exigences les plus compliquées des temps nouveaux! Que j'aime cette pensée discrètement habillée, qui passe au milieu

des brocarts, des falbalas, des étoffes chatoyantes, comme une jeune femme revenue d'autrefois, vêtue d'une ancienne perse aux fleurs pâles; fleurs éteintes, semble-t-il, tant elles sont harmonieuses, joie et repos de l'œil fatigué par les tons criards. On en cueillerait des brassées, de ces pervenches, tout le long des pages du livre. En Alsace, l'auteur parle de nos espérances : « C'est un bleu qui nous flatte et sourit. » — Il décrit le Rhin : « La rive à Kehl est plane et morne des deux côtés. » D'autres auraient épuisé leur palette pour peindre ce paysage, et la peinture ne serait pas plus vive. — Sur la cathédrale de Strasbourg, « la flèche a l'air de jaillir du fond du Rhin; le Rhin a l'air de la porter flottante, au-dessus de son lit, comme une fleur des eaux ». — Le petit cadet entre à l'école militaire allemande : « Si jeune, entre huit et dix ans, il a quitté papa et maman, le cœur bien gros, pour venir à Oranienstein revêtir l'uniforme de l'empereur et roi. C'est pour la vie! C'est comme une prise de voile! » — Tout ce morceau est exquis, et de même tant d'autres légers crayons : le capitaine qui dirige l'école, les notables alsaciens, le vieil homme de Dannemarie qui sciait des troncs d'arbres à l'ombre d'un platane : des épisodes ou des portraits ramassés en vingt lignes, présentés sans malice apparente, comme ferait un enfant. Oh!

qu'il faut d'astuce pour conter comme les enfants et n'y pas mettre de gaucherie! Et quand l'émotion vient, rapide et contenue, ce n'est rien, ce petit frisson sous l'épiderme, et cela secoue de la tête aux pieds.

On a pu alléguer plus d'un grief contre l'École normale; mais on doit lui savoir gré de nous garder la tradition de ce style, îlot qui résiste à la fantaisie débordée. Il ne faut pas demander à tous de s'y resserrer, ce serait un mal pour notre langue : elle y perdrait de sa sève et de son éclat. Ce ne serait pas un moindre mal si elle venait à disparaître, cette tradition maintenue si haut par Prévost-Paradol, About, M. Weiss... Paradol avait parfois de l'apprêt, About de la paillette; il me semble que, par la pureté de la forme, M. Weiss est l'exemplaire le plus achevé de cette forte discipline classique. Comme tous les Français libéraux, j'ai souvent fait le rêve d'être un tyran; je me disais que mon premier ukase serait libellé ainsi : « N'auront licence d'imprimer tous les jeunes déliquescents, impressionnistes, divagationnistes, etc., qu'alors qu'ils justifieront avoir copié de leur main cent pages de M. Weiss. » Mais il ne faut jamais souhaiter la tyrannie; un autre n'aurait qu'à y parvenir, avec des goûts différents, qui me condamnerait à expliquer cent vers de M. Stéphane Mallarmé.

II

Tout le monde sera d'accord sur la forme; discutons sur le fond. Voilà le voyageur parti pour l'Allemagne. C'est un promeneur de la famille de Commines et de Montaigne, qui muse à sa fantaisie, ouvre l'œil et l'oreille, recueillant de préférence les petits indices pour savoir comment les peuples se gouvernent. « Je parle en courant », nous dit-il, et il y paraît quelquefois. Dans la cathédrale de Metz, il entend un prêche pour les soldats. « Quel sermon positif, objectif, adapté! » M. Weiss en fait un grand éloge, et pourtant il confesse que son oreille, mal habituée à la langue allemande, saisit à peine « quelques mots signalétiques » avec lesquels son imagination reconstruit la suite probable de l'oraison. « Le prêtre, *sans doute*, leur enseigne... » Voilà une seconde vue qui nous met en garde, comme celle de certains archéologues, habiles à restituer l'histoire d'un empire avec quatre ou cinq mots déchiffrés sur une inscription.

Et maintenant que ma conscience est libérée de cette légère critique, je souscris bien volontiers à ce que l'auteur dit de son livre : « On pourra relever plus d'une inexactitude dans ces chapitres épars sur les choses d'Allemagne; on

n'y relèvera pas, j'ose le croire, d'impression fausse ni d'erreur capitale d'appréciation. » Non, vraiment; l'écrivain n'est que juste, là où il exalte les beaux et bons côtés de ce pays; sa vision est exacte, mais elle paraît exagérée parce qu'elle est partielle; il néglige les côtés faibles ou déplaisants. Pour juger de la qualité de cette vision, il faut d'abord se demander à travers quoi M. Weiss regarde l'Allemagne.

J'ai remarqué qu'un Français regarde toujours l'Allemagne à travers quelque objet de haine plus proche. Il croit que sa colère vole là-bas; c'est une illusion; elle se perd en route et demeure attachée à un ennemi domestique. Pour les uns, c'est le second empire; pour les autres, la république. L'Allemagne n'est qu'un repoussoir, où le regard cherche d'instinct les mérites les plus propres à faire ressortir les défauts de la bête noire. On a coutume de dire, dans le langage convenu des Chambres et des journaux, « que toutes les divisions s'effacent devant l'adversaire commun ». Des mots, des mots! Je veux bien que ce soit vrai au moment de l'action, et c'est alors trop tard; dans l'habitude de la pensée, jamais. Voilà quinze ans que ce malheureux peuple profane les ossements qu'il a semés dans la terre perdue : armes de fossoyeurs aux mains de partis débiles, qui se les jettent mutuellement

à la tête en ergotant sur de vaines querelles. M. Weiss l'a trop bien dit dans sa Préface : « Nous avons toujours des pensées et des nécessités de revanche ; mais c'est désormais les uns contre les autres. » Certes, il est fort au-dessus de ces petitesses ; et, néanmoins, lui aussi, il regarde l'Allemagne sinon à travers une haine, du moins à travers une déception. Cette même Préface et bon nombre des pages qui la suivent nous livrent le secret de sa pensée. Il a vu d'anciens rêves se réaliser et s'évanouir. Cet esprit délicat est accablé par la lourdeur inhérente à toute démocratie ; sa clairvoyance s'attriste de toutes les causes de dissolution qu'il aperçoit. Juge sévère de nos folies et de nos faiblesses, il reporte sur d'autres la capacité d'enchantement de sa riche imagination, il fait crédit à l'Allemagne de toute la sagesse qu'il nous refuse. On pourrait, sans verser dans la caricature habituelle, esquisser la contre-partie du tableau qu'il nous présente ; ce n'est point le lieu. Contentons-nous d'admirer avec notre guide ce qu'il convient en effet d'admirer.

Deux objets retiennent de préférence son attention, l'école et l'armée. Il y trouve matière aux réflexions les plus justes. — « Je n'ai pas vu en Allemagne, je n'ai pas vu en particulier dans l'école allemande et dans l'armée allemande beau-

coup des choses que paraissent y avoir découvertes ceux de mes compatriotes qui se sont trouvés en possession, de 1870 à 1873, d'inspirer la réforme de nos études et la réforme de notre armée. A imiter une Allemagne que je ne connais pas et qui n'existe pas, on n'a point réparé la France, on a continué de l'abîmer. » — M. Weiss développe en maint endroit cette idée; il montre comment notre illusion s'acharne après un fantôme, comment nous empruntons à nos voisins des formes sans leur prendre le fond, l'esprit de force. Ce n'est pas lui qu'on dupera avec la légende de l'instituteur qui a vaincu à Sadowa et à Sedan. Ce Français étonnant n'a pas le fétichisme des mots; il ne s'extasie pas devant un levier avant de savoir si on l'emploie pour édifier ou pour démolir. « L'instituteur », « l'instruction », il sait que ce sont là des moyens en vue d'une fin, bonne ou mauvaise, et que, tant vaut la fin, tant vaut le moyen. Il ne craint pas de comparer l'instruction obligatoire à l'arsenic, poison ou remède, suivant l'usage qu'on en fait. En Allemagne, cet usage est judicieux. « Les deux fondements communs de l'éducation de la jeunesse dans toutes les écoles, c'est, pour l'éducation physique, la gymnastique; pour l'éducation morale, la religion et la doctrine chrétienne. La place que tient la religion en pays alle-

mand dans l'école en tant qu'objet d'étude et instrument de culture est considérable. » L'écrivain — il n'est pas suspect d'obscurantisme — développe ces observations, et il conclut ainsi : « Je ramasse tous ces traits divers... la sobriété de certains enseignements, géographie, chimie, physique ; la prépondérance du *Lesebuch* ; la gymnastique et la religion bases de la vie scolaire, et je demande si c'est bien l'école allemande telle qu'elle est qu'on nous a peinte si souvent depuis un quart de siècle, si c'est bien elle que nous avons prise pour modèle dans une série de réformes aussi inconsidérées que bruyantes ! »

De même pour l'armée. Nous avons voulu implanter dans une démocratie des méthodes et des règlements faits pour une société encore féodale à certains égards. Le service universel et à court terme est sans danger dans un pays où la discipline militaire ne fait que continuer la discipline sociale. Avant comme après son passage sous les drapeaux, le soldat reste encadré dans une hiérarchie respectée ; il ne faut pas un long dressage pour l'instruire à obéir aux chefs naturels qu'il retrouve sous l'uniforme. Chez nous, ces mœurs ont disparu sans retour, la hiérarchie militaire est un phénomène artificiel, contradictoire à tout ce qui l'entoure ; pour y plier l'homme, ce n'est pas trop de longues années

et d'une sélection rigoureuse. Avec le système qui réussit aux Allemands, notre démocratie armée risque d'aboutir à une immense garde nationale.

En regardant de près l'Allemagne, M. Weiss a senti combien sont inutiles, quand ils ne sont pas dangereux, ces emprunts superficiels que nous croyons lui faire et qui ne vont pas au delà de l'habit. Je regrette que le maître peintre n'ait pas assisté à quelqu'une de ces grandes manifestations patriotiques, comme fut l'inauguration de la statue du Niederwald; il aurait encore mieux compris où réside l'énergie qui fait de ce peuple le dominateur du temps présent. Méthodes d'enseignement et de guerre, canons Krupp et fusils Mauser, accidents que tout cela! Accident aussi, la sagacité d'un Moltke et de ses lieutenants! Ce qui a rendu ces instruments terribles, c'est l'âme sérieuse et soumise du peuple qui s'en servait.

Voilà quinze ans déjà que cette vérité s'est fait connaître, en un instant, à celui qui écrit ici comme à bien d'autres, à tous ceux qu'on emmenait sur la route d'Allemagne, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1870. Le misérable convoi descendait les coteaux qui vont de Bazeilles à Douzy; au-dessous, les bivouacs des vainqueurs étoilaient de leurs feux la vallée de la Meuse. Du

champ des œuvres sanglantes où campaient ces cent mille hommes, alors qu'on les croyait endormis, harassés de leur victoire, une voix puissante monta, une seule voix sortie de ces cent mille poitrines. Ils chantaient le Choral de Luther. La grave prière gagna tout l'horizon et emplit tout le ciel, aussi loin qu'il y avait des feux, des hommes allemands. On l'entendit bien avant dans la nuit; c'était si beau et d'une telle majesté que nul ne put s'empêcher de tressaillir; ceux-là mêmes qu'on poussait, abîmés de fatigue et de douleur, hors de ce qui avait été la France, ceux-là oublièrent un instant leur peine pour subir l'émotion maudite. Plus d'un, qui était bien jeune alors et peu mûri à la réflexion, vit clairement dans cette minute quelle force nous avait domptés : ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments; c'était l'âme supérieure faite de toutes ces âmes, trempée dans la foi divine et nationale, fermement persuadée que, derrière ses canons, son Dieu marchait pour elle près de son vieux roi; l'âme résignée et obstinée vers un seul but, qui depuis trois générations, depuis cinquante ans, depuis Iéna, l'avait lentement et patiemment préparé, le mets délicieux qui ne se mange que froid.

III

Le voyageur des Alpes tourne autour de quelques hautes cimes blanches, elles reviennent à chaque échappée de vue solliciter son regard. Ainsi M. Weiss, au cours de sa promenade à travers les choses d'Allemagne, est sans cesse ramené aux deux figures extraordinaires qui dominent ce pays, le chancelier et l'empereur. Il leur consacre ses chapitres les mieux enlevés, celui entre autres où il recherche les origines de M. de Bismarck dans la lignée morale de ses ascendants. C'est un aimable jeu de physiologiste, à condition qu'on n'y attache pas trop d'importance. Comme le poète des *Destinées*, le prince Othon pourra toujours dire des hobereaux ses ancêtres :

C'est en vain que d'eux tous le sort m'a fait descendre :
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Quand le nom du chancelier revient sous sa plume, l'écrivain a de-çi de-là des touches heureuses qui, réunies, feraient un excellent portrait. — « Il est, avec une précision terrible, calculateur de moyens, et en même temps il est visionnaire. » — Voilà bien, je crois, les deux traits caractéristiques. Dans tous les grands

esprits qui ont remué le monde de la pensée ou le monde de l'action, Colomb, Pascal, Napoléon, Bismarck, vous retrouvez un géomètre doublé d'un voyant. Ils savent que l'homme doit pousser le plus loin possible son calcul, que ce n'est jamais fort loin, et qu'après il doit sauter délibérément dans l'inconnu, voire dans le fantastique. — « Vous allez me trouver fantastique... » écrivait un jour Bismarck à Bluntschli. Ces esprits règlent d'instinct leur œuvre sur le plan de l'univers, qui est un prodige incompréhensible, continué par des lois rationnelles, mathématiques. Ils font d'abord un rêve chimérique, dérision pour tous les gens de bon sens; ils avisent ensuite à le réaliser avec plus de bon sens et de précaution qu'un négociant n'en apporte dans la conduite de l'affaire la plus sage. C'est ainsi que procèdent les fous dans leurs manies, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée que les fous sont les maquettes des hommes de génie, essayées, puis rejetées par le Créateur. M. Weiss signale des extravagants parmi les aïeux du chancelier; il ajoute, avec son bonheur habituel d'expression : « La folie des Bismarck est une audace rectiligne, extrêmement tendue, qui va jusqu'au bout d'elle-même et qui est généralement heureuse. »

Cette « audace rectiligne » est venue à son heure. Comme Disraëli, comme Gladstone, M. de

Bismarck a compris qu'il est passé, le temps des roueries et des boîtes à surprises qui ne trompent plus personne. Les nations modernes renferment trop de gens avisés et vite informés; l'homme d'État ne peut les mener qu'en leur jetant de prime abord à la face une idée très simple, très claire. Peu importe si l'idée est un objet de scandale, si elle heurte de front beaucoup de préjugés, de passions et d'intérêts; l'homme qui s'y acharne avec opiniâtreté a de grandes chances d'y rallier la masse; on ne mesurera jamais le pouvoir d'aimantation que le caractère d'un seul exerce sur l'irrésolution de tous. Le jeu est périlleux sans doute; beaucoup moins pourtant que cet autre jeu qui se borne à suivre le flottement du caprice populaire, avec l'espoir de dissimuler ses timides secrets. A tous les exemples connus de la franchise de M. de Bismarck, j'en puis ajouter un : je tiens d'un témoin certain qu'il y a vingt ans, à l'entrevue de Gastein, en 1865, le ministre de Prusse disait déjà au comte Prokesch-Osten : « Je veux la guerre pour faire mon roi empereur et pour le faire couronner à Rome empereur de l'Allemagne protestante. »

Un autre trait particulier à cet homme étrange, c'est l'ironie perpétuelle pour sa propre action, le sentiment de l'insignifiance des grands événe-

ments qu'il brasse. On l'imagine, avec plus de loisir, écrivant l'*Ecclésiaste*, ou mieux encore la partie de Méphistophélès dans *Faust*. Par ce côté il est bien de son temps ; il y a du nihiliste en lui ; dans les plus graves conjonctures, il sourit à son anneau de fer rapporté de Russie, où est gravé le mot *nitchévo*. Nous devons toujours aller reprendre sa pensée dans les lettres de Francfort ; dès cette époque, il a pesé le monde et ses comédies solennelles à leur juste poids. « Je fais des progrès très rapides dans l'art de ne dire rien du tout avec beaucoup de paroles. Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme. » — « Le libéralisme n'est qu'une niaiserie qu'il est facile de mettre à la raison, mais la révolution est une force et il faut savoir s'en servir. » — Et de tout ainsi. Cet acteur nous invite à rire discrètement de son grand rôle. Nous aimons cela. Ce calculateur merveilleux fait volontiers aveu d'ignorance et de soumission au hasard. Cela nous repose des petits hommes d'État, à la raison sèche et contente d'elle-même, qui montent à la tribune avec des solutions sur toutes choses, depuis le péché originel jusqu'à la question sociale. Nos générations sont trop subtiles et trop douteuses pour prendre longtemps ces fantoches au sérieux.

M. de Bismarck doit peut-être à ce détachement sceptique le plus grand miracle de sa carrière, la modération dans une fortune invraisemblable. Les circonstances, il est vrai, lui ont facilité cette vertu. Le sabre tentateur qui fait et défait les empires n'est pas dans ses mains; quand il le laisse sortir du fourreau, il s'efface par cela même, une autre figure glorieuse masque la sienne; le sentiment de la personnalité se ligue avec l'esprit de sagesse pour lui conseiller d'employer sobrement une arme qui éclipse sa plume. Ce n'est pas le moindre bonheur de l'Allemagne, cet équilibre des forces qui l'ont édifiée. Néanmoins, il ne suffit pas à expliquer un phénomène unique dans l'histoire, l'arrêt volontaire d'un astre au point culminant de son ascension droite. M. de Bismarck passe souvent à Magdebourg. Je revois d'ici, sur le Breite-Weg, sur le boulevard qui coupe parallèlement à l'Elbe la triste ville saxonne, une vieille maison du temps de Wallenstein; le fronton est décoré d'un cartouche qui porte cette devise : *Intràque fortunam ipsius fortunæ memor esto.* Dans l'hiver de 1870-71, de nombreux Français arpentaient tout le jour le Breite-Weg; à mesure que la fortune nous accablait de nouveaux coups, nos regards s'attachaient par habitude sur l'inscription gothique; ils aimaient à y lire je ne sais quelle consolation

mystérieuse, la promesse fatidique des revirements espérés. Mais le malheur veut que M. de Bismarck passe souvent à Magdebourg ; il a vu la maison conseillère, et c'est lui qui a le mieux médité la devise.

Après le chancelier, M. Weiss nous montre l'empereur ; non pas celui de la légende stupide, trop longtemps acceptée chez nous, qui faisait de Guillaume Ier un soudard hypocrite, couvrant la violence par le piétisme. Notre auteur voit ce souverain tel qu'il est : un homme profondément convaincu de sa mission divine, comme ont pu l'être Louis XIV ou Nicolas de Russie, et puisant sa force dans cette conviction ; avec cela le plus laborieux et le plus exact des ouvriers d'Europe, un ouvrier qui accomplit chaque jour, depuis un demi-siècle, sans se relâcher un instant, la plus pénible des tâches professionnelles. Je sais peu de Français qui voulussent, au prix d'un empire, de cette discipline et de cette sujétion. Guillaume Ier domine de si haut l'Allemagne parce qu'il est la plus parfaite incarnation de l'esprit de méthode qui régit ce pays. L'écrivain nous parle de ce petit uniforme donné au jeune cornette le lendemain d'Iéna, et qui a reçu depuis tant de galons ; pour lui, comme pour le cadet d'Oranienstein, ce fut « une prise de voile ». Il a vécu la vie d'un moine porte-glaive ; si peu de

faveur qu'il puisse attendre de nous, il faut du moins lui savoir gré d'avoir prouvé par son exemple ce qu'il est si nécessaire d'enseigner aux hommes de ce temps, la supériorité du caractère sur l'intelligence. On peut le dire, sans manquer de respect au moderne Barberousse : l'empereur Napoléon III avait un esprit infiniment plus ouvert et plus fertile; si le sort a comblé l'empereur allemand, c'est que ce dernier justifiait un des mots les plus profonds qu'un homme ait écrits : La patience, c'est le génie.

IV

M. Weiss termine son livre par des considérations sur l'état de l'Alsace. Elle est bien ingénieuse et doit être exacte, cette observation qui nous dépeint l'Alsacien gagné par la bonne gestion de ses affaires et prévenu d'instinct contre ceux qui les gèrent. Je ne m'étendrai pas sur ces derniers chapitres, n'aimant guère à parler de ce que j'ignore. Je suis passé une seule fois à Strasbourg, depuis la guerre, il y a quelque dix ans. C'était trop tôt pour regarder avec la liberté d'esprit qui a permis à M. Weiss de si bien observer. Je n'ai pas même vu le panorama de la

vallée du Rhin. Comme j'arrivais sur la plate-forme du clocher d'où l'on contemple le pays, j'entendis une aigre musique de fifres et de tambours ; un régiment de la garnison défilait en bas, tout petit sur le pavé; mes yeux devinrent mauvais, ils ne purent rien voir alentour. Je me souviens seulement qu'un peu après le vieux Jacquemart sonna midi, et que la Mort passa devant l'horloge, secouant dans l'espace les heures qu'elle arrache au Temps.

M. Weiss a dû écrire sous cette funèbre horloge les pages découragées sur lesquelles il conclut. On les comprend trop bien. Il pense comme tous les gens clairvoyants et sincères de sa génération. A quoi bon dissimuler ce que chacun d'eux dit tout bas? Ils désespèrent de l'avenir, parce qu'ils avaient fait tout leur établissement de pensée sur certaines idées, parce qu'ils avaient mis toute leur confiance sur certains hommes; l'expérience a condamné ces idées et ces hommes, il semble aux contemporains que tout s'affaisse du même coup. Ils répètent avec le vieil Attinghausen les beaux vers de Schiller : « Mon siècle gît déjà sous terre... » Ce pays est pourtant capable d'enfanter d'autres idées et d'autres hommes, des forces nouvelles, dussent-elles aller directement à l'encontre de plusieurs des dogmes régnants. Que l'on regarde à droite, à gauche ou

au milieu, on est étonné de voir, après quinze ans de pénible convalescence, avec quelle docilité nous vivons sur les ordonnances et les médecins du passé. Avant de désespérer de notre santé, on pourrait peut-être essayer d'un autre traitement et de mains moins obstinément malheureuses.

Quoi qu'il en soit, voilà un livre utile à lire, avec sa saveur amère, même et surtout pour cette jeunesse qui est notre réserve d'espoir. On voudrait qu'elle oubliât beaucoup de choses du passé, mais pas celle-là, jamais celle-là! Et cependant, comme la crue de l'oubli monte! Nos cœurs semblent déjà fatigués par une trop longue demeurance sur la même douleur. Oui, ce sont de bons livres, ceux qui ramènent la vue vers ce point de l'horizon d'où il ne faudrait jamais détourner les yeux.

Août 1886.

LETTRES ATHÉNIENNES

COMTE DE MOÜY

I

J'admire le courage de M. de Moüy, qui nous rapporte de Grèce, où il fut ministre, un livre sur ce pays. Il est écrivain et diplomate, il a depuis longtemps fait ses preuves *in utroque*. Oh! le déplorable ménage que celui de ces deux vocations! C'est une brouille de toutes les minutes, tant que la plus forte des deux n'a pas réclamé le divorce à son profit. Le diplomate digne de ce nom est par conformation un muet du sérail; l'écrivain qui le double doit se résigner à en être aussi, du sérail, à un autre titre. Le premier, si bien placé pour tout voir et tout entendre, amasse des trésors d'observations; le second, affriandé par ces choses délectables, est condamné à n'y

jamais toucher. A chaque fait, à chaque nom qui arrive sous sa plume, le diplomate intervient, comme le médecin de Barataria au dîner de Sancho : Ne touchez pas à ce plat, ni à celui-ci, ni à cet autre : ils sont dangereux; la diète est plus sûre. L'écrivain se voit rationné à la littérature souterraine des dépêches confidentielles; jusque dans ces cryptes, il doit parler à mots couverts, il doit se rappeler ce que M. de Rémusat disait spirituellement à un journaliste qui lui demandait cette même légation d'Athènes : « Dans votre ancien métier, Monsieur, vous affirmiez ce dont vous n'étiez pas sûr; dans le nouveau, il ne faudra même plus affirmer ce dont vous serez parfaitement certain. »

En écrivant son livre, M. de Moüy a dû songer plus d'une fois aux douze travaux d'Hercule, au supplice de Tantale, réminiscences naturelles au pays d'où il revient. En ce pays, la gageure de l'écrivain diplomate était particulièrement ardue : les Grecs sont chatouilleux à l'endroit de l'imprimé, depuis qu'Edmond About les a accommodés de la façon que l'on sait. L'auteur des *Lettres athéniennes* s'est tiré de ces difficultés avec simplicité et bonne grâce. Il n'a pas tenté de refaire *la Grèce contemporaine*, tout le lui défendait; dans les pages rapides où il traite de l'Athènes moderne, aucune réserve ne vient attrister les

compliments de courtoisie qu'il adresse à d'anciens amis. Les abeilles de l'Hymète avaient laissé tous leurs aiguillons dans le pamphlet d'About. M. de Moüy n'a recueilli que leur miel. D'ailleurs il ne s'attarde guère sur ce terrain malaisé ; il se réfugie sur l'Acropole, dans la Grèce antique; la plupart des lettres pourraient être datées du siècle de Périclès. Ce périégète consciencieux nous invite à parcourir une fois de plus les nobles ruines, et il y a plaisir à les parcourir sur ses pas; il y est chez lui, il en parle avec un épanchement de pieuse tendresse, avec abondance et sensibilité. Il se pique d'archéologie, c'est la coquetterie d'un ministre de France en Grèce; mais cette archéologie de promenade n'est pas accablante, elle jase sans prétention, professe rarement, et notre amateur en fait lui-même bon marché; il est assez ferré pour se défendre contre les antiquaires de la rue du Stade, cela suffit à son ambition. Après six années d'initiation, cet Athénien connaît chaque pierre, chaque statue de sa ville; il ressuscite avec les yeux de la foi celles que le temps nous a dérobées. Quand il parle avec admiration de la Minerve chryséléphantine, on jurerait qu'il a vu le chef-d'œuvre conjectural de Phidias; la déesse l'a regardé de ses prunelles d'agate, et dans ce regard elle lui a versé la sagesse qui fait l'agrément de ce livre. Chaque page porte l'em-

preinte d'un esprit tempéré, bienveillant, clarifié par un commerce assidu avec le génie grec. Cet esprit hellénisé ne prend que la fleur des choses; vous ne le verrez pas se dévorer devant l'autel du dieu inconnu; il se plaît mieux au Parthénon, il s'y retrouve un peu païen, dans sa sympathie respectueuse pour les dieux aimables auprès desquels il est accrédité. Au Pnyx, les grands orateurs réchauffent sans l'égarer son sage libéralisme.

« Je revois Périclès sur cette tribune auguste, en même temps que j'y revois Démosthènes. Sans doute, du haut de ce bloc de pierre, bien des démagogues et des sophistes ont fait entendre des déclamations stériles et souvent funestes; mais je salue avec respect en ce lieu les immortelles ombres des grands hommes qui ont célébré là les guerriers tombés pour la patrie, qui ont inspiré à leurs concitoyens le mépris de la mort, l'enthousiasme qui donne parfois la victoire, l'espérance qui console toujours dans les revers. Je ne suis pas de ceux qui condamnent la liberté parce que souvent elle dégénère en licence, et qui dédaignent l'éloquence parce que des misérables l'ont dégradée. Les rhéteurs sont oubliés; Périclès et Démosthènes subsistent; la licence disparaît, mais le droit reste vivant; les fautes et leurs conséquences s'effacent, et l'Acropole est debout. » —

D'un bout à l'autre du livre, c'est le même accent noble et raisonnable, le même style soutenu : des extraits d'Adolphe Thiers colligés par Flaubert, M. de Moüy nous conte un trait qui explique et résume le caractère de ses lettres. Il avait beaucoup admiré deux sirènes ailées au Musée de Patissia.

« Ces jeunes figures sont séduisantes et perfides comme l'onde; on est entraîné vers elles toutefois, si l'on ne regarde que la tête et la poitrine; mais, en dessous, elles ont un corps d'oiseau de proie... C'est le mythe des voluptés fallacieuses et l'éternelle histoire humaine : les doux visages qui nous appellent, les griffes qui nous déchirent. Combien de fois ai-je médité l'avertissement du vieux statuaire! mais il est si triste qu'on n'y veut pas croire, et, sans être devenu plus sage, n'ai-je pas fait mouler pour moi, comme un cher souvenir, seulement le buste des sirènes? Quant au corps, j'ai préféré l'oublier. » — Voilà un moulage auquel Minerve a présidé. Heureux ceux qui des sirènes ne prennent que le buste!

II

J'espère qu'on ne me trouvera pas trop partial pour ce livre. A dire vrai, je suis incapable d'en

juger le mérite. C'est un transparent ; j'aperçois, au travers, des images enchantées. Entre ces lignes d'imprimerie, sous ces mots qui éveillent les souvenirs comme les touches d'un clavier éveillent des sons connus, je vois blanchir des statues et des colonnes, trembler des vagues aux feux du midi, ces vagues vermeilles des mers d'Orient où j'ai laissé tomber tant de jours. La mémoire traîne derrière nous un monde mort, comme cette pâle lune que la terre emmène à sa suite; monde invisible, oublié, tant qu'une clarté de reflet ne vient pas l'illuminer. Alors il s'éclaire un instant, nous nous retournons vers lui, nos regards s'y attachent; là-bas, sur le miroir d'or au fond de la nuit, surgissent de grands pays familiers, jadis pleins de vie, de bruit, de couleur, maintenant ramassés par la distance en une tache grise, dans ce petit orbe; et l'imagination voyage avec délices sur cette planète morte que nous avons en nous. Je tourne les pages du volume dont je vous parlais, mais je ne lis plus, je regarde. Les visions se lèvent, chacune à son plan, les unes nettes et lumineuses, les autres indistinctes, plus lointaines, noyées dans la brume : îles et montagnes qui sortaient de l'eau devant nous, quand le bateau courait le soir dans l'archipel; celles dont on rangeait de près les falaises de marbre rose ; celles qu'on laissait au

large et qui fuyaient décroissantes à l'horizon, tour à tour masses d'ombres prochaines sur le bleu des flots, nuages violets dans le ciel du couchant, brins de lilas égrenés sur les bords de cette coupe de turquoise.

Mais la meilleure joie de ces passages, c'étaient les relâches au Pirée. D'habitude, le paquebot y touchait de nuit; on attendait impatiemment la première lueur de l'aube, on courait à Athènes, on montait à l'Acropole. Matinées exquises, surtout au printemps, quand l'Acropole se couvre d'herbes et de fleurs. Il y avait alors sur le plateau une floraison intense de petites marguerites; leurs têtes sortaient de partout entre les pierres amoncelées, les marbres fendus; elles escaladaient les degrés des temples, faisant un doux linceul blanc aux stèles renversées, aux membres épars des statues. Çà et là, des plants de sauge ou de thym parfumaient comme des grains d'encens le rocher attiédi. On s'étendait paresseusement sur ce tapis, à l'ombre de l'Erechthéion ou sous le péristyle du Parthénon. Ce qu'on éprouvait là, ce n'était pas précisément la sensation accablante de force terrestre qui se dégage ailleurs de la nature printanière; c'était plutôt comme une attraction bienfaisante et légère de la clarté d'en haut : clarté également répandue partout, sur les lignes du paysage, sur les lignes

des temples. Celles-ci semblent ordonnées par la même raison souveraine qui a tracé celles-là; ce sont moins des assemblages de pierres que des développements d'une vérité, les notations d'une harmonie spirituelle. Les heures passaient vite à respirer les brises qui font les voiles joyeuses entre Corinthe et Salamine, à suivre du regard ces voiles, rasant l'île d'Egine, évanouies au tournant du cap Sunium. Et sans cesse les yeux revenaient de la mer aux profils des colonnades, aux Victoires aptères, aux Erréphores de la Tribune, à toutes ces vierges divines qui prenaient librement leur éternel bain de lumière. Quand le sifflet du steamer rappelait à bord, quelle peine de s'arracher à cette contemplation sereine, à cette plénitude de vie olympienne! On s'y sentait heureux comme des dieux antiques, pendant une heure ou deux, comme peuvent l'être des hommes.

Oui, c'était toujours une fête, quand en venant du large on voyait poindre la tour vénitienne qui annonçait les Propylées. Nous ne la saluerons plus. M. de Moüy nous apprend qu'on l'a abattue; il félicite le gouvernement grec de cette exécution : « Nul n'a pleuré cette bâtisse indiscrète », dit-il. Je lui en demande pardon. Le gouvernement grec a bien assez d'affaires pour laisser l'Acropole tranquille, telle que nous l'aimions. Quand un gouvernement se met à ratisser un

endroit où l'histoire travaille à sa fantaisie depuis trois mille ans, il faut trembler. La tour vénitienne avait sa raison d'être dans la physionomie du lieu. D'abord, ce n'était plus une étrangère; les siècles lui avaient fait sa place, ils l'avaient fondue avec les pierres grecques dans la couleur ambiante; ils lui avaient donné la belle carnation rousse d'une femme du Titien. Et puis elle représentait là ce curieux désordre d'épopées barbares qui rattache l'Athènes de Périclès à celle de Kolokotroni; histoire chimérique et paradoxale, où les personnages de Shakespeare coudoient ceux de Sophocle, où passent dans un cauchemar fumeux, pendant le long sommeil d'Hellas, les ducs français et florentins, les princes d'Achaïe et leurs stradiots, les aghas turcs et leurs janissaires: chanson de geste intercalée dans l'*Iliade*, vision de Callot crayonnée sur une fresque de Polygnote. La tour des doges racontait cette chronique; elle nous parlait du duc Timon et de l'amiral Othello; à ce titre, elle était légitime sur l'Acropole, au moins autant que le roi Othon de Bavière. Qui décidera l'heure où commence la légitimité d'un usurpateur, homme ou monument? L'intrus est légitime quand une longue accoutumance ne permet plus de concevoir l'ensemble sans lui, quand l'habitude nous l'a fait aimer.

On a changé bien d'autres choses en Grèce. M. de Moüy nous assure qu'il n'y a plus de brigands; il défend avec chaleur ses amis contre les méchantes calomnies qui les poursuivent. Allons, tant mieux. Mais les voyages auront moins de piquant. On s'entendait assez facilement avec ces premiers inspecteurs des routes grecques, c'était l'affaire de quelques prévenances; ils n'étaient ni beaucoup plus gênants ni beaucoup plus avides que les douaniers ou les autorités administratives d'autres pays. La catastrophe de Marathon fut le résultat d'un malentendu et de l'obstination des diplomates anglais, c'est la version des Grecs. En tout cas, il est heureux que la guerre de l'Indépendance ait été terminée avant ce progrès des mœurs; ceux qui l'ont faite n'eussent pas compris ces scrupules raffinés. L'idée de guerre et celle de brigandage sont devenues pour nous — au moins en théorie — deux notions distinctes. Pour le bas peuple hellène tel que je l'ai connu, ce n'était qu'une seule et même idée, et il se montrait en cela le véritable héritier de l'antiquité. Tout étranger était pour ce peuple un *barbare*, l'envoyé perse il y a deux mille ans, le voyageur anglais hier encore; et tous les barbares sont de trop sur le sol national. Il n'y a pas là matière à raillerie, et celle d'About manquait du sens historique. C'est un caractère ethnique; notre morale

est non avenue pour ceux qui le conservent; les condamner au nom de cette morale, c'est reprocher aux peuples des antipodes de ne pas voir clair alors que le soleil est déjà levé pour nous.

Je lisais naguère le voyage d'un honnête Allemand, Christian Muller, qui raconte ses tribulations chez les Grecs de 1822. Il venait s'enrôler dans leurs rangs; ses premières lettres, avant de débarquer, ne sont qu'un dithyrambe en l'honneur de cette nation généreuse qui combat pour la liberté. A peine a-t-il mis le pied en Morée, il tombe dans un parti de klephtes du Magne, qui le dépouillent jusqu'à la chemise et le laissent à demi mort, attaché à un olivier. Son muletier le délie; il rejoint à Calamata le gros de l'armée, commandée par un lancier polonais de Napoléon. On le reçoit comme un fâcheux, on sourit quand il réclame la punition de ses agresseurs et la restitution de ses effets, on le renvoie brutalement à ses affaires. Grâce à une dernière pistole qu'il avait cousue dans son bonnet, Muller put fuir dans une barque et rejoindre Corfou, d'où il écrit d'un style désabusé, en pleurant ses illusions sur la Grèce héroïque. Cet Allemand candide était trop absolu. Il aurait dû se dire que lorsque les Maniotes prennent leurs fusils, c'est pour nettoyer le pays de tous les gens qui ne

sont pas du Magne, et pour subsister aux dépens de ces gens-là. Les klephtes de nos jours pensaient ainsi, ils étaient généralement inoffensifs pour leurs concitoyens. Quand ils opéraient sur la frontière turque, l'opinion leur donnait des noms différents : héros au delà du Pinde, criminels en deçà. En me parlant du fameux Tako Arvanitaki, l'évêque de Tricala me disait un jour : « C'était un gentilhomme : *kalos anthropos*. Quand je le rencontrais dans la campagne, il m'offrait les confitures et le café. » On sentait que le prélat avait des trésors d'absolution pour ce compatriote, qui faisait la chasse aux étrangers et aux Turcs. Pris par ces derniers, il tomba bravement sous leurs balles. L'officier ottoman voulait le faire jaser, relativement à certaines hautes amitiés qu'on lui supposait en Grèce. Arvanitaki mourut la bouche close, sans trahir ses frères. Cinquante ans plus tôt, il eût pris Coron ou Tripolitza, tout en rançonnant les Muller qui venaient délivrer la Grèce; et Victor Hugo l'eût chanté.

Mais j'allais conter des histoires de brigands, et l'auteur des *Lettres athéniennes* se porte garant qu'il n'y en a plus. C'est bien assez d'avoir conté des histoires de revenants, en me laissant aller à la dérive d'anciens rêves. Qui se soucie de mes revenants? Et le livre de M. de Moüy que j'ou-

blie? Le meilleur moyen de le louer, c'était peut-être de l'oublier ainsi. S'abandonner aux souvenirs qu'il évoque, n'est-ce pas remercier la plume exacte qui les a fait repasser sous nos yeux?

Août 1887.

LES FRANÇAIS AU PAMIR

GABRIEL BONVALOT[1]

I

En fermant le livre de M. Bonvalot, je pense au récit qui ouvre le voyage de Chardin, l'un de ses prédécesseurs sur les routes de Perse. L'honnête marchand raconte ses transes en traversant l'Archipel, « où il y a d'ordinaire quarante vaisseaux de corsaires chrétiens »; il dépeint l'existence et le caractère de ces gentilshommes qui « faisaient le cours » entre les Cyclades, vers 1670. Ce caractère apparaît tout entier dans les étranges propos que tenait l'un d'eux, le chevalier de Témericourt, un soir que le marquis de Pruilly, officier du roi, l'avait prié à dîner sur

1. *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir.*

5.

sa galère. Chardin, qui portait des valeurs et des bijoux, n'apprécie guère ces irréguliers de l'héroïsme. Je ne sais si Témericourt finit au haut d'une vergue ou sur la roue; mais je sais bien que lui et ses pareils continuaient comme ils pouvaient une race nécessaire, précieuse : celle des aventuriers qui ont promené dans le monde les fleurs de lis, tantôt sur de glorieuses bannières, tantôt sur leurs épaules, suivant que leur siècle donnait ou refusait à leurs instincts un emploi légal. De cette race furent tour à tour les Normands de Sicile, les croisés féodaux, grands pillards au fond du cœur, qui allaient se tailler des fiefs en pays grec ou sarrasin, les corsaires avec ou sans lettres de marque, les premiers colons du Canada et de la Louisiane; plus tard, on retrouve les gens de cette humeur dans les escadres de Bougainville et de La Pérouse, on en compte beaucoup dans les armées de Napoléon; de nos jours, enfin, ce sont eux encore, les aventuriers dans le bon, dans le meilleur sens du mot, qui allongent la liste et trop souvent le martyrologe des grands explorateurs. Ce sont les mêmes âmes, mues par les mêmes impulsions, mais épurées et transformées par la civilisation; l'amour de la science a remplacé l'esprit de rapine, l'instinct cruel de la lutte s'est changé en vertus d'abnégation, d'intrépidité raisonnée. Et c'est un

grand argument en faveur du progrès humain que l'âme d'un Témericourt soit devenue l'âme d'un Bonvalot.

Ce dernier nous offre, en outre, l'un des plus beaux cas d'une passion qui a transporté l'Europe, à la fin du xve siècle et au commencement du xvie, qui reparaît à la fin du xixe avec le même caractère violent et contagieux. On pourrait l'appeler la passion de la planète. Sur ceux qui en sont férus, la mappemonde agit comme la personne d'une maîtresse ardemment désirée. Ils ne peuvent la regarder sans trouble, sans une furieuse envie de l'étreindre tout entière, de la posséder dans ses mystères les plus secrets. Tant qu'un voile cache encore quelques-unes de ces beautés que leur imagination soupçonne, leur curiosité s'irrite et souffre : pour se satisfaire, elle ne reculera devant aucune peine, aucun danger. Souvent ils partent sans avoir un but scientifique déterminé, un intérêt spécial; c'est purement le désir de la possession qui les pousse sur la sphère, je ne sais quel mélange des complexions de Don Quichotte et de Don Juan.

Je crois bien que M. Bonvalot a dû voyager depuis que ses jambes ont commencé de le porter. J'imagine qu'il conçoit le ciel sous la forme d'une tente imperméable, avec des chevaux toujours frais entravés devant la porte, avec une bonne

carte de l'infini et la liberté d'y faire des étapes éternelles. Plusieurs fois déjà il avait arpenté l'Asie centrale ; mais il ne la tenait pas pour sienne et pour conquise, tant qu'il ne l'aurait point traversée d'outre en outre, par les routes les plus ardues et les plus ignorées, par-dessus « le Toit du monde », le Pamir. Il repartit, au printemps de 1886, bien décidé à passer du Turkestan aux Indes ; il emmenait deux compagnons, M. Capus, M. Pépin, le dessinateur de la troupe. Ce dernier n'avait jamais quitté Paris ; à défaut de vocation, une amitié fraternelle l'entraînait dans la carrière d'excursionniste ; il y débuta en allant planter son chevalet entre l'Hindou-Kouch et l'Himalaya.

Nos voyageurs prirent par le chemin des écoliers. Du Caucase, ils gagnèrent la Perse en suivant la côte occidentale de la Caspienne, par les forêts magnifiques et peu fréquentées du Lenkoran. A Téhéran, ils se joignirent aux convois de pèlerins pour faire la longue route qui mène à la sainte Méched, encore peu abordable aux infidèles. De là, ils comptaient pénétrer par Hérat en Afghanistan ; cette première tentative échoua ; les indigènes, dociles aux ordres de l'Angleterre, ferment les portes de l'Inde de ce côté. La caravane dut remonter dans la Tourkménie russe, elle se dirigea de Merv sur Samarcande. A l'automne, M. Bonvalot essaya de tâter l'Afghanistan

sur sa frontière septentrionale, espérant arriver au moins jusqu'à Balkh. A peine eut-il mis le pied sur la rive gauche de l'Oxus que les Afghans l'arrêtèrent; ils le gardèrent à vue durant trois semaines et finirent par le renvoyer à Samarcande, avec le conseil de ne plus revenir se frotter à eux, s'il tenait à sa tête. Il n'y avait rien à faire avec ce peuple intraitable ; ayant reconnu l'impossibilité de passer dans l'Inde par les routes naturelles, les voyageurs résolurent d'en essayer une troisième, beaucoup plus à l'Est. La nature, leur disait-on, la rendait presque infranchissable ; mais là, du moins, ils ne seraient pas arrêtés par les hommes, presque entièrement absents de ces régions désertes. On le leur faisait espérer ; l'événement ne justifia qu'en partie cette espérance.

M. Bonvalot et ses compagnons fixèrent leur itinéraire d'après les indications vagues de quelques pâtres kirghiz des montagnes. Ils remontèrent la vallée du Syr-Daria jusqu'à Marghilan, la dernière ville russe. Là, ils formèrent leur convoi, réunirent des provisions, s'équipèrent comme pour une exploration au pôle Nord, en prévision des basses températures qu'ils allaient affronter. Puis ils s'engagèrent dans les passes du Pamir et commencèrent l'ascension du « Toit du monde ».

C'est la partie nouvelle et vraiment épique de

leur voyage. Je ne tenterai pas de l'analyser. Il faut lire dans leur relation le journal de ces trois mois de souffrances; marches et couchées dans l'air raréfié, à des altitudes qui varient entre 3 000 et 5 000 mètres, sous la double morsure d'un froid qui tombe la nuit à — 28 degrés, d'un soleil qui fait rebondir le thermomètre, le jour suivant, à + 40 degrés. Tous les abandonnent, tout leur manque, les bêtes de somme, les convoyeurs, les guides, les vivres, l'argent.

A la fin, leur escorte est réduite à deux serviteurs fidèles. Exténués par la fatigue, le jeûne, la maladie, n'ayant plus figure humaine sous leurs haillons et leurs masques tuméfiés, ces cinq hommes passent la tête haute à travers les tribus hostiles des Kirghiz, des Kafirs, des Wakis. Ils réquisitionnent, le revolver au poing, quelques livres de farine, quelques quartiers de mouton. Chaque fois qu'ils rencontrent des hommes, ces sauvages leur conseillent d'abord, puis leur intiment l'ordre de rétrograder. Ils payent d'audace et avancent au hasard. Ils ont dit leur nationalité, inconnue dans ces parages, ils se sont juré qu'on n'y verrait pas reculer ce bout de drapeau qu'ils y montrent pour la première fois. Quand ils se croient au terme de leurs peines, en arrivant chez l'émir du Tchitral qui garde les débouchés de l'Inde, ce principicule les retient prisonniers

durant quarante-neuf jours. Ils traitent avec lui de puissance à puissance, ils bâtonnent ses envoyés; leur fière contenance intimide ce petit peuple; des hommes qui parlent et agissent ainsi doivent avoir une armée derrière leurs talons. On remet chaque jour le mauvais parti qu'on voudrait leur faire; enfin ils reçoivent la lettre du vice-roi de l'Inde qui leur ouvre le territoire britannique. Les feudataires de l'Angleterre n'avaient pas su exécuter ses instructions, qui prescrivent de renfoncer dans la montagne tous les voyageurs arrivant du côté russe. Nos gens avaient rompu les mailles du filet; il ne restait plus qu'à leur faire bonne mine et bon accueil. C'est ce que firent galamment les Anglo-Indiens, dans ces plaines du Kachemyr où les explorateurs descendirent comme en un paradis, retrouvant tout ensemble le printemps, l'abondance, la civilisation, le salut. Quelques semaines plus tard, un paquebot les ramenait à Marseille, après dix-huit mois de voyage, dont les trois mois du Pamir avaient été une gageure de chaque instant contre la mort.

II

Cette odyssée mémorable, M. Bonvalot la raconte et M. Pépin la dessine dans le beau volume

que j'ai sous les yeux. Oh! je ne viens pas vous parler à ce propos de littérature. M. Bonvalot serait justement surpris, si je lui cherchais des chicanes de rhétorique; il le serait encore plus, si je le louais d'un art auquel il ne prétend pas, car on l'apprend dans un fauteuil, devant un bureau, meubles dont ce voyageur doit faire peu d'usage. Son livre, c'est de l'action écrite, avec des saillies originales du tempérament, plus curieuses que les effets de mots, avec des qualités d'observation exacte, sincère, que l'imagination littéraire n'égare jamais. Je connais quelques-unes des régions qu'il a parcourues, je puis certifier la bonne foi de ses récits et la parfaite justesse de sa vision. Les personnes peu familières avec la carte d'Asie reprocheront peut-être à l'auteur de les jeter trop vivement *in medias res*. M. Bonvalot, qui est chez lui dans le labyrinthe des monts Alaï, manque un peu de condescendance pour ceux qui n'en ont jamais approché; faute de préparations, d'explications suffisantes, par suite aussi de certains sauts brusques d'un ordre d'idées à un autre, quelques parties de sa relation laissent dans l'esprit du profane une impression confuse, mal coordonnée. Elles donnent la sensation d'un de ces voyages faits en rêve, où le souvenir s'attache à quelques points lumineux, et plonge brusquement dans les ténèbres quand on

veut les raccorder entre eux. Avouerai-je que ce flottement de rêve ne me déplaît pas, dans la narration d'une aventure qui est, en effet, un rêve fantastique? Un artiste subtil eût cherché peut-être à communiquer cette sensation; mérite ou défaut, M. Bonvalot la fait naître tout naturellement.

Il faut lire son livre comme nous lisions le *Robinson*, à douze ans, comme nous avons lu plus tard Fenimore Cooper et Jules Verne; avec cette différence que le roman est ici de l'histoire. Il faut le lire comme nous lisions naguère ce merveilleux Bernal Diaz, le chroniqueur de Cortez. Les similitudes sont frappantes entre quelques-uns des faits racontés, entre les âmes des héros, entre les réflexions des deux narrateurs. Cortez, débarquant à Champoton avec sa poignée d'hommes, pénétrant dans Cempoala, conférant par signes avec les Caciques, Cortez n'est pas plus prodigieux que nos trois compagnons, quand ils tombent dans le Kandjout, comme des gens d'une autre planète, quand ils négocient en baragouin persan avec les anciens des villages et font obéir leurs volontés. On se dit, et il m'est revenu qu'ils se disaient à eux-mêmes : « Avec quelques partisans et une douzaine de remingtons, nous fonderions ici un empire en un tour de main. » Et dans l'exposition des faits,

dans la présentation des personnages, je retrouve le tour rapide et légendaire de Bernal Diaz; c'est la même façon de caractériser les acteurs de l'épopée par de menus attributs : « Pépin n'aime pas les punaises, les punaises n'aiment pas Capus; quant à moi, je n'en suis pas fou. »

Ce style est sans prétentions; pourtant je ne serais pas embarrassé d'y montrer à l'état latent, pour ainsi dire, indiquée en quelques traits brefs, une philosophie de l'histoire et de l'homme, avec beaucoup de poésie. La philosophie de l'histoire! Pour l'Asie, elle tient tout entière dans cette observation profonde, faite en Perse sur les ruines de Miandecht : « Il semblerait que les hommes de ce pays aiment à changer de place, mais la nature despote ne leur laisse pas le choix des séjours, et ils bâtissent; une circonstance les contraint à s'en aller, une autre circonstance les pousse à revenir, *et ils sèment des ruines près de l'eau, d'où ils ne peuvent s'éloigner*. Ce sont des prisonniers attachés à une chaîne longue, mais solide; le milieu en a soudé les anneaux. » Ailleurs, c'est un trait de mœurs qui nous apprend comment on mobilise le corps et l'âme d'un Oriental. A Saraks, où il passe, M. Bonvalot s'attache un boutiquier arménien qui suivra l'expédition au Pamir, aux Indes, Dieu sait où et jusques à quand. « Ménas a l'esprit aventurier; il part avec nous sans savoir au

juste où il va, il promet de nous accompagner jusqu'au bout. Il paraît que nous lui plaisons. A midi, il se décide; à une heure, il vend sa boutique à un ami et remet l'acte de vente au gouverneur, le priant de recevoir la somme qu'on versera plus tard. Une heure après, il nous arrive avec son grand cheval turcoman et s'occupe immédiatement des préparatifs du départ. » Cet homme fut un des deux seuls qui ne lâchèrent pas pied. Enfin, dans l'inquiétant épisode de la captivité chez les Afghans, ne voilà-t-il pas toute une histoire de France en quatre lignes? — « Les Afghans n'ont pas tardé à acquérir la conviction que nous n'étions ni Russes ni Anglais, grâce à notre gaieté, chose nouvelle pour eux... A force de gaieté nous avons gagné des sympathies. Les gens vous savent toujours gré de ce qu'on les désennuie, et les Afghans avouaient n'avoir jamais tant ri. » Cette gaieté imperturbable, elle respire dans toutes les pages du livre; au milieu de misères inouïes, les trois amis ont traversé déserts et montagnes en apprenant aux échos la chanson de France; elle a soutenu le moral de ces hommes, elle a imposé leur domination aux barbares stupéfaits.

M. Bonvalot a sa philosophie de l'homme; j'en ramasse çà et là les axiomes épars. Elle est moins complexe que la platonicienne ou la hégélienne. Pour cet agissant, l'homme ne compte qu'en tant

qu'instrument d'action, comme le fusil et la selle. Tant vaut le muscle, tant vaut le paroissien; et le bon muscle fait le cœur gai. Il faut tenir cet instrument en état, le préserver comme le reste du fourniment des influences atmosphériques, qui règlent son humeur, augmentent ou diminuent sa valeur active. — « Nous attendons le soleil, qui rendra souples les cordes et les membres des hommes. » Et ailleurs : « J'éprouve une sensation de détente, je mollis comme une amarre au soleil. Tout ici me semble très bien. A mes pieds, de l'herbe à profusion pour les bêtes et du lait caillé en perspective; de l'eau fraîche, pas salée; la forteresse tombe en ruines : plus de guerres, par conséquent, et le bonheur du genre humain ensuite; il fait très bon vivre. » Sur toutes choses, il faut bien nourrir cet instrument, puisqu'il mange. — « Le succès de l'expédition dépend essentiellement de l'état des estomacs... Les vivres sont l'affaire capitale; c'est, au commencement de l'œuvre, l'enthousiasme qui persiste; à la fin, le moral abattu relevé par la digestion... Les idéalistes m'accuseront d'ériger un autel à l'estomac : j'en érige un à la source de l'action. »

J'ai parlé de poésie. Nulle part elle n'est sollicitée par l'écrivain, mise en relief par l'artifice des mots; elle gît dans la simple indication des spectacles incomparables qu'il voit, dans la dispropor-

tion tragique entre ses efforts et la nature démesurée qu'il doit vaincre. Chaque soir, en fermant sa tente, il nous montre d'un geste rapide le ciel illimité sur le Pamir, les étoiles plus ardentes, plus proches, dans l'air rare et glacé; au-dessous, sur l'océan de neige vierge, ce petit feu de fiente, ces misérables insectes qui ont l'audace de remuer et de parler, dans ce quartier de l'univers voué au silence et à la solitude, superposé aux autres comme la flèche du temple; quartier par où notre globe semble avoir commencé de mourir. La poésie, elle est encore dans les réponses laconiques du Kirghiz qu'on rencontre, dans chaque mot tombé de ces lèvres antiques. — J'en trouve même un échantillon d'autre sorte; mais M. Bonvalot, étant accoutumé à la véritable, n'a peut-être pas savouré toute la douceur de celle-ci. Dans le palais du gouverneur, à Recht, il relève une inscription mélancolique, crayonnée sur un mur :

Moi, pouvre Abdullah Khan que je suis,
Tombé ici malouréjement,
Suis élève du governement...
Sortons de cette pays.

Savez-vous bien que, si cette « prose rimée » était signée de M. Jules Laforgue ou d'un de ses émules, nous la proclamerions délicieusement déliquescente, infiniment suggestive, très bleu-

pâle? Par malheur, elle est d'un major persan qui avait recueilli dans ses pérégrinations quelques bribes de français. Ceci tendrait à prouver ce dont nous nous doutions bien un peu, à savoir que la décadence finale d'une langue ressemble fort à ses premiers balbutiements, dans la bouche d'un barbare ignorant. Quand Musset apostrophait les nègres de Saint-Domingue, il ne savait pas, ce bourgeois, qu'un jour viendrait où le vrai poète français, le poète de la jeunesse, ce ne serait plus lui; ce serait un de ces dépiqueurs de cannes à sucre, qui rythment des substantifs vagues sur l'air de la bamboula.

Je me suis laissé dire que le monde savant faisait quelques réserves sur la mission de M. Bonvalot; on se demandait si les résultats scientifiques étaient en proportion des périls affrontés. Hélas! je me plaindrais plutôt que la science ait fait de trop bonne besogne sur les pas de l'explorateur. On supposait jusqu'ici, et cette opinion trouvait crédit en très bon lieu, qu'il devait y avoir dans les replis du Pamir des débris d'anciennes races, perpétuant le sang et les dialectes des aînés de la famille humaine, des plus vieux Aryas. On espérait découvrir là les cheveux blonds, les yeux bleus, le type aimable de l'Ève originelle et le Verbe générateur de tous les autres. M. Bonvalot a sabré ces suppositions. Il a

suivi la limite idéale qui sépare la Chine du Wakhan et du Kafiristan; entre ces derniers Iraniens et les Chinois, il n'a rencontré que des Kirghiz nomades, les plus hideux de nos frères, si l'on en juge par les croquis de M. Pépin. Et voilà comment un homme, en réalisant son propre rêve, fait s'écrouler les rêves d'autrui.

Les voyageurs n'ont pas rapporté des collections méthodiques, des herbiers très fournis. Ils ont traversé la crête asiatique sur un champ de neige, en plein hiver, afin de pouvoir franchir les fleuves glacés, qui leur eussent opposé une barrière insurmontable en toute autre saison. Dans ces conditions, la cueillette du naturaliste devait être maigre; les observations mathématiques étaient restreintes, avec une ophtalmie chronique, par des froids qui solidifiaient le mercure et gelaient les couleurs sous la main de l'aquarelliste. Qu'importe! Ils ont ouvert la route. D'autres viendront après ces pionniers et récolteront une plus ample moisson. Ils ont passé, c'était le principal; et quelque chose a passé avec eux. Partout on les interrogeait : Qui êtes-vous? des « Orousses » ou des « Inglis »? Ces peuplades séparées du monde ne connaissent de l'Europe que les deux grands empires qui se défient par-dessus leurs têtes. Les voyageurs répondaient : Nous sommes des Faranguiz. On sait maintenant, de Yarkand au Tchitral,

parmi ces gens simples qui concluent du particulier au général, ce que ce mot nouveau signifie. Les Faranguiz, — les Français, — ce sont les hommes qui passent ainsi, inébranlables, invincibles, applaudis par les Russes, qui les regardaient partir en hochant la tête, par les Anglais, qui les entendaient venir avec incrédulité. Ceux qui connaissent par expérience combien est rapide la transmission de chaque nouvelle, en pays d'Orient, combien est tenace chaque notion qu'on introduit dans le cerveau peu meublé de l'Oriental, ceux-là estimeront que la mission reçue de la France a été bien remplie par ces missionnaires.

La patrie ne doit leur marchander ni l'éloge ni les récompenses. Certains services changent de prix suivant les phases que traverse une nation. Aux époques de vitalité intense, quand la race subit une poussée de sève physique, parfois trop brutale, il faut honorer par-dessus tout le scribe, le moine penché sur son livre, tous ceux qui entretiennent patiemment la flamme obscurcie de la pensée. A notre époque d'anémie et de contemplation intérieure, quand la fonction cérébrale est évidemment en excès, on ne risque rien d'encourager l'action pure. Aussi bien, nous avons peut-être des jours noirs devant nous. Quand ils se lèveront, le génie le plus nécessaire, ce sera celui des hommes qui auront trempé leurs âmes et

leurs corps à de si dures épreuves. On les rechercher comme des pierres précieuses, celles qu'on enchâsse à la poignée de l'épée.

En attendant, faisons lire leur livre à nos enfants. Qu'ils y puisent le goût de l'action, l'amour de l'entreprise, et cette passion de la planète qui dilatera leur intelligence; s'ils ne devaient pas la ressentir, s'ils n'éprouvaient pas le besoin de parcourir le monde, ce monde agrandi par d'incessantes découvertes et tout ramassé sous la main de l'homme par d'incessants progrès, qui donc continuerait toujours plus loin la vieille mission des « Faranguiz »? En dehors même de toute considération scientifique ou patriotique, montrons-leur dans le récit du voyageur ce qu'ils doivent admirer et ambitionner avant tout : la vertu royale par excellence, l'énergie cultivée pour elle-même, grandissant avec l'obstacle, trouvant sa volupté dans la détresse, affirmant la maîtrise possible de l'homme sur toute chose que son cœur a désirée. Nulle part ils ne verront cette leçon plus vivante, plus gaie, plus séduisante, que dans le brave livre de ces braves gens.

Décembre 1888.

L'EMPIRE DES TSARS ET LES RUSSES

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

M. A. Leroy-Beaulieu vient de nous donner le troisième volume de son grand ouvrage sur la Russie. J'ai hâte de m'acquitter d'un devoir commun à tous ceux qui travaillent ce champ, en remerciant celui qui fut notre précurseur et qui reste notre guide. Avant d'examiner l'œuvre en elle-même, il est juste de rappeler ce qui fit la singularité et la difficulté de l'entreprise, à l'heure où elle fut tentée ; on verra mieux ensuite quel service elle a rendu à notre pays.

I

En 1872, le 1er ou le 15 du mois, M. François Buloz eut une de ces inspirations de génie qui lui

venaient fréquemment, depuis quarante ans, quand il regardait le vaste monde à travers le numéro. Il s'avisa qu'il y avait une grosse, une très grosse Russie, qui n'existait point encore, puisqu'elle ne payait pas tribut à la *Revue*; il comprit qu'elle allait devenir « actuelle », et qu'il fallait l'*exprimer* dans son Recueil. Ce qui le conduisit à chercher le travailleur capable d'avaler et de digérer un pareil morceau. M. A. Leroy-Beaulieu s'offrit; il partit à la découverte, résolu à rapporter l'encyclopédie demandée.

Partout ailleurs, l'homme qui entreprend une tâche semblable n'a qu'à consulter les travaux de ses devanciers et à les mettre au point; pour être neuf, il lui suffit d'y ajouter ses propres observations et des idées personnelles, quand il en a; il ne lui reste qu'à se pourvoir d'un système, pour être éminent. Sur le terrain qu'il explorait, M. Leroy-Beaulieu n'avait pas de devanciers et presque point de documents; ou, pis encore, il n'avait que des documents erronés en France, tronqués par la censure en Russie. A Paris, les libraires durent lui offrir tout ce qu'ils m'offrirent quatre ans plus tard, en 1876, quand je voulus me renseigner par quelques lectures sur le pays où le sort m'appelait. C'était : l'*Histoire de Russie*, de Lamartine, un *pensum* de cette illustre et mal-

heureuse vieillesse [1]; les joyeuses *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas; le livre de Custine, ce réservoir intarissable où les Russes puisent leurs plaisanteries classiques contre la légèreté française. — Mais là-bas, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, le voyageur allait trouver sans doute, dans les publications nationales, toutes les lumières désirables?

Voici ce qu'on trouvait : deux Traités allemands, ceux de Schnitzler et de Haxthausen, honnêtes compilations germaniques, bourrées de statistiques déjà anciennes; trois volumes français de Nicolas Tourguénef, *la Russie et les Russes*, œuvre de rancune politique, imprimée à Paris et introduite sous le manteau par les amis de l'insurgé de décembre. Car la Russie a aussi des insurgés de décembre; seulement ils datent de 1825. De publications nationales, il n'en existait pas; j'entends d'étude complète et objective, comme ils disent, sur l'état social, politique, religieux de l'empire. Sous le règne de Nicolas, l'idée folle d'une pareille étude ne fût venue à personne.

1. L'excellente *Histoire de Russie* de M. Rambaud ne fut publiée qu'en 1878. — La littérature russe avait seule été l'objet d'études sérieuses; il n'était plus permis de l'ignorer après les travaux de Mérimée et de M. X. Marmier; mais ces études ne se rattachaient pas à l'ensemble de questions que M. Leroy-Beaulieu se proposait de traiter et sur lesquelles notre information était nulle.

Depuis la détente d'Alexandre II, dans les limites tolérées par la censure, d'innombrables matériaux avaient été déversés pêle-mêle en des articles de revues et de journaux. Mais ils n'étaient réunis nulle part; faute d'une bibliographie, il fallait chercher à tâtons dans les périodiques tout ce qui avait trait à un sujet déterminé. Je ne sais si M. Leroy-Beaulieu a usé de la méthode de travail qui me fut conseillée comme la plus pratique. On se faisait présenter à M. Méjof; ce savant homme possédait une prodigieuse mémoire et un vaste galetas; dans le galetas, il y avait des ficelles tendues d'un mur à l'autre; à ces ficelles pendaient quelques milliers de fiches; chacune se référait à un sujet ou à un auteur. Avec un peu de bonheur, on trouvait là des indications qui mettaient sur la voie de découvertes précieuses, pourvu qu'on réussît ensuite à se procurer le numéro de journal visé par la fiche [1].

L'explorateur ne se rebuta pas. A l'exemple d'Hérodote, le doyen et le modèle des encyclopédistes, il parcourut le pays en interrogeant les personnes de sens, à défaut de textes imprimés. Il revint à plusieurs reprises en Russie. Son enquête se poursuit depuis dix-sept ans. Membre à membre, l'organisme colossal et embryonnaire

1. M. Méjof a fait paraître, en 1882, deux forts volumes de fiches pour la période 1863-1876.

a passé devant l'objectif de la *Revue des Deux Mondes*; nous en avons aujourd'hui l'image totale dans une véritable *Somme* de la Russie contemporaine; ouvrage qui serait unique, si un Écossais, M. Mackenzie-Wallace, n'avait eu la même idée vers le même temps. Je ne veux pas comparer le livre anglais et le livre français; ils se complètent l'un l'autre par des façons très différentes de recevoir et de rendre les mêmes impressions. Après avoir lu les deux, un honnête homme connaît présentement tout ce qu'ignoraient nos pères, tout ce qu'il importe de savoir sur le grand empire du Nord. Le répertoire que M. Leroy-Beaulieu nous a donné, pour la Russie, nous ne l'avons pas encore, sous cette forme ramassée et commode, pour l'Allemagne, pour l'Angleterre. Les Russes ne l'ont pas pour leur propre pays. Quand parut la première série de ces études, je questionnai sur leur valeur un homme d'État réputé pour ses lumières, M. le comte Valouïef. Il me répondit : « Lorsque nous voulons nous renseigner sur un détail de notre organisation, il nous arrive souvent d'avoir recours à l'œuvre de M. Leroy-Beaulieu, en toute confiance. » Vingt autres m'ont fait, depuis, la même réponse. Durant mes séjours dans la province russe, j'ai pu contrôler sur place quelques-unes des assertions de l'écrivain; je regardais autour

de moi, avec la malignité satanique qui nous fait chercher à surprendre un confrère en défaut : je n'ai jamais eu cette joie. Toujours la déposition écrite reflétait exactement la réalité vivante.

II

Le premier volume, *le Pays et les Habitants*, est consacré, comme il convenait, à la description de la scène et des acteurs. M. Leroy-Beaulieu y retrace la physionomie de cette terre invertébrée et immaîtrisable; il en montre les deux figures : la morte blanche des longs hivers, endormie sous ses neiges, et la ressuscitée d'un moment, encore pâle et triste, humide sous les forêts, desséchée et pourtant féconde dans les steppes. Il essaye de démêler les origines obscures des races; il caractérise celle qui a absorbé les autres; race uniforme avec de légères différences, suivant que les hommes naissent au Sud, dans les blés; au Nord, dans les roseaux et sous les trembles. Il nous fait connaître les réactions de l'histoire sur ces hommes et comment se formèrent les classes sociales; il nous explique la grande crise de l'émancipation, le paysan tel qu'il en est sorti; il étudie avec soin la seule base solide de l'énorme

pyramide russe, la famille paysanne organisée dans le *mîr*. On achève ce premier volume, et déjà les préjugés tombent de l'esprit du lecteur, comme les feuilles mortes quand passe un libre coup de vent. J'en prends un au hasard, l'erreur encore si répandue qui représente la Russie comme une mosaïque de nationalités hétérogènes. M. Leroy-Beaulieu rétablit la vérité : l'empire slave s'est entouré d'une ceinture d'*ukraines*, de populations conquises et non assimilées ; mais, quand même on lui retrancherait cet appoint, il resterait, de la mer Glaciale à la mer Noire, un État plus compact et plus indivisible que tous ses voisins d'Europe. L'auteur le dit avec raison : « Ce n'est point à la Turquie ou à l'Autriche, c'est plutôt à la France qu'il ressemble pour l'unité nationale. »

Dans le tome second, *les Institutions*, l'observateur démonte le mécanisme politique, administratif et judiciaire. Ce n'était pas une petite besogne, faire une exposition nette et ordonnée du chaos. Comme on avait droit de l'attendre, une large part est accordée dans ce livre à l'étude du phénomène appelé *nihilisme*. Il est impossible d'en marquer les causes avec plus de discernement. Dirai-je que M. Leroy-Beaulieu en a saisi toutes les causes ? Qui les saisira toutes ? Ici encore, il fait justice de beaucoup de sottises très

accréditées; il dissipe le fantôme romanesque d'une société secrète aux vastes ramifications, aux puissants moyens d'action, dans un peuple en rébellion ouverte ou sourde. Il constate ce dont on ne peut douter quand on a suivi les grands procès d'il y a dix ans : les nihilistes n'étaient qu'une poignée d'hommes, insignifiante par le nombre et par les ressources dont elle disposait, redoutable par l'audace dans le sacrifice de soi-même, par la transposition à un idéal politique de la foi absolue qui fait vaincre les martyrs. Avec une sagacité où se décèle l'historien de race, l'écrivain affirme qu'ils ont tenu tant de place et gagné de si terribles gageures, précisément parce qu'ils étaient très peu nombreux. Regardons la nature; ses lois invariables s'appliquent aux sociétés humaines comme aux moindres corpuscules. Pour désorganiser un monde, il suffit de quelques microbes, pourvu qu'ils rencontrent un bon bouillon de culture. En Russie, le bouillon était excellent.

Ce deuxième livre nous donnait l'anatomie du squelette : le troisième y met l'âme, *la Religion*. En commençant, l'auteur s'excuse presque de publier un volume d'environ sept cents pages sur les choses religieuses. La précaution est superflue. Avec les meilleurs esprits de ce temps, M. Leroy-Beaulieu pense qu'aujourd'hui, comme

toujours et plus que jamais, en Occident comme en Orient, sous le fatras d'intérêts où les vues infirmes n'aperçoivent que des questions politiques, il n'y a qu'une question fondamentale, la question religieuse. On peut encore contester chez nous sur une évidence voilée; mais tout le monde est d'accord pour la Russie. La religion, au sens originel du mot, y demeure le lien de l'État, la raison de sa grandeur, la préoccupation première des consciences individuelles, soit qu'elles acceptent l'antique tradition, soit qu'elles cherchent à la transformer. Je ne puis assez admirer l'ampleur d'informations, la sûreté de regard, la pondération de jugement avec lesquelles M. Leroy-Beaulieu traite ces problèmes délicats : les origines de l'Église gréco-russe, les besoins qui la travaillent, l'état des âmes qu'elle gouverne, gagne ou perd, l'importance exacte et les variétés infinies du *raskol*, soit dans l'ancien schisme des vieux croyants, soit dans les nouvelles sectes rationalistes. Je ne tenterai pas de résumer en quelques lignes un pareil travail, encore moins de le discuter. D'ailleurs, la matière me manque pour discuter.

J'en cherche pourtant l'occasion de bonne foi; je ne voudrais pas que mon éloge parût banal à force d'être continu; mais je ne trouve pas. Les critiques russes, acharnés à dénicher les vétilles,

reprendront M. Leroy-Beaulieu sur quelques lapsus minuscules, à propos d'un mot, d'un nom, d'une date. On ne me pardonnerait pas ces chicanes puériles et injustes, devant un monument de cette importance. Il y a bien un point sur lequel une petite querelle nous divise; il est relatif aux origines premières du peuple russe. M. Leroy-Beaulieu estime que l'élément finnois est prépondérant dans la race; j'imagine que le sang aryen est en plus grande proportion, et que l'ineffable Bouddha a l'un de ses yeux indulgents tournés de ce côté. Mais, si j'insistais, les gens sensés nous mettraient d'accord en nous disant que nous ne savons rien ni l'un ni l'autre de l'énigme la plus embrouillée qui soit au monde; et ces gens-là auraient raison. Je cherche mieux, et toujours en vain. Partout, je le répète, les faits me sont apparus tels que cet observateur les avait vus; partout la réflexion et l'étude m'ont conduit aux conclusions que je retrouve dans ces volumes, quand il s'agit d'assigner aux faits leurs causes. Ce témoignage n'a que sa valeur individuelle; mais il était nécessaire pour faire comprendre l'absence de toute contradiction dans ce compte rendu.

III

Heureusement, il y a un terrain où l'on est sûr de ne jamais s'entendre, celui des conjectures. Après avoir inventorié la Russie passée, M. Leroy-Beaulieu avertit la Russie future. Ici, j'admire son courage, et ma timidité se refuse à le suivre. En terminant l'exposé des institutions politiques et de leurs lacunes, il exhorte le peuple slave à se rapprocher du grand bercail libéral. Certes, l'auteur connaît trop bien le pays dont il parle pour proposer à ses amis ce qui ne serait qu'une comédie dangereuse : l'installation chez eux de l'appareil classique, représentation nationale, organisation des trois pouvoirs selon la formule, bref tout ce que l'Europe envie... à l'Angleterre, avec les accessoires, les acteurs et les comparses obligés. M. Leroy-Beaulieu refuse même les consultations dans cet ordre d'idées. « Plusieurs Russes, dit-il, m'ont fait l'honneur de m'engager à leur envoyer un projet de Constitution. » — Oh! les dignes frères, que je les reconnais bien! Ils demandent cet article, là où on le tient, comme leurs femmes commandent une toilette à M. Worth. — « Je m'en suis toujours bien gardé », ajoute le sage écrivain.

Comme il le dit en fort bons termes, dans un pays aussi différent des nôtres qu'est la Russie, c'est au besoin à créer l'organe, et l'organe à son tour réagira sur la fonction. Oui, mais quel sera cet organe? Au conseil d'entrer « dans la voie des libertés modernes », des Russes du premier mérite, comme Aksakof et Katkof, répondaient qu'ils possédaient une garantie de contrôle efficace, la correction intermittente de l'autocratie par un procédé assez semblable au prophétisme hébreu. Un voyant investi de la confiance populaire — quelque chose comme un député spontané avec mandat impératif — vient à Pétersbourg, généralement de Moscou, et rappelle au tsar, parfois en termes fort libres, qu'il ne doit pas méconnaître le vœu du peuple. — Mais, si le tsar ne cède pas? demandai-je un jour aux partisans de ce système. — Alors, c'est comme chez vous, lorsqu'il y a conflit sur une loi entre la Chambre basse et le Sénat : on ne sait pas bien ce qu'on doit faire, nulle part. Nous sommes encore plus loin du catéchisme libéral avec un fonctionnaire, très distingué, qui m'engageait à ne pas écarter *a priori* et sans un instant d'examen la théorie du pouvoir absolu tempéré par l'assassinat. Je veux croire qu'il plaisantait, mais on ne sait jamais, avec eux. Depuis que l'on commence à rire des recettes consacrées naguère par les plus

subtils conducteurs de peuples, nous sommes dans un doute affreux; et nous ferions peut-être sagement de ne rire d'aucune, même de celles qui nous paraissent d'abord saugrenues. Il y eut, tout le long des temps, bien des façons d'être un grand peuple, et de trouver la vie douce sous des lois qui contristaient la logique rectiligne du voisin.

De même, dans ce dernier volume où il traite de *la Religion*, M. Leroy-Beaulieu constate que les cultes dissidents sont limités étroitement, et quelquefois très durement, dans leur sphère d'action; il conclut par un éloquent appel à la liberté religieuse pour tous. J'applaudis, vous le pensez bien, et je dis comme lui, parce que j'ai le bonheur d'être Français; parce que je ne conçois plus les choses de la conscience autrement que dans cette atmosphère de large liberté, où un prêtre en surplis a droit de faire le tour de la Madeleine sous le péristyle, pourvu qu'il ne franchisse pas la grille; où ce prêtre peut porter les sacrements à un mourant, pourvu qu'il se cache dans une voiture fermée. — Mais, si j'étais Russe, je demanderais à M. Leroy-Beaulieu la permission de réfléchir un moment. La Russie est un *islam*, dans l'acception étymologique du mot; c'est-à-dire un peuple en mouvement vers un but où son Dieu national le guide, une race qui marche à la conquête de l'Asie, et d'un bon bout de l'Europe,

avec une épée emmanchée à la croix grecque. Ainsi marchait le musulman, en sens inverse, avec son yatagan sommé d'un croissant. Je sais que ce rapprochement afflige les Russes, mais je n'y puis rien; ce n'est pas moi qui ai fait l'histoire, et elle crie ces choses-là. D'ailleurs, s'ils préfèrent une autre comparaison, nous avons été aussi un islam, — et nous nous en faisons gloire, — quand l'Occident catholique, à l'époque des Croisades, accomplissait le service européen qu'il a abandonné depuis quelques siècles à l'Orient gréco-russe. C'est même grâce à cette parité d'impulsion que nous avons pu, les uns après les autres, arrêter d'abord, refouler ensuite l'islam adverse qui menaçait de nous engloutir. Remarquons, en passant, que ce jeu de forces historiques est d'une belle ordonnance, et qu'il n'a pas dû être combiné par le premier venu.

Seulement, je crains bien que ces grandes missions nationales n'aient pour condition première l'exclusivisme religieux, chez le Calife, chez le roi franc de la Croisade, et chez le tsar orthodoxe. Quand un écrivain de nos jours reproche à saint Louis son peu de tolérance, les gens qui font leur métier de l'histoire sourient volontiers; ils regrettent qu'on n'ajoute pas à ce reproche celui de n'avoir point éclairé Paris au gaz. Certainement, le reproche est plus plausible quand

on l'adresse au tsar. Pourtant, s'il a très fort le sentiment de la mission historique... Je me hâte d'affirmer que de bons esprits devraient renoncer à la mission historique et se pénétrer des droits de la conscience. Cependant, si j'étais Russe..... Mais que tout cela est donc épineux !

C'est beaucoup plus simple, quand on se persuade que nous vivons tous, partout, en 1889 (calendrier français), et qu'en partant d'ici nous serons dans trois jours à Moscou, ce qui a l'air vrai. Mais si notre synchronisme était tout d'apparence? Faites tourner sous le pouce une mappemonde; ce ne sont pas uniquement des parallèles du méridien qui passent sous vos yeux; c'est aussi la longue révolution des siècles qui se fait sur ce pivot. On voit de grands morceaux de chacun d'eux oubliés en désordre sur tout le pourtour de la sphère. Sans nul doute, le bon siècle, le siècle juste, est celui du méridien de Paris. Mais ils sont capables de se faire le même compliment, à Pékin où le temps retarde, à Chicago où il avance.

Voilà des spéculations pénibles. Je ne m'y engage point pour plaire aux Russes; on ne les contente jamais. M. Leroy-Beaulieu leur suggère qu'il serait temps de penser aux libertés modernes; des voix hautaines lui répondent de Moscou : « Vous ne pouvez pas comprendre un autre

monde, une autre civilisation, qui évoluent suivant leurs propres lois, à égalité de droits avec les vôtres. » Je me dis que c'est bien possible, j'essaye de comprendre, je cherche des analogies à des moments de l'histoire qui ne sont pas à dédaigner; des voix fâchées me crient de Saint-Pétersbourg : « Quelle injure! il n'y a pas plus modernes que nous, plus Parisiens! » Ils voudraient que leur montre marquât deux heures simultanées, celle de la grandeur nationale et celle de la mode étrangère. Enfin, tout cela se débrouillera.

Quoi qu'il en soit, le vrai mérite de M. Leroy-Beaulieu est d'avoir donné aux discussions un terrain résistant, en nous faisant connaître la Russie actuelle sous toutes ses faces. Quand nos successeurs jugeront nos misères, ils accorderont du moins que depuis quinze ans l'esprit français a subi des transformations utiles et réalisé des gains incontestables, par son application à l'étude des choses du dehors; ils diront certainement, comme on le dit à Berlin, à Vienne, à Rome, partout où ce livre sert de manuel aux hommes que la Russie préoccupe, ils diront qu'il faut faire dans le mouvement de notre génération une place hors de pair à l'auteur de cette œuvre capitale, *l'Empire des Tsars et les Russes.*

Mai 1889.

DANS L'INDE

ANDRÉ CHEVRILLON

I

M. Chevrillon nous rapporte de l'Inde un livre rare, et qui manquait en France. Il est allé puiser des idées dans le plus profond réservoir d'idées de l'humanité. La haute science l'avait descellé pour les initiés, avec notre grand Burnouf; mais la prévention publique est trop forte contre les ouvrages de science; à peine si quelques lecteurs fréquentent ce glorieux génie dans son sanctuaire fermé. Le livre facile et vivant, fait sur place, où les idées prennent corps dans l'observation directe des hommes et des choses, aucun de nos voyageurs n'avait eu pouvoir ou souci de l'écrire, depuis les lettres de Victor Jacquemont; et elles sont vieilles d'un demi-siècle, antérieures aux

travaux de Burnouf, belles d'une très belle pensée 1830, qui ne nous suffit plus. Depuis lors, on nous a donné sur l'Inde de riches publications d'art, d'aimables récits de touristes, tout ce que peuvent collectionner les photographes; disons les paysagistes, pour ne désobliger personne. L'homme ne s'était pas trouvé qui va devant lui avec la petite lanterne où s'éclairent les nouveaux mondes intellectuels. Quand M. James Darmesteter partit pour Bombay, il y a quatre ans, nous attendions ce livre de sa science et de son éloquence; trop scrupuleux à notre gré, M. Darmesteter s'est renfermé dans l'objet de sa mission, il ne nous a fait connaître que les pays afghans limitrophes de l'Inde. M. Chevrillon trouvait la place vide : il s'y est installé en maître.

Son premier ouvrage dénote une préparation surprenante chez un tout jeune homme : large culture historique et philosophique, connaissance minutieuse et approfondie de l'Angleterre, et, par-dessous ces acquisitions utiles, le don inné de l'écrivain, une énergie de vision et d'expression qui met ce débutant hors de pair. On a peine à décider — et c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de son livre — si M. Chevrillon est plus poète que philosophe. On croit avoir saisi sa faculté dominante dans la sensibilité, quand il regarde les aspects pittoresques et rend les impres-

sions qu'il en reçoit; on balance, on croit trouver cette faculté dans l'intelligence, quand il scrute les cerveaux et les doctrines qui s'y forment.

Le jeune voyageur a subi deux empreintes très reconnaissables, parfois trop. Descripteur et sensitif, il s'efforce de lutter avec M. Pierre Loti; il s'est assimilé le tour et l'éclat de son modèle de façon à faire illusion; par exemple, lorsqu'il nous dépeint les forêts de Ceylan, les montagnes de Darjeeling, la traversée de la mer Rouge. Ses sensations sur la « nappe de verre en fusion » sont les seules que je puisse contrôler par une expérience personnelle; elles me garantissent l'exactitude des autres. On y est, on y étouffe, la morne lumière brûle les yeux, à lire ces pages étincelantes et accablées.

Analyste et historien, M. Chevrillon est le disciple docile de M. Taine; jusqu'à lui prendre ses coupes de phrase pour rendre des nuances de pensée identiques. On sent que cet esprit a été coulé dans le moule, pétri et repétri par la main tenace du maître fondeur auquel nous devons tous une bonne part de nos formes intellectuelles. Telle feuille de ce volume semble arrachée du *Voyage aux Pyrénées* ou du *Voyage en Italie*.

C'est l'inévitable phase de reflets que l'on rencontre au début de toutes les carrières littéraires. Mais ici la complexion apparaît si robuste et si

riche qu'elle permet de prédire l'éclosion d'une personnalité distincte. Puisque M. Chevrillon est encore à l'époque où l'on se cherche, à l'heureuse époque où l'on a toujours de trop, — sans quoi l'on n'aurait pas assez, — je le supplie de s'examiner sur les sacrifices nécessaires. Il obtient des effets intenses par le procédé actuellement en honneur, — ce qu'on appelle l'*impressionnisme*, par la répétition acharnée et les retouches successives de l'impression dominante. Décrit-il la ville de Jeypore, où tout lui a donné la sensation du rose? ce mot de *rose* revient sous sa plume neuf fois en onze lignes. Ainsi pour la plupart de ses tableaux : il y accumule les variations sur le thème principal qui l'a frappé, il le cloue dans notre imagination par le retour d'un qualificatif de couleur, de son ou de mouvement.

Je ne relève pas ces vétilles pour chercher à notre auteur une misérable querelle de pédant : j'y vois le signe d'une transformation radicale dans la façon de sentir comme dans l'art d'écrire. Ce qui était pour l'ancienne rhétorique négligence impardonnable devient chez nos écrivains un acte réfléchi de la volonté et le secret même de leur art. J'accorde qu'ils ont trouvé le seul procédé efficace pour communiquer leur vibration personnelle à leurs contemporains; nos épidermes sont

si blasés qu'il faut les gratter longtemps, jusqu'à les écorcher, pour nous faire sentir quelque chose. N'importe; je persiste à croire qu'il est moins méritoire et moins sûr de gratter longtemps que de bien asséner un seul coup. Ce qui peint le mieux, ce qui reste, c'est l'image brève, totale en un seul trait, ramassée dans un vers de Virgile, dans une phrase de Bossuet ou de Chateaubriand. Il y a courage à s'y restreindre; elle passe inaperçue de la foule dans le brouhaha contemporain; dix ans, vingt ans plus tard, elle se relève sur l'horizon déblayé, par derrière les décombres littéraires qui obstruaient le regard; on la voit de loin et de partout, elle dure. Durer! Voilà, dira-t-on, une prétention bien archaïque : le tout est d'accaparer la vitrine durant les quelques jours de vente. Le jeune homme qui a écrit *Dans l'Inde* s'est enlevé d'un vol trop puissant pour ne point prétendre à la durée; s'il n'avait pas cette ambition, je me serais trompé dans ce que j'ai avancé de son mérite.

II

Allons droit à l'essentiel, dans ce livre touffu comme le sujet qu'il embrasse. Tout ce que le voyageur a vu de l'Inde et des Hindous se résout

pour lui en deux sensations obsédantes : le grouillement de la vie, l'éloignement intellectuel par rapport à nous. Sur ce dernier point, je ferai plus loin mes réserves.

La terre et ses produits, les hommes et leurs pensées, les trois cent trente millions de dieux et leurs rites, tout écrase notre Européen par l'illimité, la complexité, la luxuriance de l'Être. L'écrivain trouve à chaque page de nouvelles ressources de langage pour nous dire sa surprise, son effroi, à mesure qu'il enfonce dans cet océan de vie. Le meilleur chapitre de son livre est daté de Bénarès, où l'Inde s'est révélée à lui avec sa prodigalité créatrice dans l'ordre matériel et dans l'ordre mental.

« Pendant quatre heures je monte et je redescends le Gange. Comment décrire cette inépuisable variété, cet ondoiement des formes et des attitudes ?... De toute cette multitude mouvante, priante, chantante, monte une rumeur immense, un bruissement confus d'humanité. Partout, au bord de la grande eau indifférente, c'est la même vie qui pullule, le même flot de foule qui coule et s'amasse... Devant le vaste Gange, entre les pyramides, sous les colonnades des chapelles, au pied des architectures démesurées, étranges comme les végétations de l'Inde, comme les religions de l'Inde, fourmille la vie innombrable de

l'Inde. Pendant un instant on croit retrouver la sensation accablante qui, répétée sur des générations, modifiant la structure des cerveaux aryens, se traduit dans leurs poèmes et leurs philosophies. Derrière les êtres particuliers et périssables, on aperçoit une force qui se déploie pour produire toutes les choses et toutes les vies, impérissable, éternellement présente, la même à travers les millions de morts et de naissances qui la manifestent sans la diminuer. C'est cette force qu'ils adorent, c'est le culte de cette force qui fait le fond de leur religion... Le nombre, le nombre accumulé, sans ordre et sans mesure, voilà le trait que l'on retrouve à chaque instant ici... Ils ne se sentent pas séparés de la création, mais frères de tous les vivants, plongés dans la nature, nés d'elle et pourtant opprimés, étreints par sa grandeur et sa multiplicité. Regardez ces poèmes gigantesques, ces énumérations sans fin, ces entassements prodigieux de chiffres, ces myriades de millions de siècles, ces métaphores insensées, prolongées au delà de toute attention, par lesquelles ils tentent de figurer l'immensité de l'univers, l'infini de l'espace et du temps, et vous reconnaîtrez qu'ils ont eu, poussée jusqu'au vertige, la sensation de l'illimité... »

On conçoit qu'il y ait des différences entre le mécanisme mental de ce peuple et le nôtre; per-

sonne ne les avait comprises et démontrées comme M. Chevrillon.

« Leur âme est un composé d'espèce mystérieuse, situé non pas seulement au delà, mais au dehors de ce que nous pouvons imaginer... Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » Volontiers le Bouddha aurait dit : « Je pense, donc je ne suis pas. » Car qu'est-ce que la pensée, sinon une série de changements, une suite d'événements différents?... Toutes nos habitudes d'esprit sont renversées. Imaginez que vous débarquez dans un pays où les hommes marcheraient sur la tête. Cette race pense, sent, vit d'une façon contraire à la nôtre, et la première idée, quand on arrive à Bénarès, c'est que le délire y est normal. »

Cet étonnement n'avait jamais été si fortement exprimé, mais il n'est pas nouveau : ce qui est plus nouveau, c'est l'acceptation par laquelle le penseur européen corrige sa première impression.

« Quand on voit un homme faire des gestes désordonnés, tenir des discours incohérents, vivre à rebours des autres, on dit qu'il extravague. Quand on s'est promené seul au milieu d'un peuple qui se conduit ainsi, il faut être bien fort et bien sûr de soi pour porter un tel jugement. Si quelqu'un vit en dehors des règles, c'est moi, c'est mon compagnon de table d'hôte. A tout le moins, on sent qu'il n'y a pas de règle,

on reste déconcerté, on a perdu l'instrument de mesure avec lequel on évaluait et on avait vu évaluer toute chose. On éprouve très violemment que nos idées et nos coutumes européennes ne sont que des coutumes et des idées locales, que notre point de vue n'est que différent du point de vue hindou, qu'au fond l'un et l'autre se valent, et que toutes les façons d'être sont légitimes par cela même qu'elles sont. De quel droit disais-je tout à l'heure que l'état normal chez ce peuple est la folie? »

Le sentiment d'une autre planète dérobée aux prises de notre raisonnement, tel que ce livre nous le donne, un hasard de la vie me l'avait déjà procuré. C'était un soir, à Pétersbourg, dans un salon où l'on causait philosophie. La discussion s'engagea entre un jeune pandit, qui complétait ses études à l'Université russe, et un vieux diplomate grec, docteur de notre Sorbonne. Ce dernier était un savant homme, lié avec tous nos maîtres, associé à leurs travaux, et qui a laissé des Traités. Par ses origines hellènes et par son éducation française, il personnifiait à souhait l'esprit gréco-latin de notre Occident. Echauffé par la dispute, l'Athénien poussait à l'Hindou des syllogismes irréprochables devant lesquels nous aurions tous désarmé. Le pandit ne reculait pas d'une semelle; tranquillement, sincèrement, il

répondait : « Cette argumentation ne fait pas preuve pour moi. » Le sorbonniste avait la mine effarée d'un homme qui déchargerait à bout portant ses pistolets sur un adversaire enchanté, sur un corps fluide au travers duquel les balles passeraient sans rien léser. Il se consola probablement en pensant que l'adversaire était de mauvaise foi : c'est la conclusion dernière de tout bon logicien. Quelques auditeurs russes, gens qui trempent encore par leurs plus secrètes racines dans l'esprit hindou, trahissaient une joie sauvage à voir rater nos formules. Suis-je bien certain que cette joie condamnable ne m'a pas effleuré? On éprouve toujours une humble impatience devant le philosophe si parfaitement sûr de sa petite vérité particulière, quand il ne s'agit pas des vérités infaillibles, celles que nous recevons directement de Dieu par la conscience morale et par les sciences mathématiques, qui rangent tout l'univers sous leurs lois.

Regardons-y de près. Nous n'avons point affaire à quelque tribu cafre, en retard sur nous par le développement historique et cérébral. Voilà un peuple considérable entre tous dans le temps et dans l'espace. Ses enfants occupent une grosse portion du globe; plus d'un tiers de l'humanité vit de leur civilisation, de leur pensée, de leurs symboles. Depuis les premiers jours dont on se

souvienne jusqu'aux nôtres, cette race a cherché des explications du monde, elle a mis en circulation des torrents d'idées, elle a créé des mythes où sont encloses toutes nos théories théologiques et scientifiques sur la nature et sur l'homme. Cinq cents ans avant le Christ, elle a reçu une religion où s'épanouissent déjà toute la beauté et toute la bonté du christianisme, moins le principe de lutte qui fait de ce dernier un agent plus complet de vie morale. — Parce que ses conceptions philosophiques, troubles et vastes, diffèrent des nôtres, claires et resserrées, qui nous autorise à taxer celles-là d'infériorité ou de folie? Pascal, lorsqu'il distingue les deux sortes d'esprits, l'un « fort et étroit », l'autre « ample et faible », l'un « qui tire bien les conséquences de peu de principes », l'autre « qui tire bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes », — Pascal ne se prononce pas; il dit : « Diverses sortes de sens droit. » Dans la longue-vue que l'on développe, il y a un point de vision indiqué par l'expérience; à ce point, l'objet considéré apparaît suffisamment agrandi sans être trop trouble, suffisamment net sans être trop rapetissé. Qui indiquera ce point de vision pour l'optique intellectuelle? Chacun dit : C'est le mien. Pas d'accord possible.

Je viens de relire, dans l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, le chapitre où Burnouf traite

de la métaphysique. La philosophie des Svâbhâvikas me paraît tout aussi soutenable et non moins puissante que celle de Spinoza. En quoi leurs procédés de raisonnement sont-ils moins légitimes que ceux de M. Lerminier ou de M. Damiron? (Qu'on ne me fasse pas dire M. Cousin : j'ai encore le respect des bustes.) C'est une partie autrement conduite, au noble jeu de la métaphysique. Nous avons sur notre échiquier certaines pièces, certaines règles pour la marche de ces pièces; nous acceptons l'échec et mat quand la raison a joué le jeu convenu. On peut concevoir un autre échiquier, d'autres pièces, d'autres règles. Décréter les conceptions hindoues d'infériorité, cela revient à l'affirmation usuelle : les gens des antipodes sont sous nos pieds. Vérité, sans doute, mais qui se retourne contre nous pour les gens des antipodes. L'observateur prudent dira : la terre est ronde, il y a des hommes autour, personne n'est dessous. S'il y a aujourd'hui un grand et radical changement sur ce globe, où si peu de choses changent, c'est qu'un nombre toujours croissant d'observateurs disent ainsi : la terre est ronde, il y a des hommes autour, — et rien de plus.

Le malheur est que ces observateurs sont réservés à de grandes afflictions; tant qu'une masse d'esprits excellents et rudimentaires, confondant deux états de pensée très dissemblables,

tiendra pour une même chose le scepticisme et la notion de la relativité des phénomènes autour d'un point fixe.

III

Le livre de M. Chevrillon ne nous donne pas seulement de vives clartés sur l'Inde; il ramène nos réflexions sur notre Europe.

L'écrivain nous montre le génie hindou essentiellement naturaliste, fuyant et multiforme, passivement ouvert à toutes les conceptions, à celles mêmes qui nous semblent s'exclure. Il nous le montre, vis-à-vis de la roche latine et anglo-saxonne, comme une eau sans limites, sans fond, où tout pénètre, qui reflète indifféremment toutes les images, qui s'écoule perpétuellement. Sa tendance morale et doctrinale, c'est le renoncement, l'évanouissement dans l'être universel, l'aspiration au néant, au *Nirvâna*. Et, pour expliquer la structure de ces cerveaux, notre guide a recours à la nature ambiante; il les voit tour à tour dilatés et comprimés, excités et accablés par cette nature trop forte, dont les terribles énergies annihilent l'homme. L'Inde monstrueuse a fait à son image l'Hindou qui lui demande grâce.

« Ils voient le monde solide chanceler et s'effondrer dans le néant calme d'où montent éternellement les apparences... Plus je regarde ce pays et ces hommes, plus je crois comprendre cette morale et cette religion. Le point de départ est, dans l'homme, la fatigue, l'accablement, un immense besoin de repos et de quiétude, en face d'une nature disproportionnée, violente et fluide, où toutes les choses visibles, incessamment renouvelées, sont toujours en train de naître et de mourir. Ce que disent aujourd'hui nos grands penseurs européens, les sages bouddhistes l'enseignent depuis vingt-trois siècles. »

Rentrons en Europe, chez les « grands penseurs ». L'examen attentif de l'esprit contemporain nous révèle mille symptômes d'une régression lente vers le génie hindou. Je parlais à l'instant de la roche latine et anglo-saxonne : c'était une constatation historique; aujourd'hui, cette roche se désagrège par en haut, elle tend à revenir à l'état liquide. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de quelques attitudes littéraires, de quelques dilettanti qui se disent ou se croient bouddhistes. Sous ces plaisanteries, on discerne des courants profonds, sortis d'Allemagne depuis un demi-siècle avec les pensées de Hegel et de Schopenhauer. Qu'est-ce que l'identité des contradictoires, sinon le dogme fondamental des philosophies hindoues?

Ces courants ont pénétré par infiltration tous les esprits cultivés. Je viens de citer à dessein l'un des passages où notre auteur s'efforce de caractériser l'hindouisme : ce sont les termes usuels des jugements que nous portons sur nous-mêmes. Il n'est pas un écolier de lettres qui ne les emploie complaisamment pour définir sa psychologie et sa théorie du monde. Interrogez la pensée dans les livres, les actions dans les statistiques : beaucoup d'âmes affinées glissent sur la pente que nous venons de mesurer là-bas, vers le pessimisme résigné, l'accablement, l'abdication de la vie. Nous avons rejoint et dépassé l'Hindou pour la compréhension indifférente de toutes les idées, de toutes les doctrines, pour la facilité à les caser côte à côte dans notre entendement. Quand j'insistais tout à l'heure sur l'éloignement intellectuel de l'Inde, c'était par rapport à l'esprit traditionnel de l'Européen; pour son esprit actuel, la distance diminue chaque jour. Le livre même que j'étudie en témoigne; ces lignes que j'écris en témoignent peut-être. On peut juger son temps, on n'y échappe pas; il vous façonne et vous transforme, cependant qu'on le juge. Et si l'on me dit que tout ceci est banal, que je ne signale rien que tout le monde ne sache, je m'empare de cette critique pour ma démonstration; je ne veux pas un meilleur indice des étapes déjà parcourues,

sur cette voie de régression vers l'Inde. Il avait peut-être raison, le prieur du couvent de Ceylan, quand il tenait à M. Paul Bourde les curieux propos rapportés par ce voyageur : « Je lis vos écrivains, je vous regarde vivre, et je vous attends : vous nous revenez sûrement[1]. »

A mêmes effets mêmes causes. — Eh! quoi, la nature aimable et modérée de la Souabe ou de la Beauce aurait-elle changé? Nous ne vivons point sous un ciel torride, sous une lumière implacable, dans une végétation qui nous enivre et nous opprime de sa sève, de ses parfums, de ses miasmes, de ses magnificences et de ses fléaux! Non certes. Mais à la nature qui avait fait nos races, nous avons superposé une seconde nature, la civilisation, qui les défait ou les refait, comme l'on voudra. Et cette civilisation a tous les caractères excessifs de la nature hindoue.

Qu'un sage de Bénarès traverse Paris, aux heures où le volcan est en pleine fièvre; qu'il observe cette intensité de plaisir et de travail, de luxe et de misère, le bruit, le mouvement, la complication et l'universalité de l'effort vital; il en

1. Le souci de l'exactitude m'oblige à dire que M. de Bonnières conteste la réalité et la possibilité de ces propos, dans ses *Notes sur l'Inde*. Selon lui, le Sumangala de M. Bourde ne serait pas le vrai Sumangala, le sien. On en montre peut-être plusieurs. Je laisse les deux voyageurs s'accorder sur ce cas difficile.

recevra l'impression d'énormité et de violence que M. Chevrillon recevait à Bénarès. Que notre Hindou monte dans l'un de ces trains qui vont le soir vers les Flandres; qu'il écoute et regarde ce pays de nuit sans sommeil, cette étendue incendiée par les lueurs d'usines, assourdie par le sifflement des machines et les coups des marteaux; qu'il entende monter sous terre et sur terre ce formidable ahan de peine, de production, de lutte gigantesque entre la créature humaine et la matière; le voyageur étranger retrouvera là les sensations écrasantes que le nôtre trouvait dans la forêt de Ceylan, dans la jungle des plaines gangétiques. Qu'il lise seulement, cet homme, une douzaine de journaux pendant quelques jours; en recevant à chaque minute cet afflux électrique de faits et d'idées, ce torrent de menues notions divergentes qui pulvérise la pensée, qui surexcite et abat l'attention, il aura le cauchemar d'un kaléidoscope agité par un fou, ce que M. Chevrillon éprouvait devant les architectures, les rites, les contorsions des peuples brahmaniques. — On pourrait poursuivre cette transposition à l'infini. Par quelque côté que l'on reçoive le choc de notre civilisation, on le sent disproportionné à la résistance moyenne de l'organisme humain, tout pareil dans ses effets à la pression que la nature hindoue exerce sur ses enfants. Ainsi s'explique, par

des causes semblables, sinon identiques, l'accablement qui s'empare de l'homme d'Europe et le rapproche de l'homme de l'Inde; notre seconde nature, la civilisation, pesant toujours plus lourdement sur les générations successives, aidée peut-être par des retours d'atavisme, incline insensiblement nos races vers les modes de pensée que les conditions du sol ont déterminés dans l'Inde.

On comprendra que j'aie qualifié de rare le livre qui soulève tant de problèmes. Rare et inquiétant, comme ces fleurs trop capiteuses dont le voyageur a respiré les parfums. L'auteur de *Dans l'Inde* est représentatif d'une jeune élite qui déconcerte toutes nos prévisions. Ils ont déjà tout compris et ne se sont fixés nulle part; ils sont intelligents à faire frémir; et je prends ce verbe dans son acception propre. La vie, cette dure besogne, réclame-t-elle tant d'intelligence? Elle réclame avant tout une soumission bien difficile à concilier avec cette acuité d'analyse. On pense involontairement à ces lueurs errantes qui brillent la nuit sur les cimetières; c'est du phosphore, brûlant à l'état libre; naguère emprisonné dans un corps vivant, il y avait sa place subordonnée, sa fonction utile dans l'organisme; le corps s'est dissous, l'élément subtil reste seul et se consume sans objet : flammes folles, désincar-

nées, délicieux feu d'artifice tiré sur des tombeaux.

Que M. Chevrillon pardonne cette épouvante du vieil homme. Il se vengera en souriant de mes contradictions. N'ai-je pas dit tout d'abord la jouissance qu'on goûte à le lire, à s'instruire avec lui? Puisque malgré tout nous voulons savoir et comprendre, jusqu'à en mourir.

Octobre 1891.

LES HISTORIENS

ALBERT SOREL

DUC D'HARCOURT. — ERNEST LAVISSE. — JAMES BRYCE

GUSTAVE SCHLUMBERGER. — THÉODORE REINACH

ALBERT VANDAL. — LE PRINCE DE TALLEYRAND

L'EUROPE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

ALBERT SOREL [1]

Le grand travail de M. Taine sur les origines de la France contemporaine aura fait naître dans quelques esprits l'émulation d'une entreprise plus vaste encore : les origines de l'Europe contemporaine. Le titre ne peut plus servir, mais la pensée qu'il résume a dû hanter plus d'un historien, parmi ceux qui étudient la crise des nations d'Occident, à la fin du dernier siècle et au début de celui-ci. Ils sont nombreux : des publications identiques par le sujet, inégales par le mérite, ont témoigné de leur application durant l'année qui vient de finir.

Il faut placer en première ligne l'ouvrage que

1. Tome I, *Les mœurs politiques et les traditions.*

nous pourrons sans doute opposer avec fierté à l'histoire de M. de Sybel, quand les volumes subséquents auront éclairé, par le récit des faits, l'exposition philosophique de la première partie. On devine que je veux parler du livre de M. Sorel. Par sa matière et par son ampleur, ce livre mérite et supporte les efforts répétés de la critique; il rouvre un débat toujours pendant, où chacun peut spéculer à sa guise. La suite de la politique française sous nos rois, le conflit de la Révolution et du vieux monde, la tradition et les desseins de tous les États de l'Europe, tels sont les grands objets que M. Sorel s'est proposé; il s'en empare avec une œuvre établie sur une vaste lecture, rajeunie par des documents de première main, vivifiée par un courant continu d'idées personnelles; s'il fallait lui reprocher quelque chose, ce serait l'excès de l'ambition et la trop grande richesse de la pensée. Grief rare, et qui ressemble fort à un éloge. Si l'on avait du loisir à la mesure des rêves, j'eusse voulu suivre l'historien dans sa minutieuse anatomie de l'ancienne France, de l'ancienne Europe, et m'attarder avec lui à toutes les idées qu'il fait lever au cours de sa démonstration. Ce serait trop entreprendre. Contentons-nous de rechercher l'idée maîtresse de l'écrivain; voyons ce qu'il en faut retenir de solide et de constant. M. Sorel me permettra ensuite d'élargir l'enquête, et de

demander à son livre en quoi il trahit les inclinations de l'esprit contemporain, telles que je crois les démêler.

I

Nous avions été instruits à voir dans la Révolution une rupture violente avec tout le passé de notre pays, la date d'une ère nouvelle. Par voie de conséquence, le long et inutile effort de l'Europe contre cette révolution nous apparaissait comme la résistance du passé au principe abstrait qui le condamnait à mourir. Favorables ou hostiles, nos jugements étaient basés sur ces deux axiomes, et jusqu'à une époque très récente, presque personne ne songeait à les discuter. Voici qu'on change tout cela. M. Taine a pris corps à corps la première de ces propositions; il nous montre dans la Révolution, sous les contradictions apparentes et superficielles, le produit naturel de « l'esprit classique », dans le despotisme jacobin la continuation de l'absolutisme royal. M. Sorel vient à son tour; il trouve des raisons ingénieuses pour corroborer la doctrine nouvelle sur le caractère épisodique et traditionnel de la Révolution. Constituants et conventionnels, législateurs des Cinq-Cents et des Conseils impériaux, Robes-

pierre ou Bonaparte, tous ces novateurs n'ont fait que consommer la réaction de la Gaule latine contre la féodalité franque, accomplir le dessein de Philippe le Bel, de Louis XI et de Louis XIV; ils ont parachevé le travail de centralisation égalitaire vers lequel converge toute notre histoire; avec eux triomphe la vieille notion romaine de l'État-dieu, ressuscitée sous les Valois et les Bourbons. Mais le récent historien s'attaque surtout à la seconde des propositions que j'énonçais plus haut. Pour lui, le duel de la France révolutionnaire et de l'Europe n'est que la suite d'un ancien combat; le principe abstrait, ce qu'on pourrait appeler le principe de scandale, y est de peu de conséquence; la perpétuité des intérêts aux prises, l'ensemble des mœurs et des traditions politiques suffisent à expliquer l'acharnement de la lutte. Résumons à grands traits l'argument.

Acculée à des mers, couverte au sud par les Pyrénées et les Alpes, la France subit sur un seul point les foulées profondes de l'Europe; elle est élastique et vulnérable sur sa frontière du Nord-Est; c'est là que tour à tour elle plie sous l'expansion des autres races ou pousse ses pointes d'ambition. La grande affaire de notre histoire a été la garde ou la reprise des pays du Rhin; ces pays furent le théâtre de nos guerres les plus fré-

quentes, guerres de subsistance et de nécessité, soutenues pour défendre ou reconquérir les limites que nous assignait Strabon, pour maintenir dans l'Europe centrale une influence qui est la garantie de ces limites. C'est ce que M. Sorel appelle les *guerres communes*, par opposition aux *guerres de magnificence*, celles qui nous entraînaient vers l'Italie, quelquefois plus loin, vers l'Orient, et qui n'avaient d'autre raison d'être que l'ardeur de notre tempérament ou les rêves dangereux de nos princes. Tandis que les capitaines de la monarchie poursuivaient la revendication séculaire, ses légistes en formulaient le Code de droit diplomatique; droit réaliste, qui tombe sous le jugement de Pascal : « Ne pouvant fortifier la justice, ils ont justifié la force. » On peut le ramener à ces maximes : il faut profiter de l'occasion, et ce qui est bon à prendre est bon à garder.

La Révolution recueille tout le legs royal. Avocats ou procureurs, les membres des comités sortent de la classe où l'ancien régime recrutait ses légistes; les doctrines, l'esprit d'un Pierre du Bois se sont fidèlement transmis dans cette classe jusqu'à Barère et à Danton; ces mêmes hommes qui ont applaudi la Déclaration des droits ne seront pas embarrassés pour plaider la légitimité de la conquête, au nom de la raison d'État. Dans la

conduite du militaire, Carnot reprend les projets de Louvois; il n'a ni d'autres vues ni plus de scrupules; car l'idéal de la Convention, dès que la fortune penche de notre côté, c'est l'idéal de Louis XIV. Joseph de Maistre avait déjà cette intuition, quand il écrivait dans les *Considérations* : « Qu'on y réfléchisse bien, on verra que le mouvement révolutionnaire une fois établi, la France et la monarchie ne pouvaient être sauvées que par le jacobinisme. » — Guerres communes, celles qu'on soutient au début contre la coalition; guerres de magnificence, celles que Napoléon promène ensuite par le monde. Ainsi, après le premier instant d'enthousiasme humanitaire, les mœurs et les traditions ressaisissent, par la force de l'habitude, l'instrument passé en d'autres mains, et le tournent à l'accomplissement d'un dessein de quinze siècles.

De même pour l'Europe. Chacun des États qui la composent a, lui aussi, son projet national, dont il poursuit la réalisation à la faveur de tous les troubles qui affaiblissent les voisins. Quand l'Europe se précipite sur nous, ce n'est point, comme on l'a tant dit, que l'indignation et l'effroi la mettent en branle; ou du moins sa courte indignation fait bien vite place aux anciennes convoitises. Dans la dissolution de la monarchie française, les coalisés ne voient qu'une occasion de

gros bénéfices, comme jadis dans un écroulement de la Maison d'Autriche ou une succession d'Espagne. L'affaire de Pologne est là pour témoigner de la moralité générale. Dans l'Europe du XVIIIe siècle, il n'y a pas de droit public; au siècle suivant seulement, elle essayera de se régler sur des principes métaphysiques, celui de la légitimité d'abord, puis celui des nationalités. La crainte commune du péril social n'existe pas davantage. — « Personne n'imaginait qu'on pût abstraire l'idée de révolution des circonstances particulières dans lesquelles ces différentes révolutions s'étaient produites. La Révolution en soi, considérée comme le bouleversement normal et continu des sociétés, était une notion aussi étrangère aux hommes d'État de l'ancien régime que celle d'une légitimité dynastique, considérée comme le principe immuable et absolu de la souveraineté. » — La curée, voilà le vrai principe et le dernier mot de la politique contre-révolutionnaire.

L'historien établit par de nombreux exemples cette indifférence morale de la raison d'État sous l'ancien régime; il rappelle comment le fils aîné de l'Église soutint à toutes les époques les réformés d'Allemagne contre l'empereur apostolique; il invoque surtout la conduite de Louis XIV vis-à-vis de Cromwell. Si le prince le plus intrai-

table sur son droit divin n'a vu dans la révolution d'Angleterre et dans l'assassinat juridique du roi son parent qu'une heureuse conjoncture pour sa politique, comment attendre des sentiments plus scrupuleux d'un Kaunitz, d'une Catherine, des héritiers de Frédéric? Pour ces calculateurs sceptiques, la France affaiblie va accroître les communaux de l'Europe, les terrains de vaine pâture, Italie, Turquie, Pologne, dont les dépouilles sont aux enchères du plus fort. En poussant leurs peuples contre le nôtre, princes et ministres ne se doutent pas qu'ils les exposent à la contagion de nos idées. Mais ici encore M. Sorel redresse une opinion commune; ces peuples ne reçoivent nos idées que pour les transformer, ils leur enlèvent le caractère général et abstrait; de notre catéchisme d'émancipation humaine, ils font une charte d'indépendance nationale à l'usage de chacun. Sous cette forme, les armes que nous avons fournies se retournent contre nous, surtout en Allemagne. — « C'est ainsi qu'une révolution, qui se réclamait de l'humanité et ne conviait à sa cité idéale que des citoyens du monde, substitua à l'Europe relativement cosmopolite du XVIIIe siècle l'Europe si ardemment nationale, mais si profondément divisée, du XIXe. »

En résumé, dans ce litige mémorable, notre auteur voit l'antagonisme des anciennes traditions

politiques plus que celui des principes, et presque partout il écarte les mobiles moraux pour retenir les mobiles d'intérêt.

II

On ne risque guère de se tromper en ramenant la conduite des affaires humaines à un empirisme instinctif. Celui qui a regardé d'un peu près dans les laboratoires où l'on manipule la politique, celui-là sait que, en dehors de quelques rares génies, nous faisons toujours honneur de trop d'idées aux gouvernants; d'ordinaire, l'événement les mène, l'intérêt le plus prochain les décide, ils jouent de routine et au petit bonheur. Mais cette règle générale souffre des exceptions. A certaines heures, crises d'âge qui reviennent de loin en loin, un transport désintéressé saisit le monde, soulève les hommes, même les plus médiocres, et les entraîne à des fins mystérieuses; c'est le vent qui s'empare du caboteur de commerce et le jette hors de sa route timide, à l'inconnu de la haute mer. Un temps, l'idée pure agit seule, désordonnée et irrésistible; mais à mesure qu'elle se réalise dans les faits, elle perd de sa vigueur et de son originalité; bientôt elle com-

pose avec les passions, les habitudes; tout la réduit et l'énerve; le monde lui fait une petite place, à condition qu'elle le laisse vivre de ses vieux soucis. Elle est vraie dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, la loi de l'extinction des forces par les résistances ambiantes, par le frottement. Dans l'un et l'autre ordre, elle atteste une prévoyance admirable; se figure-t-on l'univers livré sans défense à tous ces excès d'impulsion, chocs d'éléments ou idées d'apôtres? Il en a besoin pour alimenter la vie générale; mais il se les assimile en les transformant; il les neutralise par son principe plastique, qui tend sans cesse à l'unifier, à le maintenir semblable à lui-même, en équilibre.

Pour bien pénétrer le fonctionnement de cette loi, il la faut observer dans les quatre grands mouvements religieux qui ont agité les hommes, depuis la date d'où nous comptons notre ère : l'Islamisme, les Croisades, la Réforme, la Révolution. — Qu'on ne s'étonne pas si j'appelle cette dernière, en un certain sens, un mouvement religieux. L'homme du XVIII[e] siècle s'était déifié; comme dit fort bien M. Sorel, « il s'était ébloui de sa propre lumière et enivré de son orgueil ». La Révolution fut pour lui un *islam*, l'avènement messianique de la raison humaine; dans les paroles et les actes qu'elle inspire, on retrouve

tous les caractères significatifs des grandes explosions de l'esprit de foi. Le culte de la déesse Raison ne fut pas un accident et une puérilité; ceux qui l'instituèrent ne comprirent pas eux-mêmes toute la profondeur du symbole. — Que voyons-nous en comparant ces quatre époques? Le déchaînement d'une idée pure, bientôt exploitée par les appétits grossiers, ramenée à servir des établissements terrestres. On pourrait pousser fort loin le parallèle, en le restreignant aux Croisades et à la Révolution. Au moyen âge sous la loi mystique, au XVIIIe siècle sous la loi de raison, nous avons lancé sur le monde des apôtres; il nous est revenu des seigneurs et des rois possessionnés en terres, accommodés par de bons traités avec l'infidèle : là un Godefroy, un Baudouin, un Lusignan; ici un Murat, un Bernadotte, un Masséna, tous ceux que l'on sait. Dans les deux cas, les instincts permanents de l'homme ont agi de même, déviant et matérialisant l'idée.

Il est impossible de déterminer exactement la part respective des deux facteurs dans la politique révolutionnaire. Jusqu'ici, on avait fait peut-être une trop grande place à l'idée; je crains que M. Sorel ne la fasse trop petite. Tout au moins il faudrait reprendre scrupuleusement les dates, dans ces années si remplies, pour marquer la substitution croissante des vues d'intérêt au

principe initial. De même pour l'action en sens inverse de l'Europe, et mes plus fortes objections porteraient sur cette seconde partie du livre. L'auteur tient pour assuré que l'Europe ne vit pas d'abord toutes les menaces de la doctrine révolutionnaire, et qu'elle ouvrit les yeux à la longue, quand se développèrent les conséquences. Pourtant que de témoignages du contraire dans les paroles et les écrits des contemporains! Presque tous s'expriment comme Rostopchine, dans une lettre où il prophétise « la propagation du désordre universel ». L'argument tiré de la quiétude avec laquelle on envisageait jusque-là les révolutions d'Angleterre, de Suède et de Russie, me paraît contestable pour deux raisons. D'abord ces pays n'exerçaient pas sur le monde la magistrature intellectuelle qui rendait contagieux tout exemple parti de France; ils faisaient leurs affaires chez eux, nous faisions celles de l'univers. M. Sorel reconnaît cette influence de notre esprit, il cite le mot de Guizot : « Au XVIIe siècle, c'est le gouvernement français qui agit sur l'Europe; au XVIIIe, c'est la société française. » En second lieu, les révolutions des autres royaumes changeaient un gouvernement, elles ne détruisaient pas la notion même du gouvernement. Cromwell brise une statue de marbre dans l'assemblée des rois; il la remplace aussitôt par une statue de bronze, moins

majestueuse, mais non moins solide et sûre pour qui voudra s'appuyer sur elle. En France, même avant le meurtre de Louis XVI, ce qui effraye l'Europe, c'est la ruine du pouvoir.

J'insiste sur ce point, parce qu'il s'en dégage une leçon permanente; je ne demanderai qu'à M. Sorel lui-même des preuves pour le persuader. Il nous a donné naguère une étude sur Dumouriez qui sera sans doute l'un des plus brillants chapitres de son prochain volume. J'y relève des témoignages instructifs , les lamentations des gents chargés par ce ministre de nouer des alliances pour rompre la coalition. — Talleyrand écrit de Londres : « La France a plus besoin que jamais d'avoir un gouvernement ferme et actif pour conserver le langage et l'attitude d'une puissance. Nous en avons besoin aussi pour continuer à la représenter avec courage. » L'ambassadeur demande qu'on s'abstienne de célébrer comme une victoire de la liberté toute agitation séditieuse en Angleterre; il supplie qu'on ne lise pas ses dépêches à la tribune et qu'on ne les communique point aux journaux. — De Berlin, Custine rapporte les paroles du ministre Schulenbourg : « Qui garantit vos déclarations rassurantes? Sur quoi peut-on compter aujourd'hui chez vous, où deux ou trois partis se disputent la victoire et la domination? — Rien, ajoute Custine, n'a plus con-

tribué à nous ôter des amis, à nous perdre dans l'opinion, que l'amnistie (des assassins d'Avignon)... Il n'y a plus rien à faire à Berlin. » Les ministres prussiens répondent à d'autres ouvertures : « Il est impossible d'entrer en négociations avant que le pouvoir légal soit rétabli en France avec l'autorité nécessaire pour que l'on puisse négocier avec lui. » — Le secrétaire du roi de Sardaigne oppose la même fin de non-recevoir à Audibert Caille : « Il est impossible d'entrer en négociations avec un gouvernement fondé sur le sable. »

Voilà ce qui achève d'expliquer la coalition. Notre crise intérieure offrit à nos ennemis une occasion de nous attaquer; mais, parmi les coalisés, plusieurs n'étaient pas nos ennemis naturels et n'avaient aucunes reprises à exercer sur notre territoire; ceux-là auraient dû, comme dans toutes les combinaisons de guerre précédentes, s'unir à nous pour chercher ailleurs leur avantage. Pourquoi nous abandonnèrent-ils? L'aversion pour nos principes fut une des causes de cet abandon ; pourtant, elle ne dura que ce que durent les étonnements et les pudeurs des politiques, bien peu. Le scepticisme des cabinets a des trésors d'indulgence pour tout ce qui s'établit fortement; sous la réserve de quelques protestations platoniques, il s'habitue vite à tout et accepte

tous les genres d'usurpation, sauf l'anarchie; il pardonne le régicide, mais non pas le suicide. Le néant de notre gouvernement, telle fut la raison dominante de l'unanimité et de la persistance des ligues formées contre lui. C'est que les États, collections d'hommes, agissent d'instinct comme un homme pris en particulier; quand celui-ci traite une affaire sérieuse avec un de ses semblables, il ne s'enquiert pas de la provenance ou des opinions du contractant, mais de son crédit et de son caractère; de même les gouvernements demandent à leurs pareils la sûreté plus que la légitimité; ils ne se rapprochent qu'alors qu'ils rencontrent la force, la suite, le secret. Comme la nature, les hommes ont sur toute chose l'horreur du vide; ils ont de plus la défiance du mou. Aussi, dès que Bonaparte apparaît, l'Europe s'apprivoise, les négociations deviennent faciles; et ce n'est pas uniquement l'effet des victoires. Alors tout justifie le parallèle avec Cromwell, si ingénieusement développé par M. Sorel.

Nos légers dissentiments portent donc sur la valeur qu'il convient d'attribuer aux trois motifs de la prise d'armes européenne : intérêt, scandale, défiance. Il est plus touché par le premier; je ne puis oublier les deux autres.

III

J'ai analysé la thèse de M. Sorel et proposé mes doutes sur des assertions qui me semblent trop exclusives. Je voulais aussi chercher en quoi son livre, venant après celui de M. Taine, atteste la marche intellectuelle de notre temps. Sans intention préconçue, par le fait seul qu'il rattache la période révolutionnaire à des séries antérieures, l'écrivain diminue le prodigieux du phénomène, et par conséquent son importance dans l'histoire générale. M. Lavisse arrive au même résultat par d'autres voies, quand il développe cette réflexion profonde : « L'organisation de l'Orient est en somme le fait capital de la période moderne. » Si l'avenir étend et justifie cette vue, les convulsions qui ont troublé nos races vieillissantes reculeront dans la pénombre, alors qu'on les regardera à distance de postérité.

Ces enseignements paraissent trouver faveur auprès des générations nouvelles. Quand nos devanciers leur parlent du caractère satanique ou providentiel de la Révolution, ils sont de moins en moins compris ; ce terrain de discussions passionnées s'est refroidi ; on y apporte enfin, du monde de la pensée, une curiosité tran-

quille, inconciliable avec la politique, inséparable de l'étude de l'histoire. Et la Révolution commence seulement à passer du domaine de la politique dans celui de l'histoire. N'en jugez point par les discours de tribune; interrogez les jeunes savants qui sortent de nos Universités : ceux-ci sèment autre chose que le vent. La plupart, je le crois, sont tout aussi jaloux que leurs pères des conquêtes sociales désormais entrées dans nos mœurs; ils ne répudient rien de l'héritage, mais ils l'acceptent au même titre que les autres legs utiles du passé, ceux qui proviennent de l'Église, de la monarchie, des institutions impériales. Leur attachement pratique aux résultats n'influence plus la sérénité philosophique de leurs investigations sur les causes. Quand les critiques à venir mettront en regard les récits de Michelet, de Lamartine d'une part, et *les Origines de la France contemporaine* de l'autre, quand ils mesureront l'évolution accomplie entre ces épopées et cette histoire naturelle, ils auront peine à croire qu'il ait suffi de si peu d'années pour fournir une si longue étape. Je ne suis point suspect, je trouve plus de charme à ces histoires lyriques, déjà si vieilles; mais il ne s'agit pas ici d'un goût individuel; comptez les jeunes gens qui se guident encore sur elles dans les milieux de hautes études; comptez ceux qui sont plus ou moins

ralliés aux points de vue récents. J'écoute les pas du temps; je les entends très rapides, hâtés vers de nouvelles régions de l'intelligence.

On pourrait expliquer ce décroissement de la Révolution par une raison toute simple : le passage d'un siècle entier. La correction d'optique s'est faite pour nous comme pour les voyageurs qui s'éloignent d'un sommet; tant qu'on marche dans l'ombre de la montagne, elle masque seule le ciel, écrasante et disproportionnée; à mesure qu'on avance, les arrière-plans de la chaîne reparaissent, reprennent leurs hauteurs respectives, et abaissent d'autant la dernière crête qu'on vient de franchir. Néanmoins, on n'a pas tout dit en constatant que nous regardons de plus loin; il faut ajouter que nous regardons autrement. La Révolution fut un des plus grands efforts de la raison humaine dans le champ de l'absolu; or, si l'on avait à définir l'esprit du temps présent, on pourrait l'appeler un esprit de relation. Quelques mots éclairciront ma pensée.

Deux façons de concevoir le monde se disputent l'intelligence des hommes : le sens de l'absolu et le sens du relatif. Le premier a triomphé dans notre race, au cours des derniers siècles, par les influences combinées du droit romain et de la scolastique; le dogme révolutionnaire en a marqué l'apogée. Le second n'a jamais manqué

de représentants dans notre tradition intellectuelle; il peut se réclamer de Montaigne, de Pascal, de Voltaire. On l'a dit il y a longtemps, Voltaire n'aurait rien compris à la Révolution. De nos jours, sous l'action des philosophies étrangères et des découvertes scientifiques, le sens du relatif semble l'emporter sur son vieil antagoniste. Il domine la pensée contemporaine. Un des signes les plus certains de l'immense changement qui s'accomplit dans l'esprit français est celui-ci : jadis, quand nous écoutions un raisonnement, nous nous demandions d'abord si le point de départ était vrai ou faux; si vrai, tous les développements extrêmes de la logique se justifiaient à nos yeux; si faux, toute la suite était condamnée. Aujourd'hui, nous nous inquiétons moins du point de départ; même si nous le tenons pour assuré, nous défendons qu'on en déduise des conséquences trop rigoureuses; un instinct confus nous avertit que cette logique scolastique d'une vérité cesse bientôt d'être vraie, parce qu'elle heurte d'autres vérités ambiantes. Les syllogismes et les théorèmes de la raison mécanique ne forcent plus notre conviction; une raison de dessous, toute intuitive, nous crie que les opérations de notre intellect sont ruinées sans relâche par un principe supérieur, celui de l'identité des contradictoires. On a renoncé à construire de vastes

édifices sur la base étroite d'une seule idée; à combien de gens le *Discours de la Méthode* semble chancelant! Aussi, le *Contrat social* et la Déclaration des droits, qui en est issue, paraissent à beaucoup d'esprits des curiosités du même ordre que les joutes métaphysiques des anciens sorbonnistes. Parmi ceux qui défendent avec le plus d'énergie l'œuvre de la Révolution, combien font bon marché de la valeur dogmatique de ses principes!

M. Sorel remarque finement que les souverains du XVIIIe siècle avaient à leur cour des philosophes comme leurs prédécesseurs entretenaient des alchimistes; mais les plus perspicaces de ces souverains, instruits par le maniement des hommes, savaient qu'on ne fait pas de la politique avec des formules cabalistiques. Catherine adressait à Diderot ces lignes d'une ironie judicieuse : « Avec tous vos grands principes, on ferait de bons livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez la différence de nos deux positions. Vous ne travaillez que sur le papier, qui souffre tout; tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine, qui est bien autrement irritable et chatouilleuse. » Cette femme extraordinaire était presque seule alors à penser ainsi; à cette heure, il n'est pas un bourgeois de bon sens qui ne raisonne comme l'impératrice. On ne croit plus aux alchimistes d'aucune sorte.

IV

L'ouvrage qui nous occupe marque sa date par un autre indice de l'état d'esprit contemporain. C'est un livre de philosophie historique, mais de la seule qu'on supporte aujourd'hui sans impatience : celle qui se borne à expliquer les faits par l'action des lois générales auxquelles nous pouvons atteindre, sans se prononcer sur l'utilité finale des événements, sans leur substituer des combinaisons hypothétiques qui auraient pu changer le cours des choses. Naguère encore, les maîtres les plus éminents ne s'interdisaient pas ces deux sortes de spéculations et arrivaient à persuader. Ils sont bien rares actuellement les lecteurs qui voient dans les systèmes de philosophie autre chose que des romans métaphysiques; on peut y trouver le plaisir de penser, on n'y cherche plus une certitude. Le moindre jugement sur l'utilité finale du moindre fait historique pose du coup le grand problème des fins dernières de l'humanité; or, les deux solutions de ce problème, l'optimiste et la pessimiste, révèlent uniquement chez ceux qui les adoptent une disposition de nature. Quand un auteur affirme que la Révolution, rapportée à l'ensemble de nos

destinées, est en soi un bien ou un mal, nous soupçonnons d'abord que cet auteur appartient à un parti politique; son indépendance de pensée est-elle prouvée, nous concluons qu'il est de tempérament optimiste ou pessimiste, et nous passons outre; nous n'avons rien appris.

Mais où nous regimbons tout à fait, c'est quand arrive le terrible *si*, avec une des hypothèses rétrospectives que cette conjonction annonce; par exemple : si la Révolution avait su se limiter aux sages revendications des Cahiers, le règne de la liberté eût été assuré sans que la France fût couverte de ruines. — Pendant un demi-siècle, cet aphorisme a fait le fond de la philosophie historique. Qu'en savait-elle? Le plus petit fait dérangé dans le passé implique le déplacement de milliards d'autres faits; le champ du possible une fois ouvert, le regard le plus ferme ne peut y suivre qu'un instant la liaison des conséquences; il parcourt à peine les premières lignes du roman ainsi imaginé. En vain les plus habiles appliquent à ce jeu leur dextérité et leur pénétration; nous pensons aussitôt à la phrase célèbre : « Si Napoléon était resté lieutenant d'artillerie.... » Vous savez le reste; ne souriez pas trop vite; vous oubliez peut-être que le prototype de cette phrase appartient à Bossuet. Je lis dans le *Discours sur l'Histoire universelle* : « S'il (Alexandre)

fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. » Voilà où les suppositions historiques ont longtemps conduit les plus grands esprits.

Les jugements ne leur réussissent pas mieux. M. Thiers en offre quantité de beaux exemples. Lorsqu'il nous dit : « Le 18 et le 19 brumaire étaient donc nécessaires; on pourrait seulement dire que le 20 fut condamnable », j'admire un courage qui distingue si nettement. J'admire aussi, quand je rencontre, à la dernière page du livre de M. de Barral, cette conclusion sur la paix de Campo-Formio : « La France n'avait jamais fait une paix aussi belle, écrit M. Thiers; jamais, dit M. Lanfrey, la France n'avait conclu un pacte aussi honteux. Assertions bien opposées en apparence (?) et pourtant vraies toutes deux selon le point de vue auquel on se place. » Voilà de grandes difficultés et qui « renfoncent l'orgueil », comme disaient certains historiens que Flaubert nous montre occupés à écrire la vie du duc d'Angoulême.

M. Sorel est plus timide; il n'essaye ni de changer ni de juger ce qu'il raconte; il se contente d'expliquer, sachant qu'il répond ainsi aux modestes exigences de son siècle. Ce siècle est las

de remuer des questions qui aboutissent toutes aux problèmes insolubles du libre arbitre et du déterminisme. Il les laisse reposer. On y reviendra, sans doute; tant qu'il y aura des hommes, ils heurteront du front les murs de leur prison intellectuelle. Ceux d'aujourd'hui se résignent pour la plupart à ignorer ou à pressentir. La famille des métaphysiciens de race pure va diminuant chaque jour; elle demeure isolée entre l'école positiviste, qui écarte l'inconnaissable, et l'école religieuse, qui s'en remet à la sagesse éternelle du soin de démêler tant de contradictions. Avec un peu d'effort, ces deux écoles s'entendraient plus facilement qu'elles ne le supposent; elles ont en commun le grand secret, qui est de savoir limiter aux tâches possibles la superbe de notre raison.

Cette abdication des recherches vaines a ses dangers, l'indifférence morale et le fatalisme pratique. Quand on est si respectueux des faits de la veille, on est bien près de l'être des faits du jour, de ceux que demain contient en puissance. On est tenté de se croiser les bras, tant il est improbable que le bras d'un homme puisse accélérer ou ralentir l'incompréhensible galère aux millions de rameurs. Heureusement, il est d'autres analogies plus exactes et qui font mieux deviner la part de l'homme dans l'histoire.

J'en propose une qui m'a souvent frappé; autant qu'une analogie peut apaiser les angoisses de l'esprit, celle-ci me semble avoir cette vertu. Qui n'a visité un de ces ateliers de tissage où fonctionne le métier à la Jacquard? Les ouvriers sont penchés sur la trame où se développent les belles broderies; ils ne peuvent rien changer au dessin qui naît sous leurs mains; là-haut, au-dessus de leurs têtes, invisible et médité d'avance par une intelligence supérieure à la leur, ce dessin est engendré dans des patrons infaillibles; il en descend, transmis et créé sur l'étoffe par une multitude de fils enchevêtrés; une force aveugle fait battre le métier. Qu'est-il besoin de ces pauvres artisans? — Pourtant ils travaillent; s'ils se relâchent, l'ouvrage languit et se gâte; s'ils jettent leur navette, les fils s'embrouillent et se rompent : tout est arrêté. Les plus laborieux, les plus avisés font de meilleure besogne et la font plus vite; cette pièce de soie qu'ils n'ont pas le pouvoir de modifier, ils ont le droit de dire qu'elle est leur œuvre.

Nous sommes tous ces ouvriers, si, comme je le crois, le monde n'est qu'un grand métier à la Jacquard.

Janvier 1886.

UN REGARD SUR NOTRE TEMPS

DUC D'HARCOURT[1]

I

Je viens de lire un livre qui m'a ravi. Avant de dire pourquoi, je chercherai une mauvaise querelle à l'auteur ; je la pousserai d'autant plus vivement que je voudrais voir son ouvrage dans toutes les mains. C'est un si bon livre, d'une action si bienfaisante et si certaine ! Oui ; mais en lisant ce titre rébarbatif, *Quelques réflexions sur les lois sociales*, sur un volume d'assez grand format, bien des personnes en ont pris un sentiment désavantageux. Je prône ma découverte, je m'étonne, je m'indigne ; j'en suis encore à m'indigner, quand je vois qu'un bon livre n'est pas lu

1. *Quelques réflexions sur les lois sociales*, par le duc d'Harcourt, ancien député.

par tout ce que je connais de braves gens. On me répond : « Le titre nous a glacés. Nous nous sommes garés d'instinct, comme au passage d'un camion qui arrive au trot pesant de ses gros chevaux. Nous avons craint quelque métaphysique vague et profonde, dans le goût des physiocrates du dernier siècle ou des doctrinaires de celui-ci. Nous payons — fort cher — 300 spécialistes d'une part et 584 de l'autre pour nous faire des lois sociales; nous entendons être quittes à ce prix envers les sciences fâcheuses; il y en a tant d'autres plus attrayantes ou plus exactes, et la vie est si courte pour les étudier ! »

Voilà ce que disent, dans cette ville, des gens un peu découragés sur les lois sociales, distraits par des idées plus légères ou des affaires plus pratiques, suivant qu'ils sont d'Athènes ou de Carthage, ces deux grands arrondissements de Paris. D'autres ont décidé, sur la simple inspection du frontispice, que l'auteur devait être un réactionnaire et un clérical. C'est leur idée, et ils se défendent de passer outre. Les hommes aux convictions un peu branlantes lisent de tout et ne s'en trouvent pas plus mal. Ceux qui ont le bonheur d'avoir des opinions très arrêtées, dans un sens ou dans l'autre, se refusent à lire tout ce qu'ils supposent en désaccord avec leur pensée. Il semble pourtant qu'ils pourraient être curieux

impunément, puisque rien ne saurait entamer le granit de leurs opinions. Je constate leur coutume, sans pouvoir l'expliquer; à moins d'admettre, et je ne le veux point, l'existence d'un troisième arrondissement, celui de Béotie.

Pour en finir avec ce malheureux titre, j'imagine M. d'Harcourt cent cinquante ans plus tôt, quittant les camps ou les Parlements, ayant bien fait dans les uns comme dans les autres, et se retirant dans sa terre pour y dicter à ses enfants les leçons de son expérience. Il eût mis sans doute à la première page : *Ceci est mon livre de raison.* Aujourd'hui encore, voilà le titre qu'il fallait. En forçant un peu le sens particulier de ce terme pour le ramener à l'acception usuelle des mots, on fait du même coup le résumé et l'éloge du livre; c'est un livre de raison, né d'un rare bon sens fécondé par l'expérience pratique.

Mais je sais pourquoi M. d'Harcourt eût reculé devant ce titre et pourquoi le sien est insuffisant : il n'a pris conseil que de sa modestie. Cette extrême modestie est le trait le plus original et le plus attachant de l'ouvrage. De cette qualité première découlent tout naturellement les autres, la sincérité, la simplicité, la prudence. Je cite, en abrégeant à regret, les explications que l'auteur nous donne sur son dessein.

« S'il est des hommes à qui leur science per-

mette de voir avec clarté l'humanité, dans le temps et dans l'espace, l'humanité d'il y a vingt siècles et celle d'aujourd'hui, la société thibétaine et la société française, j'envie cette science sans y prétendre. Mon ambition, grande déjà, serait de considérer l'humanité dans le cercle fort restreint où peuvent porter mes regards. J'ai passé la cinquantaine; les conditions diverses où je me suis trouvé, tantôt officier, tantôt propriétaire rural, tantôt homme politique, m'ont mis en relation avec des hommes occupant les plus hautes positions comme les plus infimes, avec des étrangers comme avec des Français; je ne suis pas juge sur le fait de savoir si j'ai bien vu, mais les circonstances ont voulu que j'aie eu plus d'occasions que la plupart des hommes de voir la société sous divers aspects. Ainsi se sont formées mes connaissances sur la très petite partie de l'humanité que peut connaître un homme par lui-même. Quant au passé, j'ai eu par mes études, par mes lectures, quelques échappées de vue sur l'histoire de France, sur les sociétés latine et grecque. Tel est l'étroit terrain où je suis confiné, et où je voudrais trouver la connaissance de tout le reste. C'est bien peu de chose, je l'avoue, si on songe surtout, en ce qui regarde les connaissances dues à l'expérience personnelle, combien les idées changent entre vingt et quarante ans, et

combien elles se modifient chaque jour... Autre chose que de l'expérience me manque. Je ne suis docte en aucune science, et je le sens à chacun de mes pas. J'ignore des choses que savent d'autres personnes et que j'aurais intérêt à savoir. Je voudrais connaître les Romains comme M. Duruy, les Grecs comme M. Wallon; j'aurais besoin de connaître l'histoire, la statistique, les langues vivantes; de tout côté mon horizon est borné. Je crois cependant avoir le droit de me dire que, si j'avais eu la vie d'un érudit, je n'eusse pas vu de près la guerre comme on la voit quand on y a pris part... Je sens bien que le genre de savoir dû à l'expérience de la vie n'est guère prisé de nos jours. Toute l'estime est réservée pour ceux qui ont été au plus profond d'une science. Hélas! quant à moi, si j'avais à passer un examen, je sens avec regret qu'il n'en est d'aucune espèce où je ne pusse être convaincu d'ignorance grossière; mais je me dis, pour consoler mon amour-propre, qu'il n'est pas d'examinateur que je ne me ferais fort de convaincre d'une égale ignorance, si, les rôles étant changés, je pouvais faire des questions au mathématicien sur les usages de la guerre, au chimiste sur les mœurs des Grecs, à l'historien sur l'agriculture. Dans l'ordre d'études que j'entreprends, il faudrait posséder des connaissances sur des sujets très divers; je

cherche à me persuader qu'il devient impossible d'en avoir d'approfondies sur rien, et, enhardi par cette réflexion, je me hasarde dans la carrière. »

Voilà un début qui promet, beaucoup plus que l'auteur ne croit. Il y a là comme une goutte du sang de Montaigne. On continue, et les pages se déroulent sur le même ton, celui d'un déposant consciencieux dans une enquête; pas la moindre trace de professorat; jamais de rengorgement ni d'obstination au sens propre. Le livre est bien fait pour notre temps, sans un préjugé ni un regret stérile; la forme en est toute moderne, très simple dans sa correction; pourtant, dans la forme comme dans le fond, un je ne sais quoi que je ne puis dire nous ramène sans cesse aux honnêtes gens d'autrefois; toutes les comparaisons que cette manière de penser suggère nous reportent aux meilleurs esprits de la vieille France, à leur raison tranquille et droite. Après avoir lu M. d'Harcourt, je ne le vois pas du tout dans une des Assemblées contemporaines dont il a fait partie; je le vois très bien assis aux États généraux entre un Mathieu de Montmorency et un Lally-Tollendal, associé aux efforts de ces hommes de bonne volonté.

Plus volontiers encore, je me figure l'auteur des *Réflexions* dans un plus grand recul, écrivant

quelque Mémoire sur l'état des provinces, pour le lire à un auditoire choisi, chez M. de Montausier; je veux que La Bruyère assiste à la lecture, et j'entends la louange discrète de cet homme de goût, charmé de rencontrer dans quelqu'un de la Cour tant de liberté, de mesure et de bonne foi; il rentre aussitôt chez lui pour ajouter un nouveau trait à son chapitre du *Mérite personnel*. Mais celui de M. d'Harcourt est si modeste, que je crains de l'alarmer; je voulais seulement, en évoquant ces noms, faire sentir l'arrière-parfum d'autrefois qui se dégage de son livre, et marquer ce qui eût particulièrement séduit, toutes nuances d'opinions réservées, un Sainte-Beuve ou un Sacy.

II

L'observateur s'est proposé d'étudier les trois agents dont l'influence lui paraît prépondérante dans les sociétés : 1° l'intérêt personnel; 2° le sentiment religieux; 3° l'instinct d'imitation. Il les étudie dans les milieux qu'il connaît par expérience : le corps électoral, les Assemblées, l'armée.

La première partie de l'ouvrage en est la moins neuve et peut-être la moins forte. L'auteur con-

clut que l'intérêt personnel est un mobile insuffisant et souvent nuisible pour le bon fonctionnement d'une société. C'est incontestable, si on lui accorde sa définition. « J'appellerai, dit-il, recherche de l'intérêt personnel, la recherche des satisfactions pour la personne matérielle; j'y comprends la recherche des richesses et des grandeurs, qui sont les principaux moyens de se procurer ces satisfactions. » Je crains que les philosophes n'attaquent vigoureusement cette base un peu étroite. La plupart d'entre eux définissent autrement l'intérêt personnel; ils y rapportent un beaucoup plus grand nombre des actions et même des vertus humaines. Je laisse M. d'Harcourt se défendre contre eux; la discussion nous mènerait loin, elle est pendante depuis qu'on spécule sur la morale et ne sera pas résolue dans le journal d'aujourd'hui.

Le deuxième livre nous présente le sentiment religieux comme le correctif nécessaire de l'intérêt personnel. Cette partie non plus ne pouvait être très neuve; en est-elle moins vraie? L'écrivain n'a pas de peine à prouver qu'aucun État n'est assez riche pour payer la somme de dévouements dont il a besoin, dans les services publics et dans les mœurs privées, sur le champ de bataille et à l'hôpital; pour se la procurer, l'État devra toujours tirer une lettre de change sur le

ciel. On ne trouvera aucun esprit de secte dans cette argumentation; elle plaide la prééminence du christianisme comme instrument de civilisation; mais, dans le vaste diocèse dont M. d'Harcourt trace les limites, on peut se mouvoir à l'aise; il y a place pour M. Guizot, comme pour Joseph de Maistre, pour M. de Pressensé comme pour Balmès; et M. Jules Simon n'y serait pas excommunié.

La troisième partie est de beaucoup la plus originale, la plus fertile en aperçus ingénieux. L'auteur nous montre l'influence considérable de l'instinct d'imitation dans une compagnie d'électeurs, de parlementaires, de soldats. Avec de nombreux exemples à l'appui, il analyse ce phénomène : la force de l'impression individuelle centuplée pour chacun, quand elle se communique à cent individus. Il explique comment tel mot, rencontré sur une page, laisse parfaitement calme un couteau à papier isolé et met en délire cinq cents couteaux à papier. Pour affermir sa thèse, il fait quelques politesses à la théorie darwinienne et à nos ancêtres anthropomorphes. On dirait qu'il a pris en sérieuse considération les idées de Darwin, depuis qu'il s'est assis sur les bancs du Parlement.

Je me borne à ces indications rapides sur le plan théorique des *Réflexions*. Aussi bien, l'ouvrage me paraît rare moins par sa charpente

générale que par la richesse et l'agrément du mobilier, par cette multitude d'observations pratiques où le bon sens alterne avec l'esprit. On en retirerait l'essai de philosophie sociale qu'il resterait encore quelques chapitres de Mémoires, d'un prix inestimable pour la connaissance de notre temps. Je parlais d'esprit; il se cache, il n'est ni dans les mots, ni dans le tour, il jaillit du spectacle des choses exactement présentées. Je ne sais si la vérité nous fait sourire uniquement par l'étrangeté de voir une personne toute nue; mais, quand elle apparaît ainsi, on sourit mieux qu'à la meilleure plaisanterie. Les lecteurs de Tolstoï comprendront ce que je veux dire. N'est-ce pas un épisode détaché de *la Guerre et la Paix,* l'histoire du rapport sur la bataille de Solférino? Les généraux transmettent leurs rapports particuliers; les officiers chargés de porter les ordres modifient ces documents et rédigent le projet définitif; le chef d'état-major le conteste et le refait sur nouveaux frais. On le porte au maréchal, il s'écrie : « Vous vous trompez absolument! » et il substitue une nouvelle rédaction. « Il ne resta presque rien du rapport primitif. » M. d'Harcourt, qui était acteur et témoin dans la suite du maréchal, relate ce fait comme une preuve de l'impossibilité où l'on est d'établir la vérité sur l'événement le plus saisissant, le mieux observé.

Mais la perle du volume, c'est l'historique de la loi sur l'administration de l'armée entre 1877 et 1881. L'auteur fut membre de la commission; il nous donne le procès-verbal de plusieurs séances et suit toutes les vicissitudes du projet de loi. Voilà peut-être le seul document où les historiens de l'avenir pourront trouver la photographie authentique de ce qui se passe « au sein d'une commission ». Je me reprocherais de déflorer, en les résumant, ces pages à la fois lamentables et comiques. Qu'il suffise de dire qu'après plus de deux années, en janvier 1880, on discutait encore l'article 1er. Il y en avait 299. Un beau jour, prise de désespoir, la commission vota en bloc le contre-projet d'un de ses membres, auquel les onze autres étaient opposés; elle le vota « parce qu'il n'avait pas le sens commun et qu'il ne passerait pas au Sénat ». Mais, quand l'auteur de ce contre-projet déposa son rapport à la tribune, les onze se ravisèrent et repoussèrent à l'unanimité la loi présentée par leur rapporteur. Elle retomba dans la commission. Elle y mûrit une année encore. La Chambre se sépara sans l'avoir vu reparaître.

En lisant ce récit et d'autres du même genre, les esprits empressés ou prévenus attendent de l'auteur une conclusion sévère contre le régime parlementaire. Je crois bien que je l'ai attendue.

M. d'Harcourt est d'humeur plus accommodante. Il veut seulement nous prémunir contre le danger de remettre le gouvernement à une Assemblée unique. Il constate que toutes les institutions humaines sont infirmes, mais que plusieurs infirmes peuvent se faire la vie supportable en s'entr'aidant, comme dans la fable : *l'Aveugle et le Paralytique*.

De même, il n'entend pas battre en brèche la souveraineté nationale, quand il décompose son mécanisme. « Les électeurs représentent la nation dont ils ne sont pas le tiers. Les votants représentent les électeurs, dont ils ne sont quelquefois pas la moitié. La majorité des votants représente les votants. Les députés représentent la majorité des votants. La majorité des députés représente la Chambre des députés. Une commission représente la Chambre. La majorité de cette commission représente la commission... Et ainsi arrive-t-on à cette conclusion mathématique, que la volonté de trois ou quatre députés, dont la Chambre a accepté le projet de loi sans y regarder, — fait très ordinaire, — est l'expression même de la volonté nationale. Chacune de ces propositions étant d'une fausseté évidente, mais leur ensemble étant ce que nous avons jusqu'ici trouvé de mieux pour assurer la stabilité de notre état politique, il ne faut marchander ni notre admi-

ration ni notre respect; nous dirons solennellement : — C'est le gouvernement du pays par le pays. » J'ai cité ce passage, parce qu'il favorise une théorie facile à démontrer dans toute la suite de l'histoire; c'est que le gouvernement, quelle que soit son étiquette, est toujours dans les mains d'une infime minorité; et cela par la seule et bonne raison qu'il y a tout au plus, dans chaque siècle, quatre ou cinq journées où la masse du pays s'émeut pour les choses politiques et trouve le moyen de prononcer son sentiment, sous le coup de quelque intolérable calamité. L'axiome est désolant, il va contre toutes les formules et tous les principes, mais il est évident comme la lumière du soleil; et il ne peut irriter personne, puisqu'il s'applique également à tous les partis qui se succèdent au pouvoir, à toutes les formes de gouvernement. Reste, il est vrai, le plébiscite continu, seul moyen de faire rentrer dans un État démocratique la part d'absurdité que le jeu naturel des lois sociales en élimine naturellement.

Que de choses je voudrais encore citer, pour faire comprendre la marche habituelle de cet esprit attentif, toujours en garde contre les apparences; mélange original de l'ancienne sagesse avec quelques grains de réalisme et de nihilisme, s'il veut bien me permettre ces mots à la mode!

On peut prendre à chaque page. J'ouvre le volume au hasard. L'auteur réfléchit à l'infinité de petits faits qui échappent aux écrivains, quand ceux-ci déterminent les grandes influences historiques. — « Je vois à la tribune du Luxembourg d'éloquents sénateurs, vieillis dans la politique, renommés dans la littérature; ils sont écoutés avec attention, la foule se presse pour les entendre ou seulement pour les voir, et leurs paroles à peine tombées de leurs lèvres sont portées par les journaux aux quatre coins de la France. Ce sont bien là des hommes influents! Dans le jardin, sous leurs fenêtres, d'obscures mères de famille, en ravaudant des bas, de pauvres bonnes d'enfants, adressent aussi des discours aux bambins qui autour d'elles jouent à la balle. L'histoire n'en a cure, et cependant, avec toute la révérence due à nos hommes d'État, ces femmes, par leur vulgaire parole, exercent plus de persuasion qu'eux. On les aime et on les croit; nos grands orateurs peuvent-ils porter sur eux-mêmes un tel jugement? Aussi contribuent-ils bien moins à former les idées de la France que ces obscures personnes. » — Voilà des réflexions toutes banales, toutes simples; si simples que personne ne les trouve et ne les écrit.

III

Et la conclusion du livre, demandera-t-on? Si l'on entend par là une de ces recettes empiriques dont nous attendons toujours notre santé, il n'y en a pas. M. d'Harcourt n'a point prétendu faire un Traité de médecine, mais un Manuel d'hygiène, ce qui est bien différent. Il possède vraisemblablement ce qu'on appelle dans le langage courant « une opinion politique ». Rien ne la trahit dans son ouvrage, qui s'applique à toutes les formes de société et de gouvernement. Et ce n'est point là l'artifice percé à jour du polémiste, qui essaye de nous insinuer son spécifique sous le couvert d'une feinte impartialité. Rien de tel dans ce livre de bonne foi; seulement la recherche philosophique du mieux social, sans parti ni cabale. Le pyrrhonisme de l'auteur espère peu des nouvelles Constitutions, des nouvelles lois politiques. Il termine ainsi son épilogue : « Le grand nombre des lois de cette nature essayées depuis cinquante ans, et qui n'ont aucunement réussi à nous donner une tranquillité durable, ne doit-il pas nous inspirer de la défiance sur l'efficacité du remède? Notre défiance, bien légitime après avoir vu successivement tomber tous les partis, car tous ont eu

leur tour, notre défiance, dis-je, doit nous porter à laisser de côté l'étude des Constitutions et des lois organiques, et à reprendre le problème de plus loin. Avant de choisir le remède, il conviendrait d'étudier le mal, de voir comment il atteint la société. » — Les *Réflexions* se contentent de signaler quelques-unes des causes du mal; elles démolissent certains fétichismes, en mettant à nu la faiblesse des rouages sur lesquels nous aimons à nous reposer, pour nous dispenser de nous réformer nous-mêmes. Elles opposent aux doctrines abstraites les leçons de l'expérience quotidienne, et nous disent : Jugez.

M. d'Harcourt se tromperait-il quand il avance « que le genre de savoir dû à l'expérience de la vie n'est guère prisé de nos jours, et que toute l'estime est réservée pour ceux qui ont été au plus profond d'une science »? Je crois remarquer un courant contraire qui agit sur beaucoup de nos contemporains. Est-ce qu'ils sont horriblement défiants ou horriblement blasés? Je ne sais, mais ils apportent volontiers, dans l'appréciation des choses de l'esprit, une légère indiscipline contre les réputations toutes faites, un peu de prévention contre le métier et la patente. Ils se persuadent qu'il y a autant de talents et de vérités dans l'ombre qu'au plein soleil. C'est surtout dans le domaine ténébreux de la politique et de l'économie

sociale, où, d'ailleurs, ils ne s'aventurent pas volontiers, c'est là surtout qu'ils se tiennent en garde contre les professeurs diplômés ou les gens trop engagés dans l'action; ils réservent leur créance au brave homme qui vient leur dire tout simplement : « J'étais là; telles choses m'advinrent; voici les effets immédiats qu'elles ont produits dans mon petit champ. » Ceux qui pensent de la sorte ne font qu'appliquer à l'histoire du présent les principes qui guident nos maîtres dans l'histoire du passé. Je me représente la joie de M. Taine s'il trouvait, sur l'une des époques qu'il étudie, une déposition semblable à celle de M. d'Harcourt. Après en avoir vérifié l'accent de sincérité, il écouterait ce témoin de préférence aux plus grands orateurs, aux plus habiles écrivains; et je gage qu'il lui donnerait la première place dans ses matériaux. Si la méthode est bonne, elle vaut pour l'étude des vivants autant que pour celle des morts.

Les *Réflexions* s'adressent aux esprits de cette famille. Ils y aimeront ce petit bruit délicieux qu'on entend tout le temps, le bruit de vieux clichés qui éclatent sous le pilon. Ils y trouveront ce dont ils sont le plus épris, des images exactes de la vie réelle. Il y a quelques pessimistes dans cette famille; ils reprendront courage, en constatant que notre pays renferme des hommes

capables de réfléchir avec tant d'honnêteté et de justesse. De ceux-là, Abraham n'en cherchait que dix pour sauver cette autre ville; il y en a certainement plus de dix dans Paris. Tout en approuvant, des personnes timorées se demanderont peut-être ce qu'eût pensé de cet ouvrage M. Royer-Collard. Qu'elles se tranquillisent; il est très loin, M. Royer-Collard. D'autres, d'accord sur le fond, se gendarmeront aux passages qui choqueront leurs derniers préjugés; qui n'en a pas? Les miens se sont raidis en maint endroit; et puis j'ai écouté, sous le tumulte que font les préjugés à la surface de l'intelligence, cette petite voix très basse, très sûre, qu'on discerne pourtant à travers leur tapage, qui murmure tout au fond de nous-mêmes, conspire avec l'auteur et nous crie sans relâche : « Il a raison contre tes raisonnements. »

Je l'ai entendue, et j'en suis reconnaissant à ce livre. Je sens qu'il pourrait être profitable à beaucoup d'autres. Ah! comme je comprends le bonhomme qui allait vantant son Baruch! Quoique pauvre juge en ces matières et peu enclin à sortir de mon champ littéraire, j'ai voulu communiquer mon plaisir. Si l'esprit a ses bonnes actions comme le cœur, ce livre en est une, et des meilleures.

Mars 1887.

UN HISTORIEN FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

ERNEST LAVISSE [1]

I

Après notre malheur, pendant quelques années, ceux qui écrivaient sur l'Allemagne réussissaient facilement par le pamphlet et la caricature. Le ressentiment trop neuf n'acceptait volontiers que ces consolations malsaines. Elle achevait de couler, la lie du mauvais vin d'ignorance et de suffisance qui nous avait enivrés pour notre perte. Les âmes blessées au bon endroit se taisaient, humiliées par cette forme de vengeance presque autant que par la défaite. Le temps eut raison des opinions furieuses et des jugements extrêmes; une autre période commença, celle du décourage-

1. *Essais sur l'Allemagne impériale.*

ment. Voyant que tous les accidents de l'histoire contemporaine conspiraient à la grandeur du jeune empire, l'esprit public s'affaissa chez nous dans un pessimisme résigné; on échangeait tout bas des aveux d'impuissance, on s'habituait à vivre avec la blessure d'hier et le péril de demain, en s'efforçant d'y moins penser; on écrivait moins sur l'Allemagne : à quoi bon?

Nous pouvons parler aujourd'hui de cet instant de défaillance; notre humeur a changé encore une fois, et pour le mieux. Des générations nouvelles entrent en scène, elles apportent dans l'étude des choses allemandes les sentiments qu'on devait le plus leur souhaiter : une patience attentive, une confiance en soi sans forfanterie, un esprit de justice qui n'implique aucun oubli. Sans doute, il ne faut pas trop généraliser; on trouve encore, tout au bas de la rue, un public pour les déclamations passionnées et les défis puérils; il fait beaucoup de bruit et peu de compte. Il y a d'autre part des témoins de nos mauvais jours, qui furent atteints par le coup à un âge où l'espérance ne refleurit plus : ceux-là s'en vont vers la tombe avec leur foi morte; tout leur est triste présage, ils voient la suite de notre histoire caduque et sombre comme leur propre déclin. Comment leur en vouloir? C'est si humain. Chacun regarde le spectacle du monde

dans le petit miroir où il contemple sa chère destinée individuelle. Mais entre les énergumènes et les pessimistes, beaucoup d'esprits ont redressé leurs ressorts. Je n'en veux pour preuve que les livres sur l'Allemagne publiés dans ces dernières années, que le succès de ces livres. On peut les discuter dans le détail; l'accent général en est irréprochable. Si nos voisins les lisent, ils ne pourront plus nous accuser de légèreté, d'emportement et de faiblesse. Rappelons-nous au hasard le *Voyage au pays du Rhin*, de M. Weiss; l'*Allemagne actuelle*, d'un judicieux inconnu; l'*Histoire du prince de Bismarck*, par Édouard Simon, œuvre impartiale et consciencieuse, sinon très neuve et très vivante; les travaux considérables qui ont mis en si bonne place le nom de M. Rothan. Voici enfin le volume où M. Lavisse a réuni ses *Essais sur l'Allemagne impériale*; nulle part on ne verra mieux ce que l'esprit français a gagné de pénétration, d'équité, de possession de lui-même.

M. Lavisse est un ouvrier de la première heure. Chargé par l'Université de ce ministère sacré, l'enseignement des générations qui referont la France, il a clairement aperçu l'école où les maîtres doivent étudier d'abord ce qu'ils apprendront ensuite à nos fils. Il a compris que le Français le plus instruit ne saura désormais rien d'utile, s'il

ne connaît pas l'esprit de l'Allemagne; et, depuis quinze ans, il a ouvert une enquête étendue sur le passé et le présent de ce pays. De cette enquête est sortie déjà l'*Histoire des origines de la Prusse.* C'est, je crois, la première fois qu'on allait chercher avec précision, jusque dans la nuit du moyen âge, la source et l'accroissement de ce fleuve obscur; qu'on nous le montrait fécondant à la longue ses maigres sablonnières, pour leur faire porter des seigles et des épées. Ce qu'il avait tenté pour la Prusse, l'écrivain semble vouloir l'entreprendre pour le monde germanique tout entier; autant qu'on en peut juger par des fragments parus dans les Revues, il se propose de coordonner, autour de quelques idées directrices, ses études sur les origines de la civilisation allemande et du pouvoir impérial; il prend la conception romaine du César œcuménique, au moment où elle s'échappe du monde latin, il la suivra dans ses migrations et ses métamorphoses, de Rome à Aix-la-Chapelle, à Ratisbonne, à Francfort. Quand l'historien se repose, c'est encore l'Allemagne qui l'occupe, celle d'aujourd'hui; il va la visiter en touriste; il en rapporte les croquis rassemblés dans ce volume d'*Essais.*

II

Le Parlement, les partis socialistes, l'émigration, la crise économique, l'état politique de l'Allemagne, tels sont les principaux objets qui ont retenu l'attention de M. Lavisse. Il a sur chacun de ces objets une information abondante, des réflexions amassées, des chiffres quand il en faut, et surtout des observations directes. S'il nous parle du Reichstag ou des réunions socialistes, c'est au sortir de la séance, avec les paroles des orateurs encore vibrantes dans son oreille. Voilà, ce me semble, l'indéniable supériorité des voyageurs actuels sur ceux d'autrefois. Jadis, le Français à l'étranger vivait sur de vagues on-dit; ignorant de la langue, réduit à la société de quelques intermédiaires toujours les mêmes, pris dans la plus haute et dans la plus basse classe, il partait avec ses préjugés dans sa malle, revenait avec d'ingénieuses inductions ou des amplifications brillantes, mais il avait traversé le monde sans que sa pensée fût sortie de France. Voyez les plus fameux, un Chateaubriand, un Lamartine, un Gautier; leurs esprits et leurs curiosités diffèrent, mais tous ont passé dans la nue, regardant les monuments, les aspects pitto-

resques du pays et de l'homme, feuilletant quelques livres, fréquentant quelques salons; de la masse impénétrable qui murmure au-dessous d'eux des choses inintelligibles, ils ont recueilli tout au plus une anecdote instructive, un mot typique de lazzarone. Stendhal est peut-être une exception unique par sa façon de regarder. Voyez les pires, ce hâbleur de Custine, par exemple; ils ont suivi la grande route, écouté les propos de table d'hôte, et tout pris pour argent comptant.

Aujourd'hui, le plus modeste voyageur est mieux armé; presque toutes les nations font leurs affaires dans des assemblées, il ne tient qu'à lui d'aller entendre comment elles se jugent elles-mêmes; et son champ d'expériences lui est indiqué par l'inclination commune de ce temps, qui nous sollicite à nous pencher vers le peuple. Si ce voyageur est un historien, sa discipline intellectuelle l'a merveilleusement préparé; ce souci du document exact, qui l'empêche parfois de bien voir les grands ensembles de l'histoire morte, le sert à souhait quand il regarde l'histoire vivante se faire sous nos yeux.

C'est avec cette préparation que M. Lavisse fouille la vie allemande. La place me manquerait pour le suivre dans le détail de ses recherches, pour discuter avec lui quelques points où nous différerions de sentiment. Je préfère insister sur

l'esprit général de son enquête. Mais quoi, diront les dédaigneux, un recueil d'articles ne donne jamais qu'un livre fort mince. Je ne suis point de leur avis. Ce qui fait l'unité et la vraie substance d'un livre, mieux que tous les cadres artificiels, c'est le développement d'une intelligence attachée pendant de longues années au même sujet, y revenant avec des retouches successives, livrant ainsi le secret de ses évolutions intimes.

Le premier de ces *Essais* a dix-sept ans de date; il fut écrit pendant l'invasion; on y sent de l'amertume et du découragement. Dans les autres, échelonnés depuis cette époque jusqu'au moment présent, la vue se raffermit, s'étend, se rassérène; comme l'estuaire d'un fleuve alimenté par des eaux nourricières, cet esprit s'exhausse avec les années; la justice s'accroît, la confiance revient. L'avouerai-je? Les habiletés secondaires de la composition me laissent si indifférent, que je préfère aux articles mieux soignés ces simples *Notes d'une excursion en Allemagne*, où les idées de l'auteur jaillissent plus touffues dans leur désordre. Il y en a de si pénétrantes! Par exemple ce passage où l'observateur réfute le reproche d'hypocrisie que nous faisons volontiers à nos voisins. — « Hypocrisie, c'est bientôt dit; mais étudiez une phrase allemande. Voyez comme elle se meut, par quelles traverses, après quels heurts

et quelle stagnation elle arrive au but, à moins qu'elle ne veuille arriver à rien. Voyez comme elle se modèle sur la réalité des choses et sur la complexité des idées, ne faisant violence ni aux unes ni aux autres, les recouvrant de la forme qui leur convient, analysant toujours... La phrase allemande est un moulage, la nôtre une sculpture. » Toujours revient la note virile, où je crois entendre la dominante de cet esprit. Dans un des musées qui font la gloire de Berlin par leur organisation intelligente, M. Lavisse rencontre deux de ses élèves : on cause. « Nos sensations sont d'autant plus vives qu'elles font frissonner nos blessures. De découragement, il n'est pas même question. Nous sentons la nécessité de l'effort, et combien il doit être grand; mais nous y sommes stimulés à grands coups d'éperon. » Voilà une façon de sentir qui confère à un maître brevet pour enseigner la jeunesse. Nous lui devons d'abord la vérité; mais, étant la jeunesse, elle ne nous écoutera que si nous lui donnons aussi l'espérance.

Le volume est précédé, je devrais dire couronné, par une courte préface. C'est un morceau exquis. Nulle part, — sauf peut-être dans son introduction à la *Géographie* de Freeman, — M. Lavisse n'a mieux montré le don qui fait de lui un historien pratique. Il ne cultive pas l'his-

toire comme un jardin d'agrément ou comme une collection de botaniste, mais comme une terre de plein rapport pour les besoins du présent. Il a la vue totale et rapide du passé, l'habitude de le parcourir à grandes foulées, d'y ouvrir en quelques mots de longues perspectives; il en revient les mains pleines de leçons d'une application immédiate. Ils en savent quelque chose, ceux-là qui ont lu les pages suggestives de M. Lavisse sur l'ancien système de nos alliances, sur l'œuvre des rois de France, composant leur domaine pièce à pièce, comme le paysan son champ; ceux-là n'ont pas oublié le mouvement d'éloquence qui conclut sur ce beau rêve, l'église de Potsdam s'ouvrant pour une déclaration solennelle... et impossible. Ce n'est qu'un rêve, l'auteur le sait bien, mais un de ceux que l'on fait quand on s'endort sur le côté du cœur.

De même qu'on suit l'épanouissement de la pensée, dans ces écrits échelonnés sur une longue période, on y surprend la formation d'un style personnel. Il arrive, dans cette même *préface*, à une langue excellente, où chaque phrase a sa vie propre et son effet original, avec des traits qui se gravent, de grands rassemblements d'idées dans une image. La prose légère, transparente, est portée par ces idées, c'est un rideau de soie claire, soulevé par des vents qui viennent de loin et de haut.

J'ai plaisir à insister sur ces qualités. Au milieu de nos abaissements littéraires, les grandes traditions intellectuelles de ce pays ont trouvé un de leurs meilleurs refuges dans notre école historique. M. Lavisse n'y est pas le seul, mais il y prend une des premières places. Après l'avoir lu, je ne puis m'empêcher de penser que M. Guizot se reconnaîtrait dans ses petits-fils, qu'il retrouverait chez eux ses vues larges sur la philosophie de l'histoire, avec quelque chose de plus jeune et de plus ému dans l'expression, des cordes qui ont souffert et frémi.

Il verrait le développement de théories nouvelles appuyées sur une étude plus exacte de l'homme. Hélas! il verrait aussi les plaies nouvelles que la raison se fait à elle-même, quand sa logique rigoureuse déchire les replis secrets de la conscience. Ici, je voudrais indiquer une réserve. — « La paix est la condition normale de l'humanité... », nous dit l'auteur de la préface. En est-il bien sûr, lui qui a lu l'histoire! Si l'on creusait ce passage et quelques autres, on pourrait se donner le triste plaisir de mettre à nu une contradiction irrémédiable, le point douloureux qu'on retrouve au fond de beaucoup d'âmes contemporaines; ce point où l'intelligence critique, habituée à expliquer les phénomènes avec les données de la science positive,

se heurte à des devoirs sacrés, à cette religion dernière de la patrie qui ne souffre pas de discussion.

Il faut refouler en nous ce conflit terrible; dès qu'il apparaît, il faut admettre que nous touchons la limite de notre pouvoir de conciliation entre des vérités d'ordre différent. Dans ses souvenirs de l'invasion, M. Lavisse raconte comment le garde du génie Henriot fit sauter la citadelle de Laon; c'était, dit-il, « un vieux soldat auquel les malheurs de la patrie avaient *troublé la tête* ». Où va la pensée, une fois partie sur ce mot? L'action d'Henriot vint trop tard, je l'accorde; mais légitime et superbe une heure plus tôt, elle eût procédé du même état mental. Alors, l'officier qui fait sauter son navire? Cela s'appelait héroïsme. — Tête troublée... C'est vrai peut-être pour le médecin; mais il n'est pas moins vrai que le jour où chacun raisonnerait ces choses, il n'y aurait plus personne pour les faire, et nous serions marqués pour la mort en tant que nation. Admirons sans expliquer ni juger. Je suis certain qu'aujourd'hui, plus maître de sa plume, M. Lavisse n'écrirait pas cette ligne.

III

En revanche, il récrirait avec la même mélancolie cette page qu'il datait de Berlin, l'an passé : « Je lis ici les journaux français : que de haines parmi nous! Ce que les uns honorent, les autres l'exècrent; les arguments partent des principes les plus opposés. On dirait que des nations irréconciliables campent sur le même sol, prêtes à en venir aux mains. N'allons pas à l'ennemi avec des plaies si profondes. Nous avons avant la bataille une paix à faire, la paix avec nous-mêmes... » Ainsi le voyageur traduisait cette souffrance bien connue de tous ceux d'entre nous qui ont vécu à l'étranger. Si je parle de ce bon livre avec tant de gratitude, c'est peut-être que je l'ai trouvé sous ma main à un moment où il me réconforta contre une impression de cette nature.

Je rentrais en France, il y a de cela quelques semaines, par la route de Mayence et de Metz, cette route qui s'attarde si longtemps en Allemagne. J'achetais aux gares des journaux, ces feuilles qu'on déplie avec tant d'impatience quand on revient de loin, parce qu'elles apportent d'avance le bruit familier de la maison.

Elles étaient pleines d'un vacarme de honte, elles racontaient le début de ces histoires qu'on s'étonnait de ne pas voir finir avec le bruit sourd et rapide d'une balle [1]. Ceux qui m'entouraient les lisaient avec satisfaction.

A Bingen, un arrêt du train interrompit ma lecture. Je levai les yeux : une apparition était dans le ciel, le moment la faisait poignante. Au-dessus du Rhin, qui roulait tranquillement ses flots gris au pied des montagnes, au-dessus des coteaux du Johannisberg, où l'or pâle des vignobles montait rejoindre les noirs sapins du Niederwald, au-dessus des brumes qui s'élevaient du fleuve par ce matin d'octobre, la statue de la *Germania*, dominant l'horizon du Palatinat, dressait son diadème dans la nue. Colossale, établie là-haut dans sa force, comme une puissance maîtresse de l'éternité, on la sentait peser sur toute cette terre, inébranlable sur son socle de rochers, invulnérable dans sa robe de fer, pétrie avec des canons broyés. C'était bien l'Allemagne symbolique, telle que ce peuple l'avait rêvée, la pensée unique de quarante millions d'hommes, fondue dans le bronze et cimentée sur le granit. J'admirais sa beauté. Je ne lui ai pas jeté l'anathème.

Soyons justes, plus justes même que ne l'est

1. Voir la date de cette étude et se rappeler le scandale qui venait d'éclater au ministère de la Guerre.

parfois le premier serviteur de la pensée allemande, quand il attribue sa fortune à la force qui prime le droit. Si cette femme victorieuse tient là-haut le sceptre du monde, c'est qu'elle a derrière elle un siècle de patience, d'abnégation, de vertus civiques. Cela crée le droit à la grandeur. Et les chefs de ce peuple n'avaient pas tort, il y a dix-sept ans, quand ils invoquaient l'aide de Dieu : c'est-à-dire la justice définitive, voilée à nos regards pendant de longues périodes, mais qui finit toujours par tourner la fortune du côté où des efforts soutenus l'ont méritée. Il faudrait plaindre le Français qui ne comprendrait pas cette vérité, et celui qui, la comprenant, hésiterait à la dire bien haut.

Tandis que la *Germania* s'évanouissait dans le brouillard, je cherchais quelle statue symbolique nous pourrions dresser en face d'elle, et le sol où nous devrions l'asseoir. L'heure était mal choisie pour cette recherche. En rentrant au pays, je n'y trouvais à la surface que boue remuée et sables mouvants : la dérive d'une politique tour à tour violente et apeurée, et là où l'on se console d'elle, dans les livres, une enchère de scandale ou de futilité. Il faut croire que je ne fus pas heureux dans le choix des premiers que je lus; c'étaient les mieux achalandés du moment, ceux que nous envoyons de préférence aux gares frontières.

Enfin, celui de M. Lavisse vint m'éclairer : il me rappela qu'on ne doit pas juger la France là où les étrangers la jugent d'habitude, dans un certain Paris de gros bruits et de petits hommes. Il en est une autre, cachée un peu partout, mais qui a sa métropole au vrai cœur de notre Paris et de notre pays, sur cette montagne Sainte-Geneviève, le Sinaï où furent élaborées quelques-unes des plus belles lois de l'esprit humain. C'est là qu'il faut aller chercher du réconfort et de l'orgueil, entre les retraites modestes où travaillent nos maîtres et les grandes écoles où la jeunesse vient les entendre, où bouillonne le sang de rachat de la France.

Là, cette jeunesse peut voir sa statue, son symbole, dans le Musée voisin; on sait comment le sculpteur y a représenté notre Jeanne : affaissée sur les genoux, la tête au ciel, écoutant les voix. D'autres ont mis leur génie dans le colosse de bronze du Niederwald; nous reconnaissons le nôtre dans cette frêle enfant de marbre. Ce génie ne se ploiera peut-être pas aux lentes préparations, aux vertus patientes; il est nerveux et soudain, fait de sursauts et d'illuminations; il s'abat vite, comme cette fille prosternée dans son chagrin; comme elle, il se relève d'un bond, quand une voix le suscite. Et il y a toujours des voix. La communication du secours divin ne cesse

jamais. Elle s'accommode aux besoins changeants des siècles, aux tours nouveaux de l'esprit. Les temps ne sont plus des commandements miraculeux, qui transportaient la foi naïve d'une bergère. Celui qui appelle, appelle autrement. Tout moyen lui est bon, et le plus naturel en apparence est souvent le plus mystérieux. A certains moments, le poète, l'écrivain, le professeur sont aussi des voix, parfois inconscientes de la mission qu'elles ont reçue. Comme Jeanne, la jeunesse écoute ces voix, attendant celle qui trouvera le chemin de son âme. Tout l'avenir est là.

Souhaitons à nos enfants beaucoup de maîtres tels que M. Lavisse. Sa parole ne fera pas de prodiges, qui en fait aujourd'hui? Elle préparera simplement ces enfants à faire leur devoir, et ce n'est déjà pas si facile. Cette parole n'est pas infaillible, elle trahit sa part de nos doutes et de nos contradictions; mais elle est juste, virile, elle a le son argentin de l'espérance.

Janvier 1888.

LE SAINT-EMPIRE ROMAIN

JAMES BRYCE[1]

I

Un Anglais, qui fait maintenant de sages études sur la démocratie américaine, M. James Bryce, a reçu une grande grâce; il y eut une heure, aux jours de sa jeunesse, où il vit passer devant lui le plus beau sujet de livre que le monde ait fourni à un écrivain, durant les dix-huit siècles écoulés de ce côté-ci de la Croix. C'est l'histoire du gouvernement idéal de l'Univers, tel que l'Occident l'a conçu depuis Actium jusqu'à Waterloo. Comme un homme qui fait son rêve de nuit avec les plus fortes impressions des jours antérieurs, l'imagi-

1. *Le Saint-Empire romain germanique et l'Empire actuel d'Allemagne*, par James Bryce. Traduit de l'anglais par Em. Domergue, avec une préface de M. E. Lavisse.

nation populaire, durant le sommeil agité du moyen âge, a créé le type de la souveraineté universelle; elle y a mêlé tous les grands souvenirs du passé, les prophéties de la Bible, la majesté de Rome, l'épopée du cycle carlovingien; elle a reculé ce type jusqu'au fond de l'histoire, elle y a fait rentrer les chefs légendaires de l'humanité, David et Salomon, Cyrus et Alexandre. De cette collaboration continue des peuples et des siècles, de cet effort pour créer un dieu terrestre, la figure de l'Empereur est sortie, décalque de la figure divine. Elle grandit sans cesse, avec la légende accumulée de tous les acteurs qui ont élargi ce premier rôle du drame humain. Le masque de César n'est jamais rempli par les hommes qui l'essayent, et pourtant ces hommes s'appellent Auguste, Constantin, Charlemagne, Barberousse, Charles-Quint, Napoléon. L'Empire, pouvoir mystique, n'est en aucun lieu, il n'appartient à aucune famille, à aucune race; c'est de lui qu'il a été dit : *ubi erit corpus, hic congregabuntur et aquilæ.* Il tombe à chaque époque dans la main assez puissante pour soulever le globe étoilé, pour capter l'aigle. L'aigle doit prendre son essor de Rome; mais elle se pose indifféremment sur Aix-la-Chapelle ou sur Francfort, sur Madrid ou sur Vienne; de son dernier vol, elle vient s'abattre sur Notre-Dame de Paris.

C'est par excellence le thème épique des âges nouveaux. Dante l'avait pressenti, et il doit à cette intuition une part de sa gloire. Le Florentin fut un des grands ouvriers de l'idée impériale; il y revint sans relâche; il lui donna un corps dans son traité *De Monarchia*. Il lui donnait une âme à chaque page de son poème. Dès qu'on pénètre dans la « forêt obscure », on aperçoit au bout de toutes les avenues l'aigle symbolique, telle que les esprits lumineux en dessinent naturellement la figure, quand ils se groupent dans le paradis pour signifier la justice de l'Empire : « O douce étoile, combien de gemmes et combien belles me montraient la source de notre justice dans le ciel qui s'illumine par toi. » (Paradis, ch. XVIII.) Mais aux jours de Dante, l'image était encore en formation; le poète qui la créait en combattant pour elle n'avait pas les éléments définitifs de l'épopée.

Ils étaient prêts, avec le recul nécessaire, quand Victor Hugo les ramassa. Rendons-lui cette justice, il en a connu la valeur; seul, depuis Dante, il s'est penché sur cette mine inépuisable, qui avait échappé à la divination historique de Shakespeare, à la contemplation savante de Goethe. Perpétuellement hanté par les deux cariatides colossales qui soutiennent l'édifice gothique, le Pape et l'Empereur, il en a scellé des fragments

dans ses drames, dans sa *Légende des Siècles*; et pourtant Hugo n'a pas écrit l'épopée du Saint-Empire, parce que là comme partout il ne voyait bien que l'extérieur du phénomène. Pour le faire revivre tout entier dans une œuvre plastique, il eût fallu en discerner le sens intime; les méditations de cet ordre glissaient sur le prodigieux miroir qui a reflété tous les aspects du monde.

A défaut de poète, on s'étonne que l'institution impériale n'ait pas trouvé un historien parmi les modernes. Bossuet a manqué cette vision; ses yeux étaient offusqués par le soleil de Louis XIV; il a vu les empires, il n'a pas vu l'Empire. Montesquieu ne l'a pas même soupçonné; tout occupé à démêler les ressorts rationnels de la politique, cet esprit précis n'a point aperçu la survivance du César romain dans l'imagination des peuples européens. Suivant l'erreur commune des historiens, il continuait de chercher l'Empire agonisant dans Byzance, au lieu d'étudier ses transformations en Occident. Ce fait capital reste caché aux hommes qui ont renouvelé dans notre siècle l'histoire du moyen âge. Guizot découvre avec sagacité la plupart des grandes causes qui conspirent à façonner la société chrétienne; mais celle-là se dérobe à son regard. A peine s'il mentionne en passant quelques ressouvenirs de l'ambition romaine chez Charlemagne; il ne voit là

qu'un accident et le propre d'un seul génie; il néglige la suite du dessein, chez les successeurs de toute race qui vont désormais se régler sur l'idéal de Charles, héritier total d'Auguste.

Oui, je crois bien que l'auteur anglais a indiqué le premier la continuité de la fiction impériale; il l'a isolée, il en a fait un de ces grands *universaux* qui vivaient de leur vie abstraite dans le sentiment de nos pères; il a montré par quelle illusion obstinée, commune aux sujets et aux chefs du Saint-Empire, tous les détenteurs de ce simulacre croyaient tenir le monde à fief de Dieu et de César. Avec une juste audace, il a conduit l'idée jusqu'à Napoléon, le plus exact et le plus convaincu de ces plagiaires du principat romain.

Il semblerait que, d'un si beau sujet, l'esprit qui le rencontra dût tirer tout d'abord un vaste poème. A la malheure, nos froides imaginations n'ont plus le vertige sacré, quand le passé leur entr'ouvre de pareilles perspectives. M. Bryce est de son temps; il s'est contenté de nous donner un traité de philosophie historique. C'est néanmoins un riche présent qu'il nous a fait. Je ne viens pas analyser son livre; M. Lavisse s'est acquitté de ce soin, dans les pages ardentes et savantes de la préface où il a condensé la substance de l'ouvrage. Je limiterai mes réflexions aux deux points qui m'en ont le plus suggéré.

II

Il est banal de rappeler que l'histoire de l'Empire est inséparable de l'histoire de la Papauté; il l'est peut-être moins de rechercher la véritable nature des rapports entre les deux souverainetés. M. Bryce a refait cette étude; une conclusion s'en dégage et s'impose à tout lecteur non prévenu : la notion du pouvoir temporel des Papes, au sens que ce mot a pris dans nos discussions contemporaines, date d'une époque relativement récente; sur le terrain étroit où nous l'avons circonscrite, cette notion n'eût été ni comprise ni acceptée par les grands Papes d'autrefois.

Qu'est-ce que la ville de Rome, dans l'idée de tout le moyen âge? Le Saint-Siège : une possession mystique, à la fois source et appoint du pouvoir universel. Il y a deux pouvoirs universels, le temporel et le spirituel, par conséquent deux maîtres de Rome, César et Pierre. Le pontife exerce là sa suprématie, mais surtout il l'exerce de là sur le monde. De même pour l'Empereur, roi des Romains; où qu'il réside, dans sa ville ou dans son burg d'Allemagne, sa vraie capitale est sur le Palatin. Nul ne songe à lui contester la juridiction qui découle de son titre de patrice. Dans

les deux récits du couronnement de Charlemagne, cette conséquence de la translation de l'Empire est nettement exprimée. Les *Annales de Lauresheim* disent : « Il sembla au Pape Léon et à tous les saints Pères qui assistaient au présent concile, de même qu'au reste du peuple chrétien, qu'ils devaient prendre pour empereur Charles, le roi des Franks, qui tenait Rome elle-même, où les Césars avaient toujours accoutumé de demeurer, et toutes les autres régions qu'ils gouvernaient, en Italie, en Gaule, en Germanie. » Mêmes termes dans la *Chronique de Moissac* : « Voyant qu'il tenait Rome, la mère de l'Empire, où les Césars avaient toujours accoutumé de demeurer... » — Pendant deux cents ans, la souveraineté impériale s'exerce à Rome d'une façon intermittente en fait, continue en droit. Otton le Grand reçoit du Pape et des Romains le serment de fidélité à sa couronne. Otton III s'établit à demeure dans sa capitale, il construit un palais sur l'Aventin ; en remettant le code de Justinien à ses juges, il leur commande « de juger, avec ce code, Rome, la cité léonine et le monde entier ». Et cela de plein accord avec son ami, le pieux Gerbert, devenu Sylvestre II.

M. Bryce nous dit que les papes gouvernaient Rome en qualité de lieutenants de Charlemagne et d'Otton ; il assimile les donations de Pépin et de

son fils à la collation d'un bénéfice ecclésiastique, comme celui de tout autre prince-évêque. Ces assertions sont-elles absolument exactes? Je ne le crois pas. Les rapports des deux pouvoirs sont plus complexes; il y a entre eux une subordination réciproque, une indistinction dont l'esprit du moyen âge s'accommodait sans peine. Il est difficile de préciser leurs limites respectives, changeantes avec le moment, les circonstances, la force et l'humeur des deux copartageants. Cette détermination est surtout difficile parce qu'elle n'avait pas alors l'importance que nous lui donnons aujourd'hui. A cette époque, la question est posée autrement : la possession de Rome n'a qu'une valeur représentative de la possession du monde; elle aurait peu de prix par elle-même, si elle n'était le signe et l'instrument d'une double juridiction, étendue à tout l'univers. Cela est si vrai que les rêves républicains d'un Arnaud de Brescia n'ont rien de commun avec les ambitions plus pratiques d'un Mazzini; quand Arnaud rétablit le régime consulaire, sa pensée va beaucoup plus loin que les rives du Tibre; il prétend faire rétrograder l'histoire par delà César et Pierre, ramener le monde sous l'obédience du peuple-roi.

Lorsque la lutte s'engage entre l'Empire et la Papauté, les revendications sur la capitale indivise n'y jouent d'abord aucun rôle; on combat des

deux parts pour de plus grands intérêts, pour le droit à disposer du globe, pour la prééminence universelle d'un des deux vicaires de Dieu. Les compétitions territoriales sur le fief de la comtesse Mathilde ne sont qu'un accident, une conséquence secondaire dans ce duel d'idées. Durant les trêves, quand Barberousse vient se faire couronner à Rome, il y est à la fois chez le Pape et chez soi. L'autorité locale du Saint-Siège ne devient un fait reconnu qu'à l'époque où l'Empire affaibli se concentre en Allemagne ; il faut arriver jusqu'à Albert de Hapsbourg pour trouver un acte formel, par lequel l'empereur abandonne aux Papes la juridiction sur Rome. Mais ils doivent alors la disputer à d'autres adversaires, aux Colonna, à la municipalité ; l'exode à Avignon et le grand schisme retardent encore de cent cinquante ans l'affermissement de leur pouvoir régalien ; c'est à dessein que je ne dis pas : de leur pouvoir temporel, car jusqu'à ce moment le mot a gardé un tout autre sens, il a signifié la part d'intervention que le vicaire spirituel réclamait dans le gouvernement universel des affaires humaines.

Enfin, aux approches de la Renaissance, l'Etat pontifical se constitue sous la forme que nous lui avons connue. Il subit la transformation commune à tous les États de l'Europe ; durant cette

période, de nouvelles conditions politiques limitent et fortifient du même coup les anciennes suzerainetés féodales, en les restreignant à un domaine effectif où elles deviennent maîtresses absolues. Le génie pratique des Médicis et des Farnèse achève rapidement cette métamorphose d'un pouvoir idéal en pouvoir matériel. Mais c'est un phénomène bien digne d'attention qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, alors que la Papauté possède pour la première fois la plénitude des droit territoriaux et de l'indépendance politique, tout ce qu'elle gagne de ce côté, elle le perd en éclat et en puissance universelle; on voit diminuer le rôle qu'elle jouait dans le monde en des jours plus précaires. Un Hildebrand, un Innocent, s'ils fussent revenus dans la Rome de Ganganelli, auraient fait peu de cas d'une sécurité achetée au prix de tant d'effacement; insensibles aux avantages du nouveau pouvoir temporel, ils auraient réclamé l'ancien, au sens où ils l'entendaient. On peut ajouter, sans paradoxe, qu'ils eussent plus facilement reconnu leur Rome et leur monde au siècle suivant, quand M. de Tournon administrait la préfecture du Tibre. Entre eux et le nouveau Charlemagne, le débat eût porté sur l'investiture du conquérant, sur le partage des consciences; quant à la spoliation dont se plaignait Pie VII, elle n'eût été à leurs yeux qu'un grief accessoire,

sujet à accommodement; car Napoléon ne faisait que relever le vieux droit carlovingien et saxon, lorsqu'il envoyait son préfet siéger en son lieu au tribunal du patrice.

De nos jours, la condition du souverain pontificat change encore une fois avec les conditions générales de l'Europe. Depuis trois siècles, un mouvement historique avait mis hors de tutelle les petits États; une loi contraire, tout aussi irrésistible, les emporte aujourd'hui. Nous n'apercevons pas encore le mode d'existence que les temps nouveaux feront à la Papauté; cet inconnu reste un des problèmes les plus ardus de l'heure présente; mais nous voyons déjà que le rôle des Papes redevient incomparablement supérieur à celui dont se contentaient leurs prédécesseurs au siècle dernier. Dans toute l'histoire du Saint-Siège, une disposition mystérieuse semble accroître sa puissance morale et politique en raison inverse de la solidité de ses fondements matériels.

Ces remarques n'ont point pour objet de contester la validité d'un établissement affermi depuis plusieurs siècles et remis en question aujourd'hui. Elles se proposent uniquement de faire réfléchir les personnes, toujours nombreuses, qui ne peuvent se déshabituer d'identifier une institution permanente avec ses formes transitoires. Les leçons du passé nous montrent la souveraineté

pontificale changeant de nature, dans la sphère des intérêts temporels, au fur et à mesure de l'évolution européenne. Il y a dans cette souveraineté des ressources d'autorité inépuisables, qui n'eurent jamais besoin d'une gestion domaniale pour se manifester. Aux plus brillantes époques de la Papauté, la possession tranquille et l'indépendance complète ne furent que de courtes exceptions. Sa garantie est ailleurs, dans ce quelque chose d'éperdu que les peuples ressentent, quand ils attachent leurs regards sur cette cime aux frêles assises.

III

M. Bryce, et M. Lavisse après lui, estiment que le Saint-Empire prit fin légalement en 1806, avec l'abdication de François II; virtuellement en 1815, avec la chute du véritable Empereur romain, Napoléon. Ils dénient au nouvel empire germanique toute attache avec l'ancienne tradition. Je demande à leur soumettre quelques objections.

Une idée qui a vécu dix-huit siècles ne se résigne pas si facilement à mourir; elle s'insinue dans tout organisme où elle a chance de revivre.

La jeune Allemagne est une nation très éprise d'archéologie. Si on lui demandait une renonciation formelle à la succession du Saint-Empire, c'est le contraire que l'on trouverait dans le cœur de ses souverains, de ses hommes d'État, de ses étudiants et de ses soldats. Le Hohenzollern doit laisser tomber les prétentions et les titres des Hohenstaufen, pour ménager les regrets du Hapsbourg son allié; mais il ne saurait oublier que, par la force des choses, tout ce qu'on peut sauver de l'idéal historique lui revient naturellement aujourd'hui. J'ai déjà cité le mot de M. de Bismarck, qu'on prit pour une simple boutade, quand il le dit en 1865, à Gastein, à un interlocuteur de qui je le tiens : « Je veux la guerre pour faire mon roi empereur d'Allemagne, *pour le faire couronner un jour à Rome* empereur de l'Allemagne protestante. » En 1871, quand les héritiers des Électeurs apportèrent à Versailles la couronne de l'empereur allemand, toute cette Germanie avait le sentiment qu'elle restaurait le passé en instituant l'avenir; les fantômes du Rœmer étaient certainement convoqués dans le palais de Louis XIV.

Il est permis de croire que ces fantômes hantent plus que jamais l'intéressant souverain qui signe ses moindres billets : *Imperator Rex*. Autant qu'on peut deviner cette âme, elle offre de singulières ressemblances avec celle d'un lointain pré-

décesseur, Otton III, surnommé par ses contemporains « la merveille du monde ». Otton, nous dit M. Bryce, « avait une foi religieuse profonde dans les devoirs de l'Empereur vis-à-vis du monde, et en même temps qu'une ambition d'antiquaire, une imagination bouillante, excitée par les souvenirs de la glorieuse puissance dont il était le représentant ». Il fit graver sur ses sceaux la légende : *Renovatio Imperii Romanorum* ; il établit sa résidence à Rome. — A peine monté sur le trône, Guillaume II s'est senti attiré vers Rome par un aimant irrésistible. Des calculs d'alliance politique suffisaient à expliquer ce voyage, soit; qui pourrait dire si l'obsession du mirage héréditaire n'y fut point pour quelque chose? Elle est peut-être pour quelque chose dans l'impatience qui pousse l'empereur sur toutes les routes de l'Europe, dans toutes les capitales; comme pour mieux affirmer par sa présence cette hégémonie morale, qui fut l'essence même de l'Empire, en dehors de ses territoires propres. L'ancien empereur était le représentant et le chef, *caput*, de ce qu'on appelait jadis la chrétienté; le nouveau aspire visiblement à être le chef de ce qu'on appelle aujourd'hui le monde civilisé.

Il semble qu'une connivence constante de la fortune encourage partout ce rêve. Un fait récent, entre mille autres, est bien significatif. Stanley, que

l'on croyait disparu dans les ténèbres de l'Afrique intérieure, surgit soudain à la lumière; il apporte des morceaux inconnus du globe. La fortune veut qu'il reparaisse à nos yeux sur une terre où l'on a planté la veille le drapeau de l'Empire; le premier salut qu'il reçoit du monde civilisé, — de la chrétienté, — c'est la dépêche de l'*Imperator Rex*. Et cet homme qui travaille pour une autre race, pour des projets antagonistes, sa réponse est conçue de telle sorte qu'on croirait d'abord à un hommage de ces nouvelles terres, fait à celui qui tient le globe dans sa main par délégation supérieure. Violente ou discrète, l'intervention de César se manifeste partout, sous la forme la plus propre à faire reconnaître l'arbitre de tous les intérêts humains.

Si M. Bryce et M. Lavisse ont raison, malgré tout, ce n'est pas qu'il y ait prescription de l'idée impériale ou faiblesse de volonté à renouer le lien séculaire; c'est que le César traditionnel n'a plus de sens, quand on l'isole de Pierre. L'Empereur et le Pape pouvaient se quereller, guerroyer, peu importait; ils étaient les deux éléments indissolubles de l'unité de puissance. Or, aujourd'hui, l'ombre de Luther les sépare irrévocablement.

C'est là un des plus beaux jeux de l'Histoire. Quoi que puissent alléguer les écrivains catholiques, il est certain que la Réforme a servi d'abord

le monde germanique; elle lui a donné une physionomie et une conscience particulières, une place mieux définie dans l'humanité, une bonne part de sa récente grandeur. Mais le jour où le monde germanique s'est trouvé en mesure d'achever cette grandeur, de l'égaler à celle des anciens temps, Luther s'est dressé entre lui et l'ambition suprême; le moine avait décapité d'avance le dessein du prince de Bismarck. Sa voix a dit : « Tu ne remonteras pas si haut. »

Supprimez la Réforme; rien n'aurait pu empêcher les deux pouvoirs de se ressouder sur nos têtes, pour imposer à l'Occident l'accord de leur domination morale et matérielle. Nous avons vu les deux tronçons tendre l'un vers l'autre à grand effort, malgré l'abîme qui les sépare, comme s'ils avaient l'instinct qu'ils doivent faire un seul corps. Tout ce que nous savons de la politique et des sentiments qui règnent depuis quelques années à Berlin et à Rome, tout nous montre les deux pouvoirs merveilleusement enclins à relever le vieil édifice impérial et pontifical. L'objection tirée du changement des temps, il faut la laisser à ceux qui n'ont jamais lu l'Histoire : que fait-elle autre chose, sinon de recoudre des habits nouveaux sur quelques mannequins indestructibles? Tout conspirait à faciliter le rétablissement du couple historique, sinon tel que l'avait connu le XIe siècle,

du moins aussi puissant sous un autre aspect : nul ne pouvait y faire obstacle, nul, sauf Luther. Il a coupé la racine du Saint-Empire romain.

Est-elle donc irrémissiblement condamnée, l'idée qui fut l'axe de l'Histoire durant tant de siècles, l'alliance dans Rome des deux forces, la spirituelle et la temporelle? Qui sait? De pareilles idées, nous l'observions plus haut, ont la vie tenace; comme les sources détournées de leur vieux lit, elles sont ingénieuses à se frayer des voies cachées, elles vont jaillir sur un point où l'on a peine à les reconnaître, tant elles paraissent transformées. Tandis que l'ancien chef de l'Europe essaye de la reprendre, partout, autour de lui et jusque sous ses pieds, d'un mouvement incoercible, la puissance suprême se déplace; plus ou moins vite suivant les lieux, elle descend d'un homme aux peuples. Si l'on refaisait aujourd'hui la fresque symbolique de Santa Maria Novella, le peintre placerait-il encore l'Empereur au sommet de la pyramide humaine? Il y mettrait peut-être la princesse dont parlait le colporteur allemand, celui que l'auteur de *l'Allemagne actuelle* rencontra dans le Harz et qui disait aux petits enfants des mineurs : « On brisera les couronnes qui sont en bon métal et on les refondra, afin d'en faire des écus d'or à l'effigie d'une princesse nouvelle, mes petits, que vous

connaîtrez, et qui s'appelle *Democratia*. Retenez bien ce nom ; vous l'entendrez proclamer au bruit des fanfares [1]. »

Il y a quelques semaines, les vieux Romains regardaient avec étonnement les portes de bronze de Saint-Pierre toutes grandes ouvertes, comme aux jours des couronnements impériaux. De longues files d'hommes entraient là, conduits par des princes de l'Église et reçus par son chef; c'étaient des gens du peuple et des métiers, venus d'un pays où règne seule la princesse du colporteur. Un cortège de pèlerins, ce n'est pas pour étonner les vieux Romains, qui en ont tant vu. Mais les spectateurs sentaient confusément que ceux-ci n'étaient point des pèlerins comme les autres. Ce qu'on introduisait solennellement dans Saint-Pierre, c'était le nouveau pouvoir social, les nouveaux prétendants à l'Empire. Ces ouvriers venaient là comme y vinrent Charlemagne, Otton et Barberousse, pour chercher le sacre et l'investiture.

Nous nous demandions tout à l'heure ce qu'un Hildebrand aurait pensé des évolutions antérieures de la Papauté. On peut conjecturer sans peine ce qu'il eût pensé dans cette occasion. « Il avait, dit fort bien M. Bryce, le plus rare et le plus grand

1. *L'Allemagne actuelle*, p. 216.

de tous les dons, le courage intellectuel, et cette puissante foi de l'imagination qui accepte sans réserves toutes les conséquences des convictions auxquelles elle s'est arrêtée, et n'hésite pas à agir immédiatement sous leur inspiration. » — Hildebrand aurait pensé que si l'Empire descend dans le peuple, il faut aller prendre son point d'appui là où se reforme l'Empire; et qu'avec des moyens toujours divers, toujours nouveaux, on peut ressaisir le monde par la force d'une idée ancienne.

Janvier 1890.

P. S. Cette étude était composée avant la publication des rescrits impériaux du 4 février, qui convoquent à Berlin un congrès international pour l'étude des questions ouvrières. Ai-je besoin de faire observer comment cet acte considérable modifie mes dernières remarques, tout en fortifiant les assertions qui les précèdent? Jamais l'empereur allemand n'avait mieux montré son désir d'entraîner l'Europe dans les voies de l'Empire, en prenant la direction des grands mouvements contemporains. Quel que soit le succès de la tentative, pour le souverain qu'une presse favorable appelle déjà « l'Empereur des ouvriers », il

agit sous l'impulsion de l'esprit qui guidait ses prédécesseurs au moyen âge. Cette « justice de l'Empire », que Dante implorait comme le seul recours international de son temps, l'empereur actuel en réclame le monopole, il invite les peuples à la chercher en se tournant vers lui. Par ce coup hardi, il essaye de retenir dans ses mains la puissance qui s'échappait, descendait et commençait, en certains milieux, de regarder vers Rome. Dans cette lutte de vitesse pour absorber une idée, Rome est distancée, momentanément. Les péripéties ultérieures de la lutte nous réservent, sans doute, le plus grand spectacle historique de ce temps; c'est un mérite de plus, pour le livre de M. Bryce, de nous préparer à mieux comprendre ce spectacle.

Note de février 1890.

L'EMPIRE BYZANTIN

GUSTAVE SCHLUMBERGER[1]

I

Nous avons parlé du Saint-Empire romain, à propos du livre de M. Bryce; nous avons suivi dans l'histoire d'Occident la figure idéale de César, persistante à travers ses métamorphoses : médaille sans cesse refondue avec des alliages nouveaux, mais toujours frappée au vieux coin. La belle publication de M. Schlumberger nous invite à regarder l'autre face de la médaille, la molle effigie du *basileus* oriental. M. Schlumberger est un savant heureux. Médiéviste byzantin, il vit dans un monde magnifique et rare, dont nous ne savons presque rien. Partout ailleurs,

1. *Un Empereur byzantin au Xe siècle : Nicéphore Phocas.*

l'imagination n'a plus guère d'emploi dans le vaste champ de l'histoire; les documents la réfrènent, ils encombrent la route, ils alourdissent la marche qu'ils assurent. Cette Byzance reste un domaine de féerie, un pays vierge et inconnaissable; peu de documents, et inexacts; on sait seulement que s'il y en avait, ils seraient prodigieux. L'historien qui travaille dans cette partie est à ses confrères comme le squatter du Far-West au laboureur de la Beauce. Il serait bien coupable s'il nous ennuyait, lui qui n'a pas charge de nous démontrer une vérité, mais de peupler avec ses intuitions dix siècles vides.

A ce point de vue, l'honnête Lebeau fut souvent coupable. Gibbon ne l'était certes pas : sa forte pensée intéresse toujours. Mais, si peu qu'on ait creusé le sol byzantin depuis un siècle, on y a découvert des filons assez importants pour que l'histoire du bas-empire soit à refaire. Cependant, la concurrence est languissante de ce côté. En dehors de quelques thèses d'érudition pure, les profanes ont entre les mains l'excellent livre de M. Rambaud, *l'Empire byzantin au Xe siècle*, et une plaquette très suggestive de M. Marrast, *Esquisses byzantines*. Ils ont aussi la *Théodora* de M. Sardou et celle de M. Henry Houssaye. C'est à peu près tout, je crois. M. Schlumberger apporte à ces études une contribution capitale, un fort

volume de 800 pages, copieusement illustré de chromolithographies et de gravures. Les planches reproduisent les maigres reliques de l'art byzantin, éparses dans les musées et les collections particulières; les fac-similé de miniatures, d'émaux, d'armes et de monnaies alternent avec les paysages historiques. « J'ai voulu faire de ce livre comme un résumé de l'existence militaire, sociale et politique à Constantinople vers l'an 960 », nous dit l'auteur.

Il a judicieusement choisi l'épisode central autour duquel il ramasse le tableau du monde grec et asiatique : c'est le règne de Nicéphore Phocas, un acte pris entre mille dans la cruelle et monotone tragédie qui se déroule tout au long des annales impériales, avec les mêmes intrigues d'amour, d'ambition, de meurtre, nouées dans le gynécée, dans les camps et les monastères. L'épisode est général et caractéristique par sa ressemblance avec tant d'autres; il est singulier par le relief qu'il emprunte à la figure d'un vaillant homme de guerre, par la grandeur momentanée de l'empire durant les courtes années où cet homme en relève les ruines.

En 959, la pourpre était tombée sur les épaules de Romain II, petit-fils de Romain Lécapène. C'était une âme chétive. Le vieil eunuque Bringas gouvernait l'Etat, le jeune autocrator

chassait l'onagre dans les villas du Bosphore, et il aimait Théophano. Fille d'un cabaretier de Laconie, tirée de la taverne paternelle par un caprice du maître, Théophano fut la Théodora du xe siècle. Elle régna aux côtés de trois empereurs, car il fallait passer par son lit pour occuper le trône. L'histoire moderne est sortie des flancs de Théophano; une de ses filles a transféré les droits de l'empire en Occident, une autre a porté le christianisme en Russie et préparé ainsi l'héritière de Byzance. M. Schlumberger s'est efforcé de faire revivre la figure de cette femme, qui a remué le monde autant et plus qu'Hélène. « C'était une grande pécheresse », nous dit-il, et il le prouve surabondamment. Elle était belle à ravir, suivant Léon Diacre; pour l'attester, il y a mieux que le témoignage d'un chroniqueur, et nous pouvons en croire des témoins qui se sont fait égorger; nous pouvons mesurer la toute-puissance de cette beauté au sang qu'elle a fait répandre.

Tandis que Romain II prenait obscurément son temps de bonheur, un glorieux général gagnait pour lui des batailles. En Syrie, en Crète, sur toutes les frontières, Nicéphore Phocas tenait tête aux ennemis de l'Empire. Il avait restauré la discipline dans les troupes; il leur communiquait son activité, ses rudes vertus. Son prestige gran-

dissait après chacune des campagnes où l'Islam reculait devant lui. Le peuple vénérait cet ascète militaire, car Nicéphore était une sorte de moine-soldat; il méditait d'ensevelir sa gloire dans un monastère. En 963, il avait cinquante ans; d'accord avec lui, saint Athanase venait de fonder la Laure du mont Athos; et l'on achevait de bâtir, dans cette retraite, une cellule expressément destinée au généralissime de l'armée d'Asie. Athanase attendait son disciple à la Montagne-Sainte, quand il reçut des nouvelles surprenantes pour un pieux solitaire.

Un appel de Théophano avait changé la vocation de Phocas. Comme le vainqueur des émirs syriens ramenait son armée sur le Bosphore, l'empereur Romain II rendit l'âme tout à point. Nicéphore, acclamé par le peuple, fut porté en triomphe au Palais-Sacré; Bringas essaya de lui disputer le pouvoir; « cet eunuque ridé avait une âme de fer », c'est M. Schlumberger qui le dit. Débordé par la sédition, accablé d'outrages, il disparut dans un couvent. Le patriarche Polyeucte fut jeté en prison parce qu'il refusait de bénir l'union du nouvel empereur avec Théophano. Elle avait tout conduit. Voulant disposer de l'empire au mieux de ses propres intérêts, elle ne craignit pas de le donner à un général quinquagénaire, réputé jusqu'alors pour l'austé-

rité de ses mœurs. C'était une personne d'un discernement très sûr.

Cependant, Nicéphore ne perdit pas le goût de la guerre et des grandes actions. Chacune des six années de son règne fut marquée par des campagnes heureuses. Le récit des expéditions dirigées contre Séif Eddauleh, le chevaleresque émir d'Alep, semble un épisode détaché à l'avance de l'histoire des croisades. Dans ces tableaux de la vie militaire, le savant narrateur passe en revue les armées byzantines, si curieusement composites avec leurs contingents arméniens, russes, hongrois, albanais. Nous parlons beaucoup aujourd'hui du cosmopolitisme, dû au progrès moderne des communications; c'est peu de chose en regard du prodigieux mélange des races et des individus dans la Byzance du moyen âge. Du Danube à la mer de Syrie, de la Sicile à la Perse, la guerre entretenait un mouvement perpétuel parmi ces multitudes d'hommes si divers, roulés par les armées comme les galets par la marée. M. Schlumberger nous mène à leur suite des camps du Taurus à ceux de l'Apennin, sur les flottes impériales munies de feu grégeois.

Il rentre à Constantinople pour y trouver d'autres tableaux, avec les triomphes, les couronnements, les cérémonies du jour pascal. Au centre de ces cortèges de féerie, qui se déroulent des

Blachernes à Sainte-Sophie, l'autocrator divinisé apparaît dans un nuage d'encens, « avec des bandelettes dorées autour du corps, représentant celles du Christ dans le sépulcre, les cuisses enveloppées dans un linceul, les sandales dorées aux pieds, le sceptre crucigère dans une main et dans l'autre l'*akakia*, sachet d'étoffe de pourpre plein de la poussière des tombeaux, symbole de résurrection. » Chacune des scènes est patiemment recomposée, avec les menues indications glanées dans les chroniqueurs et dans le cérémonial byzantin; grâce à ce procédé, les chapitres du livre ont un air de parenté avec les pâles mosaïques qui montrent encore quelques fragments des mêmes scènes, sur les murailles des églises. La nomenclature des innombrables charges de cour, avec leurs titres grecs ou barbares, emplit les pages d'un bruit de mots sonores et fastueux. Pour les gens sensibles à la griserie de l'oreille par les vocables rares, il y a là une mine inépuisable de jouissances, de quoi défrayer à nouveau dix *Légendes des siècles* et mille sonnets hérédiens.

Cette apothéose d'un homme adoré par l'univers ne dura que six ans pour l'empereur Phocas. Une nuit du mois de décembre 969, Théophano appela un autre général, l'Arménien Zimiscès, campé avec les troupes sur la rive asiatique du Bosphore.

Il traversa le détroit, seul dans une petite barque, il pénétra dans le *cubiculum* du palais. Théophano le conduisit vers la peau de tigre où sommeillait Nicéphore, elle guida dans l'ombre l'épée de son nouvel amant. De la fenêtre du Boucoléon, un eunuque montra à la foule la tête du *Basileus*, sanglante entre les torches. Au bruit du complot, les vieux soldats et le peuple étaient accourus pour défendre leur prince; en voyant sa tête rouler dans la neige, la foule fut aussi femme que l'impératrice : elle acclama Zimiscès, empereur auguste et saint, l'égal des apôtres.

II

Ce règne si court avait raffermi l'empire d'Orient; mais, à cette même date, sous la reprise de force apparente, cet empire se vide de son droit traditionnel, qui s'écoule dans deux directions différentes.

Nicéphore avait tenté de reconquérir les thèmes d'Italie, réduits à une bande maritime dans l'Apulie et la Calabre. C'était le dernier lambeau du vrai patrimoine romain, celui qui permettait aux gens de Constantinople de se dire les héritiers légitimes de César. Les troupes grecques rencontrèrent

devant elles les Germains d'Otton le Grand; il venait de son côté revendiquer la succession de Rome. L'avantage demeura à l'empereur d'Occident. Il obtint par surcroît, pour son fils Otton II, la fille aînée de Théophano et de Romain; elle apporta la consécration du droit ancien à ces Saxons qui tenaient déjà Rome par la force.

Sur un autre terrain, Nicéphore commit la faute d'appeler les Russes à son secours, pour contenir les Bulgares. Les hordes du Dnièpre descendirent pour la première fois dans les vallées au sud du Danube. Leur chef, Vladimir de Kief, exigea la main de la princesse Anne, la seconde porphyrogénète. On sait comment la Grecque baptisa son époux et son peuple.

Ces deux femmes, qui devaient le jour à la fille du cabaretier de Laconie, emportaient le principe de vie de l'empire, l'une à l'Occident, l'autre au Nord. Elles déplaçaient Byzance dans l'avenir. Le second de ces germes historiques a couvé longtemps. Il est éclos depuis un siècle. Si nous devons jamais voir un éclat entre Berlin et Pétersbourg, ce sera la vieille querelle d'Otton et de Nicéphore, poursuivie par leurs héritiers substitués.

Ainsi, malgré sa splendeur extérieure et sa longue durée, l'empire byzantin n'est, dans le plan de l'histoire, qu'un foyer de décomposition,

un de ces corps en putréfaction où les germes se préparent et d'où ils s'envolent pour faire de la vie ailleurs. Au centre même de ce foyer, tous les éléments utilisables se transforment de bonne heure pour servir à un empire plus robuste, l'empire ottoman. Contrairement aux idées reçues, la prise de Constantinople par les Turcs a très peu changé la physionomie des pays d'Orient. Le nouvel Etat s'est adapté avec une docilité remarquable à la forme de l'ancien. Le regretté Albert Dumont a clairement montré, dans ses études sur l'administration ottomane en Roumélie, combien le vilayet turc diffère peu du thème byzantin. A Constantinople, au palais du Sultan et dans les bureaux de la Porte, la survivance des traditions grecques est attestée par les moindres détails d'étiquette, par les procédés de gouvernement et les conditions de la vie sociale. Les renseignements qui nous manquent sur l'ancienne Byzance, on peut les chercher hardiment dans les premiers volumes de Hammer : les descriptions accumulées dans son *Histoire de l'Empire ottoman* s'appliquent souvent à un passé plus reculé ; ce passé reparaît sous le vêtement musulman, comme les vieilles peintures sous le lait de chaux du conquérant, dans les basiliques converties en mosquées. L'Islam n'a mis qu'une âme nouvelle dans ce corps fossile qu'il s'appropriait ; elle dépérit à son tour ;

mais elle rendit la vie pour un temps au cadavre qui la recevait. Quand on considère ce qu'était devenu le christianisme à Byzance, à l'époque où il dégénérait en un paganisme formaliste et subtil, on se demande si l'Islam ne fut pas à certains égards une rénovation morale; il apportait une doctrine plus vitale, mieux sauvegardée dans sa pureté première.

C'est l'originalité peu enviable du bas-empire de n'avoir joué aucun rôle dans l'histoire générale. On pourrait l'en retirer, ou du moins raccourcir de beaucoup sa lente agonie, sans déformer la chaîne apparente des grands faits humains. Il occupa une place vide, comme l'herbe vaine sur la jachère, pendant que la terre reconstitue son énergie pour d'autres moissons. Ceci explique le naufrage total d'une civilisation insensiblement absorbée par ses héritiers; et l'on s'étonne moins qu'une si longue existence ait laissé si peu de documents, de témoignages matériels. A Rome, le monde antique reparaît sous chaque coup de pioche, après quinze siècles de bouleversements. On a beau fouiller Stamboul, elle ne rend rien de la splendide Byzance; tout s'est évanoui ou transformé.

Pour retrouver chez les vivants un dernier vestige du peuple évoqué par M. Schlumberger, il faut suivre les ruelles turques et juives qui ser-

pentent jusqu'au fond de la Corne-d'Or. On arrive par là au Phanar, le quartier où se sont échoués les petits-fils des maîtres de l'Orient. Une porte de pierre trapue et sombre y donnait accès; les pans de mur déjetés qui servaient de linteaux à cette porte subsistent seuls. Au delà, les premières maisons gardent encore, sous leurs murailles massives festonnées de barbacanes, un air guerrier et provocant; elles cèdent promptement la place à de minables constructions, masures en planches peintes. Les restes de l'ancienne clôture, la pauvreté et le délabrement des habitations, tout donne au quartier grec l'aspect d'un ghetto.

Au milieu de ces baraques, une église en bois reproduit fidèlement le type consacré des basiliques. Là ressuscite, durant la nuit de Pâques, une pâle vision de la Byzance des grands jours. Les portes de l'iconostase s'ouvrent devant le patriarche, escorté des dix archevêques synodaux; revêtus d'ornements magnifiques, coiffés du *kalimafkon*, le long voile de deuil qui descend sur leurs barbes blanches, ces vieillards ont la majesté hiératique des saintes images qu'ils encensent. Le patriarche porte la tunique de brocart à fleurs d'or, rattachée par des grelots en souvenir de la robe d'Aaron, et le pallium où sont enchâssées de précieuses reliques. On place sur sa tête la tiare d'émail, avec les portraits des

douze apôtres; par une suprême et poignante dérision, cette tiare est sommée d'une aigle en diamants, l'aigle impériale, l'aigle de Constantin, étreignant le globe dans ses serres; souvenir jaloux et signe inoffensif d'un empire confiné aujourd'hui entre les quatre murs de la pauvre basilique. Des diacres montent dans les ambons, dans les tribunes; ils lisent simultanément l'Evangile dans tous les idiomes de l'Orient, comme au temps où toutes les familles du peuple chrétien se donnaient rendez-vous à Sainte-Sophie. Le patriarche bénit la foule, et l'on cherche involontairement dans l'assistance les patrices, les comites, les curopalates. Mais le successeur de Chrysostome et de Photius ne trouve sous ses bénédictions que la plèbe de l'hippodrome, des bateliers ou des pêcheurs du port, humbles et piteuses gens affublés de haillons; leurs têtes s'inclinent sous le fez, symbole de la sujétion musulmane; des cawass déguenillés contiennent à grand'peine ces ouailles, qui se précipitent bruyamment vers l'autel pour baiser les mains de leur pasteur.

C'est la répétition diminuée, mais immuable dans ses rites, des scènes pompeuses décrites par l'historien de Byzance. L'empire de Nicéphore vient finir là, comme finissent, sous ces murs du Phanar, les vagues du large venues des trois

mers, de Marmara, du Bosphore et de l'Euxin; elles meurent dans ces fonds marécageux de la Corne-d'Or, sur les prairies des Eaux-Douces d'Europe; elles sont en parfaite harmonie avec la psalmodie grecque, ces eaux stagnantes qui apportent sur la rive d'Eyoub le faible ressac et le bruit lointain d'une grande vie épuisée.

Juillet 1890.

LE ROI MITHRIDATE

THÉODORE REINACH [1]

I

Le bateau qui me portait du Caucase en Crimée avait fait relâche à Kertch, l'ancienne Panticapée. J'étais monté sur le plateau de rochers qui domine la ville; de la chapelle bâtie au sommet, sur l'emplacement où fut l'acropole, le regard embrasse un vaste horizon de terres tristes et d'eaux lumineuses. Entre la mer Noire et la mer d'Azof, reliées par le cordon du Bosphore cimmérien, la presqu'île de Kertch déroule ses maigres champs tout hérissés de *tumuli*; à chaque labour nouveau, ces champs rendent en grand nombre des monnaies antiques. Un petit

1. *Mithridate Eupator, roi de Pont.*

berger tartare m'en offrit une poignée; sur l'une de ces médailles, l'usure du temps laissait voir encore un beau profil de jeune barbare hellénisé; on y pouvait déchiffrer le nom de Mithridate. L'ombre qui se levait de ce morceau d'argent reprit une vie singulière, dans le lieu où elle m'apparaissait. A la place même où j'étais assis, une tragédie historique s'était dénouée; à cette place, dernière retraite où le malheur l'avait acculé, le roi de la mer Noire avait entendu les cris de mort des soldats qui gravissaient ces pentes, derrière son fils rebelle; là il avait bu le poison et demandé le coup d'épée de l'esclave.

Mithridate! J'essayai de ressusciter une figure et une histoire sous ce nom; je dus m'avouer que j'en connaissais trop peu de chose. Quelques vagues souvenirs de collège, la proverbiale accoutumance aux poisons, la Monime de notre bien-aimé poète, c'était tout. Aussi, en visitant ce jour-là les tertres éventrés par les fouilles des archéologues russes, en voyant tout ce qu'ils livrent du passé sous la forme de menus fragments, monnaies, bijoux, inscriptions, bas-reliefs, je m'étonnais qu'un savant n'eût pas l'idée d'assembler ces matériaux, de reconstruire avec leur secours le grand drame de ces temps obscurs.

C'est fait aujourd'hui. M. Théodore Reinach a eu cette idée, elle a pris corps dans un livre très

substantiel. Il y a un certain courage, et qui me plaît fort, à jeter dans Paris un gros volume sur Mithridate Eupator, roi de Pont. Le sujet est très vieux et en même temps très neuf, puisque personne ne l'a traité chez les modernes; or, le commun des lecteurs recule avec la même paresse devant les sujets très vieux et les sujets très neufs. Quand on voit sur un frontispice un titre aussi rébarbatif, avec au-dessus la mention : « Bibliothèque d'archéologie, d'art et d'histoire ancienne », et, au-dessous, le dôme de l'Institut en vignette, tous les braves ne chargent pas. J'ai chargé. Je venais de laisser à mi-chemin deux ou trois romans nouveaux, semblables par l'ennui qu'ils dégageaient; de désespoir, j'avais pris le *Mithridate*; ah! qu'il me parut léger en comparaison! Je tenais enfin un vrai roman. L'imprévu, la couleur, les passions, les frémissements contraires d'une âme aux prises avec de grands rêves, je trouvais dans la chronique de l'aventurier royal tout ce que ne m'avaient pas donné les œuvres dites d'imagination. Cependant il est convenu que par définition, et indépendamment de l'habileté des auteurs, les romans que je n'ai pas eu la patience d'achever sont des livres « amusants », et le gros volume d'histoire un livre « sérieux ». Encore ce dernier mot est-il un euphémisme poli. Il y a dans cette convention un mystère bien irri-

tant. A moins qu'il n'y ait aucun mystère, et simplement une dépravation de mon goût particulier. C'est encore possible.

II

Cette histoire de Mithridate, nous la savions si mal et si confusément qu'on peut bien en rappeler le canevas, comme on ferait d'une vie inconnue. Ses ancêtres étaient venus de Perse dans l'Asie grecque, où ils s'étaient taillé une satrapie indépendante près de Cyzique, sur la côte de la Propontide. Pendant les troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, ces petits dynastes furent chassés; l'un d'eux alla se reformer un État plus au Nord, sur le littoral de l'Euxin, entre l'embouchure de l'Halys et la Grande-Arménie; cette bande maritime devint le royaume de Pont. Mithridate y naquit l'an 132 avant Jésus-Christ. Il n'avait que douze ans quand son père mourut; une mère ambitieuse confisqua ses droits et tenta de le faire périr. L'enfant s'enfuit aux forêts du Paryadrès, sur la limite du Caucase; il disparut dans les gorges sauvages d'où le Tchorok descend sur Batoum. Ces lieux n'ont guère changé; tout y est farouche, la nature et les

hommes; les Lazes des montagnes, tels que je les ai vus guidant leurs longues barques sur les rapides du Tchorok, ne doivent pas différer beaucoup des éducateurs de Mithridate. Comme les héros des vieux mythes grecs, le proscrit vécut sept ans parmi les barbares et les fauves, passionné de chasse, gîtant sous le ciel dans le hallier, luttant avec les sangliers et les ours qu'il étouffait dans ses bras, s'endurcissant à la fatigue, à la misère. Quand il sortit de cette rude école, il était déjà l'athlète dont l'armure abandonnée devait plus tard épouvanter les Romains; agile et beau, d'une stature surhumaine, avec un air de visage où éclataient le feu des passions et l'audace des grands desseins; les médailles nous ont conservé cette noble tête, sillonnée au front par la cicatrice d'un coup de foudre. Il reparut dans Sinope, on reconnut le maître; le peuple l'acclama roi sous le nom de Mithridate Eupator.

A peine eut-il rétabli l'ordre dans ce petit royaume que son ambition s'y trouva à l'étroit. Il commença de s'agrandir sur tout le pourtour de l'Euxin; il soumit ou rendit tributaires les populations de la Colchide, de la Crimée, des bouches danubiennes. La mer Noire devint ainsi un lac Pontique, l'arsenal où Mithridate préparait ses flottes, la place d'armes où il recrutait les auxiliaires du littoral pour former son armée de terre.

De là, il guettait le moment où l'Asie serait mûre. Elle échappait aux empires en décomposition des Séleucides et des Ptolémées; les Romains en tenaient la plus grande partie; mais d'une main rapace qui exaspérait le pays, et qu'on sentait déjà moins ferme par suite des dissensions de la République. Quand il jugea le moment venu, Mithridate gravit les plateaux montagneux derrière lesquels il était confiné sur la grève de l'Euxin; en quelques mois, l'orage accumulé sur la mer Noire inonda toute l'Asie Mineure. Le roi de Pont la conquit de l'archipel jusqu'à l'Euphrate, tandis que ses lieutenants entraient dans Athènes et réduisaient la Grèce. Sauf les Balkans, où Mithridate ne pénétra point, son empire réunit un instant la plupart des territoires qui devaient former un jour l'empire ottoman. Ce ne fut qu'un instant : Rome envoya des légions, Sylla reprit la Grèce après les journées de Chéronée et d'Orchomène; il vint disputer l'Asie au nouvel Alexandre.

Je passe sur le détail de vingt-cinq années de luttes, avec leurs alternatives de succès et de revers; c'est la période que nous connaissions le mieux, par les narrations de Plutarque. Plusieurs fois rejeté dans son nid héréditaire, Mithridate en ressortait toujours, avec des armées qui venaient se briser sur les retranchements de

Sylla et de Lucullus. Pompée eut enfin raison de lui; refoulé en Arménie, trahi par son gendre Tigrane, le vaincu entama, le long des côtes de la mer Noire, cette dernière retraite qui ressemble à la chasse d'une bête forcée. Il se réfugia dans les fourrés de montagne où son enfance avait trouvé un asile; les Romains l'en débusquèrent et le poursuivirent plus loin, dans la vallée du Phase, dans les marais de l'Ingour. Le fugitif, entouré de quelques fidèles, s'évada par des sentiers impraticables, sur le versant occidental du Caucase qui tombe à pic dans la mer; repoussé par des tribus inhospitalières, recueilli par des barques de pêcheurs, Mithridate arriva ainsi dans son dernier fort, en Crimée.

Il y assembla encore une armée et conçut alors ce dessein digne d'un Annibal ou d'un Bonaparte : fondre sur l'Italie par la vallée du Danube et les passes du Balkan, frapper son ennemi au cœur, dans Rome même. Ce plan n'était pas irréalisable; comme le remarque l'historien de Mithridate, « qui peut dire si Rome n'aurait pas éprouvé le sort que lui firent subir, cinq siècles plus tard, Alaric, Genséric et Totila? » Mais il faut à de telles entreprises l'allié fantasque de la jeunesse, le bonheur; le héros septuagénaire avait atteint l'âge où la faculté du bonheur est usée. Pharnace, son dernier fils, débaucha les

troupes mécontentes; elles signifièrent au vieux roi que son rôle était fini. Il ne lui restait plus qu'à mourir; il y parvint à grand'peine, son corps robuste résista longtemps. Le fils rebelle envoya la dépouille de son père aux Romains; ils l'ensevelirent dans la nécropole royale, à Sinope.

III

Une vie si agitée intéresserait par elle-même : elle attache davantage quand on pénètre l'homme extraordinaire qui la vécut. Barbare civilisé, Perse instruit aux écoles grecques, Mithridate mêla deux mondes dans son âme complexe : il y a du Pierre le Grand dans ce génie de soubresauts, hâtif et inachevé. Le décor extérieur de sa puissance traduit bien la dualité de son esprit; dans l'équipement de ses armées, dans ses villes, dans ses trésors, dans toute la mise en scène de sa vie, il unit la magnificence écrasante de l'Oriental aux raffinements ingénieux de l'Hellène. Les arts de la Grèce trouvèrent en lui un protecteur entendu; Rome fut éblouie, quand elle vit passer sur les brancards des triomphateurs les statues, les bijoux, la vaisselle d'or du monarque asiatique. Il accueillait les rhéteurs, les poètes; il s'adonnait

aux sciences, surtout à la médecine qu'il pratiquait. La légende des poisons repose sur un fondement réel. Mithridate en cherchait sans cesse de nouveaux dans son laboratoire; il y passait des jours à broyer les herbes vénéneuses du Pont et de la Colchide dans le sang des animaux maléficiés; il avait manipulé lui-même le poison caché dans le pommeau de son cimeterre, et qui ne réussit pas à le tuer. Il composait ensuite des antidotes qu'il absorbait prudemment chaque matin; ses archives regorgeaient de formules thérapeutiques, écrites de sa main, et dont quelques-unes ont survécu sous son nom. Le roi parlait tous les idiomes des peuples qui bigarraient ses États. Il présidait aux cérémonies des trois cultes rivaux, le mazdéisme perse, la religion cappadocienne, le polythéisme grec. Nécessité politique, sans doute; mais, avec l'accoutumance et la réflexion, elle avait dû créer chez cet homme un état de conscience supérieur, la clairvoyance anticipée du savant de nos jours, qui retrouve sous tant de symboles différents l'identité originelle de ces cultes.

Il séduit par ces côtés humains; et, d'autre part, sa férocité monstrueuse le met en dehors de l'humanité. L'action de verser le sang, même son propre sang, est aussi naturelle à ce despote d'Asie qu'aux grands animaux carnassiers. Après

la première conquête de l'Ionie, il ordonne le massacre de tous les résidents romains; cent mille Latins furent égorgés le jour des « Vêpres éphésiennes ». Ceci, c'est encore de la guerre. Mais il semble que Mithridate ait érigé en système l'extermination de tous ses proches, par le fer ou par le poison. Je relève sur la liste de ses victimes une mère, quatre fils, autant de sœurs, dont l'une, Laodice, fut sa première épouse. Les femmes et concubines qui succédèrent à Laodice périrent de même, à divers intervalles. Tantôt il sévissait contre la trahison, toujours tapie à son foyer; tantôt c'était le malheur et l'orgueil qui lui commandaient ces meurtres. Quand le roi entrait en campagne, il mettait en sûreté dans un de ses châteaux son harem, ses archives, ses trésors. Chacune de ces *gazophylacies* renfermait une réserve de poisons rares. L'expédition tournait-elle mal, l'armée romaine menaçait-elle le dépôt royal, Mithridate envoyait aux eunuques l'ordre de détruire le harem, avant qu'il tombât aux mains de l'ennemi. On a peine à se représenter les sentiments de ce terrible joueur qui mettait au jeu toutes ses affections, qui levait une nouvelle famille comme il levait une nouvelle armée, liquidant après chaque catastrophe sa vie domestique, parents, femmes, enfants, pour s'en refaire une autre de toutes pièces.

Ainsi succomba Monime, et pourtant il l'aimait. Il aimait aussi Stratonice, qui échappa au sort commun en livrant à Pompée la forteresse et le trésor commis à sa garde. Pour se venger, le roi tua le fils qu'il avait d'elle. L'histoire de la fille du citharède, telle que notre maître Amyot l'a translatée de Plutarque, rappelle l'aventure d'Esther et de Mardochée. « Stratonice, celle qui avoit plus de crédit autour de luy et à qui il avoit baillé en garde le chasteau où estoit la plus grande quantité de son or et de son argent, estoit fille d'un musicien chantre, lequel n'estoit, au demourant, guères riche, sinon d'ans, dont il estoit fort chargé. Mais ayant un soir en un festin chanté devant Mithridates, elle le ravit si fort de son amour qu'il voulut la nuict mesmes l'avoir à luy, et son vieillard de père s'en alla en sa maison tout fasché. » Le lendemain, Stratonice était sultane favorite; le pauvre musicien s'éveilla dans la pourpre, en une maison toute pleine d'or et d'argent; des esclaves lui présentaient des vêtements somptueux, des pages attendaient à sa porte avec un cheval richement harnaché. La joie tourna la tête au vieillard; il courait la ville sur ce cheval en criant : « Tout ceci est à moi, tout ceci est à moi! »

De toutes ces filles grecques arrachées à leur patrie par le conquérant, une seule trouva grâce

jusqu'à la fin et lui marqua un véritable attachement. La vaillante amazone Hypsicratée, vêtue en homme, les cheveux coupés, suivit le fugitif dans ses marches forcées à travers le Caucase; après le désastre de Nicopolis, le vieux roi, abandonné de tous, ne retrouva près de lui que cette main dévouée pour rattacher sa cuirasse.

IV

La partie la plus neuve dans le travail de M. Théodore Reinach, celle qui a dû lui coûter le plus de peine et dont je lui sais pour ma part beaucoup de gré, c'est l'étude détaillée qu'il fait des populations riveraines de l'Euxin. L'empire de Mithridate, comme le dit fort justement son historien, n'était pas un morceau de continent plus ou moins entouré de mers, mais un morceau de mer entouré de territoires. Ce bassin de la mer Noire a été de tout temps la cuve où sont venues s'amalgamer les races, pour en ressortir avec des combinaisons nouvelles. Aujourd'hui encore, le voyageur qui parcourt ce littoral y observe des échantillons de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie; les uns, immuables; les autres, incessamment modifiés. Il en était de même il y a deux

mille ans ; si l'on avait une carte exacte des transformations ethnographiques accomplies durant ce temps dans ce coin du globe, les plus curieux problèmes de l'histoire générale seraient à moitié résolus.

C'est malheureusement impossible, au moins pour la partie du bassin qui s'ouvre sur les grands fleuves et les grandes plaines : les flots obscurs des migrations ont passé là, comme les vagues roulent la nuit sur cette mer, pressées, pareilles, bientôt mélangées, laissant les mêmes indices ou n'en laissant aucun. A peine si l'historien retrouve quelques points fixes dans cet écoulement continu. Il en est autrement de la partie orientale, où les montagnes ont retenu dans leurs plis quelques résidus de ces migrations successives; ils se sont cristallisés dans les vallées du Caucase. Là vivent encore des sujets de Mithridate. Les Svanes de la Haute-Mingrélie, par exemple : quand Chardin les décrivait, il n'avait presque rien à changer aux récits de Strabon; et il y aurait aujourd'hui bien peu de retouches à faire aux peintures de Chardin. Tel contingent du Caucase, qui porte la cotte de mailles et le bouclier dans l'escorte du tsar, nous représente au vif une des phalanges du roi de Pont : même type, mêmes armes, mêmes mœurs. D'où vient le contentement que l'on éprouve devant ces résurrections partielles du

passé? Serait-ce qu'en rencontrant un débris immobile, qui nous donne l'illusion d'un peu de stabilité, nous nous rassurons un instant contre la grande misère, la fuite universelle des choses?

Une idée court à travers ce livre et lui donne une haute tenue. La tentative de Mithridate, nous dit M. Théodore Reinach, fut le premier effort de l'Orient pour se séparer de l'Occident. Ce Perse eut le sentiment de l'avenir ; il comprit que l'heure était venue d'accoupler deux forces ennemies jusqu'alors, le persisme et l'hellénisme, la puissance barbare et l'esprit grec, pour les opposer de concert à la domination de l'Occident. Aux beaux temps de la Grèce et jusqu'aux expéditions d'Alexandre, il n'y avait eu qu'un foyer de civilisation supérieure dans le monde. Le Macédonien rattacha l'Asie à ce foyer; Rome le reporta plus à l'Ouest; c'était désormais trop peu d'un seul centre de civilisation pour tant d'espace et pour des génies si différents. Le monde n'était plus le petit cercle développé autour du centre hellénique; il prenait insensiblement la figure d'une ellipse à deux foyers. Tout le travail de l'histoire allait tendre à les détacher l'un de l'autre. Eupator mit l'épée barbare au service de la Grèce réfugiée en Asie, opprimée par les Latins; il vint trop tôt; mais cette épée frappa juste, au point faible où devait se faire l'inévitable rup-

ture. — « Que demandait-il, après tout, sinon ce qui devait s'accomplir pacifiquement, par la force des choses, cinq siècles plus tard, lorsque, après la mort de Théodose, l'empire romain, s'effondrant sous son propre poids, se divisa en deux moitiés destinées à se tourner le dos de plus en plus : l'empire latin, à Rome; l'empire grec, à Constantinople. » — Le biographe qui a su agrandir son sujet en le subordonnant à cette vue générale est un historien.

Aussi faut-il souhaiter qu'il préfère de plus en plus les larges procédés de la fresque au travail patient de la mosaïque. Si ce travail est parfois trop apparent dans son *Mithridate*, je voudrais croire que la faute en revient aux seuls matériaux dont l'écrivain disposait ; il a dû construire ce livre avec les menues indications de l'archéologie, avec des lignes brèves, souvent contradictoires, glanées dans les récits des anciens. Mais je crains bien que M. Théodore Reinach ne voie dans mon souhait une funeste hérésie; il appartient à la nouvelle école d'histoire analytique : on s'y engage d'honneur à ne jamais donner « le coup de pouce ». Il nous dit dans sa préface, et il a mille fois raison de le dire, que la destinée tragique de Mithridate « offre à l'historien comme au poète une ample matière de narrations pathétiques et de tableaux brillants ». Il se reprend

aussitôt : « Mais de pareilles considérations ont peu de poids auprès du lecteur de nos jours, qui demande à l'histoire moins des émotions que des enseignements. » — « Des renseignements », me disait en corrigeant la formule un savant plus rigide encore. Ah! que messieurs les savants me persuadent mal! Renseignements et enseignements ont du bon; mais le lecteur de nos jours, s'il est un homme, demande avant tout à l'histoire ce que lui ont demandé les hommes de tous les temps : l'émotion, la vie supérieure. Puisque me voici dans l'hérésie, j'irai jusqu'au blasphème : la science change, les savants se trompent et passent; seule, l'émotion demeure; seule, elle préserve à jamais le nom de celui qui l'a donnée. Mithridate nous en administrera la preuve.

V

Quand on vient de lire un ouvrage sur Mithridate, la main va d'elle-même rechercher la tragédie de Racine. On la compare à l'enchaînement des faits véritables, on en voit mieux les imperfections. Les caractères des principaux personnages sont faibles et ils faussent l'histoire. Xipharès est un bon jeune homme, élevé dans d'excellents prin-

cipes, incapable d'ailleurs de nous inspirer le moindre intérêt. Pharnace, le fils rebelle, occupe convenablement son emploi de traître, sans qu'un seul trait individuel le distingue dans cet emploi. Mithridate est un don Ruy-Gomez moins héroïque et moins touchant : malgré ses fureurs oratoires, nous ne sentons très vivement ni l'amour ni l'ambition du vieillard; il a recours à des pièges puérils et assez bas, pour démêler des secrets que les Agnès ne livrent pas aussi ingénument aux Arnolphe; il ne retrouve une vraie grandeur qu'en débitant les beaux vers où il déclare son dessein de marcher sur Rome. Oui, mais il y a Monime.

Elle non plus, la douce princesse de Racine, elle n'a rien de commun avec la sultane de l'histoire. Le poète, obéissant aux convenances théâtrales de son temps, substitue aux faits réels une intrigue assez pauvre. Monime « accordée avec Mithridate », qui est alors septuagénaire, aimant un fils du roi, jeune coquefredouille très insignifiant, sacrifiant son amour à un devoir très problématique, toute cette fable est banale, il faut bien l'avouer, et visiblement inventée pour la symétrie classique des sentiments de théâtre. Dans la réalité historique, telle qu'un Shakespeare l'eût mise à la scène, les situations sont bien autrement naturelles, fortes et pathétiques.

Ce fut au plus beau moment de sa gloire, dans

Stratonicée prise d'assaut, que Mithridate rencontra Monime. Il avait alors quarante-deux ans. La Grecque résista au vainqueur de l'Asie. — « Cestecy étoit fort renommée entre les Grecs, pource que, quelques solicitations que luy sceust faire le roy en estant amoureux, et qu'il luy eust envoyé quinze mille escus comptants pour un coup, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites, jusques à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eulx, qu'il luy eust envoyé le bandeau royal et qu'il l'eust appelée royne. La pauvre dame, tout le temps auparavant depuis que ce roy barbare l'eust épousée avoit vescu en grande desplaisance, ne foisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beaulté de son corps... loing du doulx païs de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une umbre des biens qu'elle avoit espérez. » — Toute cette fin du récit de Plutarque est fort suspecte. Comment accorde-t-il ces doléances avec ce qu'il rapporte ailleurs, dans la Vie de Pompée? Quand le Romain s'empara du Château-Neuf, il y trouva les archives du roi de Pont. — « Il y avoit aussi des interprétations de songes, que Mithridates et ses femmes avoient songez, et des lettres lascives d'amour, de Monime à luy et de luy à elle. »

Autant qu'on peut voir clair dans ce roman historique, Mithridate aima avec emportement la

femme qui lui avait dicté ses conditions; aux premiers jours de leur union, il donna dans Pergame des fêtes magnifiques, dignes de la reine d'Asie; sa passion persista longtemps; il oubliait les soucis de guerre et d'ambition pour écrire à Monime les lettres galantes dont parle Plutarque. La fière Milésienne connut les alternatives des favorites d'Orient; heureuse et toute-puissante quand le maître était près d'elle, languissante dans l'ennui du harem quand le maître était absent. Une bataille perdue la mit à la merci des ennemis de son seigneur : plutôt que de la voir traînée au triomphe romain, Mithridate lui commanda de mourir. Elle voulut s'étrangler avec le bandeau royal, qui avait été le prix de sa personne. On connaît son apostrophe à ce diadème de gaze, trop frêle pour lui rendre ce dernier service. Etait-ce souvenir, amour, déception, colère? Ces sentiments violents, ceux de Mithridate vaincu, partagé entre sa tendresse et son orgueil, tel était le thème dramatique offert par l'histoire au poète. Racine en fit un arrangement factice, accommodé au goût de son époque.

Il n'a retenu de la réalité qu'un nom, une image vaine; mais sous ce nom et dans cette image, il a mis un cœur éternel. Elle le dit bien à Pharnace :

..... Je n'ai qu'un cœur.

Qu'importent les circonstances plus ou moins heureusement choisies, les mannequins de théâtre qui donnent prétexte aux mouvements de ce cœur? Les déguisements sont faux, le cri de souffrance est vrai. L'accent en est si profond et si juste, si indépendant de toute application à une intrigue particulière, que nous oublions le moment de l'histoire défiguré par le caprice du poète; Monime est la passion abstraite, c'est l'humanité tout entière qui parle par sa bouche.

Racine n'a que de mauvais « renseignements », mais il a le secret de l'émotion. Et il en résulte ceci. La grande majorité des honnêtes gens ne sait plus rien du roi Mithridate; vous qui venez de lire quelques traits de sa vie, vous les aurez oubliés demain; moi, qui viens de la rapprendre avec un bon guide, je n'en garderai qu'un souvenir confus dans quelques années; mais tous, tant que nous sommes, nous aurons toujours devant les yeux Monime présente et vivante. L'histoire de Mithridate, c'est elle. Et si les personnes entêtées des causes finales demandaient pourquoi le roi de Pont a remué le monde, si elles nous pressaient sur les conséquences de ses grandes actions, conséquences invisibles aujourd'hui sous la masse des faits ultérieurs qui déterminèrent la suite de l'histoire, on ne risquerait rien à leur répondre : l'Asie fut bouleversée

durant quarante ans, à la seule fin d'attirer, dix-huit siècles plus tard, l'attention du poète qui a ramassé dans toutes ces révolutions un nom obscur, qui a suscité de toute cette cendre un être impérissable, qui a refait une vie unique et supérieure avec toute cette mort indifférente.

Je donne cette philosophie de l'histoire pour ce qu'elle vaut. Bossuet a peut-être des explications meilleures. Il y en a aussi de plus saugrenues.

Novembre 1890.

NAPOLÉON ET ALEXANDRE Ier

ALBERT VANDAL [1]

I

J'ai sous les yeux une eau-forte gravée par Bertaux, dans le goût solennel des élèves de David : un triste paysage de sables et d'eaux lentes, sous un ciel chargé d'orage; le Niémen roule ses flots entre les berges basses des plaines lithuaniennes; sur les deux rives, un fourmillement d'uniformes, français à gauche, russes à droite. Au milieu du fleuve, un pavillon rustique s'élève sur un radeau; deux barques se dirigent vers ce point; à l'avant de l'une, on reconnaît

1. *Napoléon et Alexandre Ier, l'Alliance russe sous le premier empire, I. De Tilsit à Erfurt*, par Albert Vandal. — *Alexandre Ier et Napoléon, d'après leur correspondance inédite, 1801-1812*, par Serge Tatitscheff.

Napoléon; à l'avant de l'autre, Alexandre. C'est le premier moment de l'entrevue de Tilsit.

Quand les barques eurent accosté le radeau, les deux empereurs se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'abordèrent avec ces mots : « Sire, dit le Russe, je hais les Anglais autant que vous. — En ce cas, répondit le Français, la paix est faite. »

Ainsi naquit d'une haine commune, sur le radeau du Niémen, la fragile et flottante alliance qui rapprocha pour la première fois la France et la Russie. On la vit durant quelques mois ardente comme une passion, puis languissante pendant trois années; elle aboutit à l'incendie de Moscou, à la prise de Paris; elle nous rapporta, tout compte fait, des colonnes de porphyre sibérien et des vases massifs de malachite, présents d'Alexandre à Napoléon. Ils sont d'ailleurs fort beaux. On peut les voir encore dans les salles désertes du Grand-Trianon.

Cette période de notre histoire diplomatique était mal connue, les correspondances qui l'éclairent ayant échappé aux recherches de Thiers. Des travaux simultanés viennent de la remettre en pleine lumière; les archives russes et françaises ont rendu tous leurs secrets. L'inclination du jour recommandait aux travailleurs le choix de ce sujet. MM. les directeurs des casinos parisiens

ne pouvaient retenir pour eux seuls tous les bénéfices de « l'alliance russe »; il appartenait aux historiens d'étudier les précédents de la liaison instinctive si arbitrairement appelée de ce nom. Gardons-nous d'ailleurs de nous laisser égarer par une similitude apparente. L'esprit commun de précaution qui règle aujourd'hui l'entente de la nation russe et de la nation française, cet esprit défensif n'a que de lointains rapports avec l'association de 1807, entre deux hommes qui voulaient dominer et partager le monde. On est en droit d'espérer de la politique actuelle qu'étant plus modeste elle sera moins décevante.

Rappelons ce que fut l'ancienne, d'après les publications récentes de MM. Serge Tatitscheff et Albert Vandal. Nous sommes redevables au premier de nombreux documents, inédits jusqu'à ce jour : projets de traités, conventions secrètes, correspondances. Depuis plusieurs années, M. Tatitscheff faisait connaître les pièces principales au fur et à mesure de ses découvertes, il les commentait dans les Revues russes et françaises. Il vient de les réunir dans un volume où l'on trouvera la suite complète des négociations entre les Cabinets de Paris et de Pétersbourg, de 1801 à 1812. C'est un répertoire définitif, chaque allégation y est contrôlée par sa preuve; il fait honneur à la patience

et à la sagacité du diplomate étranger qui a enrichi notre histoire nationale de cette importante contribution.

M. Vandal a exhumé, de son côté, quelques documents décisifs; il a interrogé toutes les sources connues, et les notes particulières de Caulaincourt lui ont permis de reconstituer la mission de cet envoyé. Mais surtout il a mis dans sa narration ce qu'on ne ramasse pas dans la poussière des archives, l'ensemble des dons qui font l'historien. Certes, il n'est plus besoin de présenter au public l'auteur d'*Elisabeth de Russie* et du *Marquis de Villeneuve*; j'espère néanmoins qu'il ne me saura pas mauvais gré, si j'ajoute que ces agréables récits faisaient attendre, sans l'annoncer expressément, le maître livre qu'il apporte aujourd'hui. Je viens d'y trouver une de ces joies rares où il y a plus qu'un plaisir de lecture : la manifestation d'une force vivante, intacte, qui surgit dans le haut pays des lettres françaises.

II

La grosse entreprise de M. Vandal exigera plusieurs volumes : le premier nous conduit de Tilsit à Erfurt. Il n'embrasse guère qu'une

année : mais c'est l'année culminante de l'épopée impériale, l'instant où les plus vastes projets bouillonnent dans le cerveau de Napoléon. L'Europe asservie renonce à la lutte, les régiments français pèsent sur elle du Niémen jusqu'à l'Ebre. Maître de l'Occident, le conquérant songe à l'Orient; ses anciens rêves d'Égypte et du Thabor se relèvent devant lui; l'Asie l'appelle, il refait en pensée les étapes du Macédonien, il médite de frapper l'Angleterre aux Indes. C'est aussi l'heure des deux fautes irréparables, qui l'arrêtent sur le chemin de l'Orient, qui vont ruiner sa puissance en Occident : le viol d'une nation, l'Espagne; la suppression d'une autre, la Prusse. Le génie de l'empereur ne fut jamais plus lucide que dans cette ivresse commençante; sa fantaisie pétrit le monde comme une boule d'argile; et ce travail d'une pensée folle est accompli d'une main merveilleusement sûre; de juillet 1887 à octobre 1808, il conduit avec un art irréprochable les opérations qui épuisent sa fortune et préparent sa perte.

Toutes les combinaisons nouvelles se rattachent à une idée qui a levé dans l'esprit de Napoléon au lendemain `de Friedland : l'alliance russe sera désormais le pivot de la politique impériale, le point d'appui contre l'éternelle ennemie, l'Angleterre. Les péripéties de cette alliance, tel est proprement le sujet choisi par M. Vandal. Mais elle

n'est que le rouage principal dans la formidable machine mise en travail par la volonté de Napoléon; pour comprendre le jeu de cette pièce, il faut embrasser d'une vue simultanée celui de tous les autres ressorts. On devine combien était délicate la tâche de notre historien : il devait prendre dans les affaires de l'empire ce qui réagit sur son objet, sans noyer cet objet dans l'ensemble de l'époque; toutes les grandes scènes qui tentaient sa plume et qu'il ne pouvait pas négliger, il ne devait nous les montrer que dans leur réflexion sur une négociation particulière.

Cette négociation se déroule à travers le livre de M. Vandal comme une fine arabesque qui relierait deux grands tableaux : la scène initiale de Tilsit, la scène finale d'Erfurt. Toutes les qualités que l'on peut demander à un peintre d'histoire, on les trouvera dans ces deux chapitres : science de la composition, choix judicieux des détails, exactitude, éclat, mouvement. En retraçant l'entrevue d'Erfurt, l'écrivain avait à lutter contre le redoutable concurrent qui sort de la tombe pour lui disputer ce sujet; le récit de Talleyrand nous est déjà connu. Allez donc rivaliser avec un témoin, le plus autorisé de tous, qui apporte une vision directe, habituée à plonger dans les cœurs, qui marque tout ce qu'il touche de sa griffe de diable! Je viens de comparer les deux morceaux ;

Talleyrand ne fait aucun tort à notre contemporain, tant sont justes et précis les traits choisis par ce dernier, quand il nous montre l'entrée des souverains à Erfurt, le parterre de rois, le banquet de Weimar, maint autre épisode de ces journées prodigieuses.

Pourtant, je préfère encore l'entrevue de Tilsit; avec des éléments moins nombreux et moins riches, l'auteur nous en donne des images singulièrement vivantes. C'est le triomphe de l'art, obtenu sans un effet de phrase ni de mot, par l'exacte gradation des personnages à leur plan, par le seul relief de leurs actions. Nous voyons le vaincu de Friedland subissant de loin la fascination de Napoléon, attiré sur l'autre rive du Niémen par un magnétisme plus fort que sa volonté, venant se jeter dans les bras de son vainqueur, recevant le coup de foudre d'une véritable passion. Derrière ces deux figures centrales qui retiennent toute la lumière, de déplorables fantômes passent dans l'ombre : Frédéric-Guillaume, roi sans royaume, et la triste reine Louise. L'historien s'interdit tout appel direct à notre sensibilité : il expose; nous n'en sentons que plus vivement l'excès de misère de ces Prussiens, et combien leur malheur crie vengeance. Oui, il faut le dire bien haut, il faut le dire deux fois quand on est Français, pareil écrasement d'un

peuple appelait des retours terribles. Là, comme sur d'autres points, des enseignements fortifiants se dégagent de ce livre; il nous montre la loi de justice immanente fonctionnant à coup sûr dans l'histoire, punissant les abus de la force, faisant de chaque spoliation une plaie inguérissable pour le spoliateur. Au moment de réaliser leurs grandes vues sur l'Orient, Napoléon et Alexandre sont arrêtés, le premier par la victime espagnole, le second par la victime polonaise. Cette loi de justice, il ne nous déplaît pas de reconnaître l'application qui nous en fut faite; c'est une garantie de ses applications futures; elle est pour nous source de remords dans le passé, source de châtiments dans le présent; elle est aussi, dès qu'on médite sur le renversement des rôles, source d'espérance dans l'avenir.

Entre les deux rencontres mémorables, l'intérêt anecdotique se soutient avec les ambassades de Savary et de Caulaincourt, avec la stratégie mondaine déployée par les envoyés français pour réduire l'hostilité de la société pétersbourgeoise. Des entretiens et des épisodes piquants rendent au vif l'esprit de cette société, tel que Tolstoï nous l'a conservé dans quelques chapitres de *la Guerre et la Paix*. Mais ce qui fait la vie intime et l'unité dramatique du livre, c'est avant tout le duel de pensée entre Napoléon et Alexandre. Dès les premières pages de l'avant-propos, M. Vandal

a posé en raccourci les deux personnages dans ces médaillons fort ressemblants :

« A Tilsit, il semble que le génie de deux races se rencontre et s'oppose. Napoléon personnifie le génie latin dans sa plus forte expression, dans sa rayonnante clarté, dans son alerte vigueur, dans son goût pour les conceptions harmoniques et précises, et, chez lui, l'imagination, quelque exubérante qu'elle soit, se subordonne toujours aux règles de la logique. Alexandre tient des races du Nord le goût des aspirations hautes, indéterminées et brumeuses, développé en lui par une éducation toute spéculative. Attrayant, mystérieux et décevant, il découvre de généreuses intentions et trop souvent l'impuissance d'agir, s'égare dans l'irréel, passe sa vie à changer d'idéal, combattu entre des sentiments divers qui tiennent ses décisions en suspens, nuisent à la netteté, à la franchise de son caractère, et laissent toujours au travail de sa pensée quelque chose de flottant et d'inachevé. Napoléon, c'est l'action; Alexandre, c'est le rêve. »

Les caractères ainsi indiqués se développent par la suite, des retouches successives les précisent. Sous les dehors d'une tendre amitié, la fourbe italienne et la fourbe grecque sont aux prises; on joue serré de part et d'autre, mais Napoléon dirige la partie. Il obtient d'emblée et

sans rien mettre au jeu le grand point, la rupture entre la Russie et l'Angleterre. Tantôt il modère, tantôt il enflamme les vagues ambitions d'Alexandre. Lorsqu'il croit l'Angleterre matée, dès qu'il se sent le plus fort et libre d'embarras sur le continent, il ramène les conditions de l'alliance au programme étroit, la Silésie pour lui, les provinces moldo-valaques pour la Russie. Alexandre ne veut point entendre à ce marché, car la Silésie occupée par nos troupes, c'est l'empire français continué jusqu'à la Pologne; d'ailleurs, il regarde toujours par delà le Danube, jusqu'au Bosphore où se mire Sainte-Sophie. Il tient pour le programme large, dont il fut un instant question à Tilsit, pour le partage du monde. Au fond, Napoléon y répugne, il ne revient à ce projet qu'aux jours de ses grandes fureurs contre l'Angleterre, quand il médite d'aller l'atteindre aux Indes. Il met alors sa diplomatie en branle : Sébastiani et Marmont ont ordre de tout préparer dans la péninsule des Balkans, Gardanne fournit des indications minutieuses sur les routes militaires de la Perse, les lieux d'étape, les subsistances. L'entrée en campagne semble imminente. Mais est-ce résolution sincère chez l'empereur, quelque chose de plus qu'une chimère un moment caressée, une menace qu'il veut faire prendre au sérieux?

Sincère ou non, quand Napoléon remet le grand partage sur le tapis, c'est qu'il sent qu'Alexandre lui échappe ; c'est que l'allié se lasse de promesses perpétuellement éludées et profite pour se refroidir d'embarras nouveaux qui ont surgi sous les pas de l'empereur. Alors Caulaincourt et Roumantzof déploient les cartes de Turquie, d'Asie Mineure, de Perse; ils disputent pied à pied sur l'attribution de la Roumélie, de l'Archipel, des Echelles, sur la composition du corps d'armée qui marchera en Mésopotamie. Ils bataillent durant plusieurs semaines sur les Dardanelles; l'empereur français veut garder un des châteaux, l'empereur russe réclame les deux. Le grandiose et le risible se mêlent dans les procès-verbaux de ces longues séances, véritable tragi-comédie; avec des grâces légères de langage, avec le ton dégagé de l'ancienne cour, les deux diplomates assignent à leurs maîtres des empires, des royaumes, des mers; les convoitises sont âpres, les dissentiments inconciliables, les paroles souriantes et volontairement disproportionnées à la gravité des objets; c'est la dissonance d'un air de flûte qui réglerait les apprêts d'une exécution capitale.

Seules, les lettres de Napoléon relèvent le débat à sa hauteur ; elles sont d'un tour cornélien. Par moments, on y devine toute son âme impétueuse qui vole à Pétersbourg, presse les négociateurs,

tourmente Alexandre, violente les événements. Il ne néglige aucun moyen d'action, il s'occupe lui-même des toilettes commandées à Paris par les dames en faveur à la cour de Russie. Voyez dans le livre la fugue de Mlle Georges et les espérances que l'empereur a fondées sur cette auxiliaire. Il veut comme on n'a jamais voulu, vite et fort. Rappelez-vous le document qui fait le mieux saisir ces ouragans de volonté, la correspondance relative au mariage russe, déjà publiée par M. Pierre Bertrand : ce n'est pas une demande en mariage, c'est la chasse d'une proie qui doit être forcée avant le soir.

Je ne puis résumer ici les phases changeantes de la négociation. Dans l'exposé de M. Vandal, on les suit sans que l'attention languisse un instant. On sait que les pourparlers se rompront, et que les adversaires ne retiendront pas un seul lambeau de ces terres, si ardemment désirées, si cavalièrement dépecées en effigie, sur la carte; n'importe, la passe d'escrime est attachante, et si les mêmes coups reviennent sans cesse, ils sont parés chaque fois avec des feintes et des dégagements nouveaux. Admirable sujet pour un Goethe, le Goethe d'*Egmont*, qui rassemblerait en un drame vivant les péripéties de ce combat de pensées, livré pour les plus grands intérêts du monde, entre deux âmes si différentes, mais également passionnées.

III

M. Vandal doit s'attendre à de fortes objections contre sa thèse fondamentale : l'établissement de la paix universelle, tel aurait été le but unique de Napoléon. On reprochera aussi à l'historien la séduction visible qu'exerce sur lui la figure de son héros, et, sinon l'excuse, du moins l'acceptation tacite du grand désordre que ce héros faisait dans le monde.

Plus d'un lecteur se rebiffera devant cette première phrase, en tête de l'Avant-Propos : « Pendant toute la durée de son règne, Napoléon poursuivit au dehors un but invariable : assurer par une paix sérieuse avec l'Angleterre la fixité de son œuvre, la grandeur française et le repos du monde. » La phrase gagnerait à être expliquée. Le cerveau du conquérant est fait sans doute comme le cerveau du joueur. Un joueur se dit presque toujours, et de très bonne foi : Encore ce coup de gain, et je me lève, et je liquide ma situation. Le coup est souvent irréalisable; même s'il est réalisé, le vrai joueur ne se lève pas, il ne peut pas se lever. Ainsi de Napoléon. Je consens qu'on lui prête un vif désir de la paix; pourvu qu'on ajoute : Il la subordonnait à des gains

impossibles, et, même après ces gains, la passion dominante ne lui eût jamais permis de s'arrêter.

Les circonstances non plus; qu'on le veuille ou non, Napoléon fait partie du *bloc*, lui aussi. Austerlitz et Iéna sont la suite logique, organique d'Arcole et de Rivoli, qui sont la suite de Jemmapes et de Valmy; et toutes ces journées sont en germe dans la *Déclaration des Droits*. Il ne suffisait pas d'une victoire défensive sur le sol national, il en fallait vingt autres, cent autres, longtemps et partout, pour porter jusqu'à Moscou le nouvel évangile de l'humanité. Le légataire universel de la Révolution doit pousser à bout la gageure démesurée de l'esprit nouveau contre l'ancien monde; ce monde ne sera irrévocablement détruit que si l'explosif le bouleverse de fond en comble, jusqu'à la dernière motte de terre; s'il n'y a pas trop, il n'y aura pas assez. Les guerres de la Révolution doivent être comprises dans le jugement que M. Vandal porte plus loin sur les guerres de l'Empire. « Ce sont les parties indissolublement unies d'un seul tout, d'une guerre unique, où notre nation finit par tomber aux pieds de l'Europe après l'avoir pénétrée et transformée, où la France a succombé, où l'idée française a vaincu. »

Ici encore, l'assertion n'est acceptable que si on la complète. Oui, l'idée française a vaincu, mais elle s'est transformée à l'usage de l'Europe;

suivant la théorie de M. Albert Sorel, théorie si juste et si lumineuse qu'elle est déjà classique pour tous les historiens, notre idée libérale et humanitaire s'est métamorphosée dans la conscience nationale de la plupart des nations européennes ; elle y est devenue l'idée de nationalité, ce ferment politique d'où est sortie l'organisation actuelle de l'Europe.

L'écrivain termine son Avant-Propos par une page dont personne ne contestera le sagesse. « En face de ces triomphants spectacles, l'incertitude du lendemain, l'angoisse du péril imminent laisse à notre satisfaction, à notre orgueil, quelque chose d'inquiet et de haletant; à ces splendeurs, si éblouissantes qu'elles soient, nous préférons encore le tableau qu'offrit la France à d'autres périodes de son histoire, alors qu'elle joignait la sérénité à la force, la foi dans l'avenir à la pleine possession du présent, à l'avantage des mâles vertus celui des longues traditions, alors qu'elle n'avait pas éprouvé le malheur le plus difficilement réparable qui puisse frapper un peuple, la perte d'une dynastie tutélaire et consacrée par les siècles. »

Ayant ainsi payé tribut à la raison, M. Vandal ajoute : « Mais comment ne point tressaillir aux souvenirs de l'époque héroïque, de celle qui serait incomparable entre toutes, si la grandeur de

l'homme pouvait suppléer à la majesté des antiques institutions! » Et il tressaille, vivement.

Si c'est un crime, il faut bien se persuader que c'est un crime inséparable de la nature du talent qui éclate dans ce livre. Un esprit plus enclin à la critique, plus exact à compter les erreurs, plus soucieux de mesurer les actions de Napoléon à l'aune bourgeoise, un pareil esprit nous eût donné un autre livre : quelque ouvrage érudit, pondéré, d'une digestion un peu lourde pour le lecteur. Si nous préférons une œuvre d'art, il faut bien nous résoudre à la recevoir d'un artiste; et pour cette famille d'esprits, Napoléon ne peut être qu'un objet d'amour ou un objet de haine.

L'empereur écrivait à Alexandre, dans une de ses plus belles lettres : « Il faut être plus grands, malgré nous. Il est de la sagesse et de la politique de faire ce que le destin ordonne et d'aller où la marche irrésistible des événements nous conduit. Alors cette nuée de pygmées, qui ne veulent pas voir que *les événements actuels sont tels qu'il faut en chercher la comparaison dans l'histoire et non dans les Gazettes du siècle dernier*, fléchiront et suivront le mouvement... » — M. Vandal commente finement cette phrase, en étudiant les Mémoires rédigés par les agents de carrière pour le partage de l'Orient; il indique le perpétuel malentendu entre un d'Hauterive, l'honnête et

clairvoyant commis des affaires étrangères, entre Talleyrand lui-même et Napoléon. Ces hommes de tradition font des efforts désespérés pour se hausser jusqu'aux conceptions du maître, pour les rattacher aux principes habituels, et, comme on dit dans leur langue, à la doctrine du Département. Napoléon n'a point ce souci; il travaille hors cadres, dans le fabuleux, avec César et Charlemagne. On peut être un très bon, un très sûr historien en pensant comme d'Hauterive, en essayant comme lui et après coup de brider la politique du monstre. Mais il n'est pas interdit à d'autres de partir délibérément avec César et Charlemagne, d'abdiquer le jugement coutumier en abordant ces crises inexplicables de l'histoire, où un génie déchaîné fait l'intérim de la raison quotidienne.

Il y a mieux à dire pour défendre notre auteur. Si je ne me trompe, il a grandi depuis 1870, durant ces années d'hôpital où la France pansait timidement ses blessures. Il est de la génération sacrifiée, associée à des œuvres médiocres, et qui n'a vraiment pas eu sa ration d'idéal, de contentement patriotique. Ne parlons même pas de gloire et d'orgueil. Voici que le hasard de ses études tire cet homme des jours moroses et le ramène à la grande féerie française; le mirage lui emplit les yeux. De sa chambre close de convalescent, il passe

brusquement sur les sommets où l'on se grisait d'air vif. Et l'on voudrait qu'il réprimât un frisson de complaisance! A chaque instant, il rencontre dans son sujet des traits comme celui-ci : au banquet de Weimar, les Allemands complimentent Napoléon sur son érudition : « Il rappela que jadis, en France, les loisirs de la vie de garnison lui avaient permis de lire beaucoup et d'étudier; ce fut alors qu'il commença une de ses phrases par ces mots : Quand j'étais lieutenant d'artillerie... A l'instant où il évoquait ce souvenir, il avait à sa droite l'empereur de toutes les Russies, puis les souverains de Westphalie et de Wurtemberg; à sa gauche, la duchesse de Weimar, les rois de Bavière et de Saxe; il était servi par ses pages, et, derrière lui, debout contre la muraille, des seigneurs haut titrés, portant les plus beaux noms d'Allemagne, remplissaient les fonctions de la domesticité féodale. »

La folle aventure, diront les gens sages, qui ne pouvait durer et devait finir épouvantablement! Sans doute, sans doute; mais d'autres, moins sages, penseront d'abord qu'il a suffi d'un caprice de la France pour faire cette destinée au lieutenant d'artillerie, et qu'il n'appartient qu'à cette chère folle de courber ainsi tous les rois devant les amants à qui elle se donne. Plaignons les âmes que cette pensée laisserait très calmes.

Si maintenant nous écartons les questions de littérature et de méthodes historiques, choses secondaires, après tout; si nous cherchons parmi ceux que le talent signale les meilleurs ouvriers des besognes futures, — et cela seul importe, — je sais bien le tour d'esprit et de cœur qui nous les désignera, qui fixera notre espoir; je doute que ce soit l'excès de la raison critique. Oh! soyez tranquilles, il en restera toujours assez des autres, des pleure-froid, pour empêcher ceux qui vibrent de refaire une France trop hardie, trop grande, trop semblable à ce qu'elle fut.

Je terminerai par un vœu indiscret. M. Vandal en fera ce qui lui plaira. Nous allons attendre avec impatience l'achèvement de son ouvrage. Quand il l'aura mené à bonne fin, l'historien ne voudra peut-être pas abandonner une époque qui lui est devenue si familière. Des préoccupations actuelles l'y avaient conduit; la même pente d'idées pourrait l'y ramener. Je me permets en ce cas de lui proposer un sujet : la découverte par Bonaparte de la vraie France et de ses besoins, durant ces années du Consulat qui seraient irréprochables, si l'on en pouvait effacer le sang de Vincennes. C'est la partie la plus solide et la plus lumineuse dans l'œuvre de Thiers; mais depuis qu'il écrivait, le temps a marché. Un autre grand historien vient de reprendre ce thème; il n'en-

trait pas dans son plan philosophique de s'astreindre à la narration continue des faits. D'ailleurs, il y a plaisir et profit à voir de pareils sujets traités par des esprits différents, qui nous renseignent sur l'humeur de chaque génération.

Avec cet art de la composition que j'ai loué dans *Napoléon et Alexandre*, l'écrivain pourrait ramener tous les actes de Bonaparte, durant la fin du Directoire et les commencements du Consulat, à une idée centrale : la découverte de la France, derrière les groupes d'acteurs usés qui la cachaient. Débris de provenances diverses et de même incapacité ; restes de la Convention, sectaires étroits, jacobins féroces ou piteux, agitant encore leurs carmagnoles sanglantes ou quêtant déjà la muselière d'un maître ; intrigants de la Plaine, abritant leurs intérêts sous le couvert de toutes les lâchetés ; revenants aveugles de l'ancien régime, réacteurs, muscadins, clichyens, rêveurs impuissants de monarchies impossibles et oubliées, cervelles vides et vaines de conspirateurs de salon. Pour les observateurs superficiels, pour tout le monde en 1799, ces acteurs bruyants paraissaient remplir la scène, ils personnifiaient la France, toutes ses espérances, toutes ses ressources de gouvernement ; jusqu'à l'heure où un clair regard la reconnut derrière eux, cette France, avec ses besoins moraux et matériels, sa soif d'ordre, d'équité supérieure,

d'union pacifique au dedans et de grandeur au dehors, sa volonté de se donner à l'architecte qui saurait la reconstruire sur le nouveau type social commandé par tant de changements.

Le sujet n'est pas neuf. Je crois qu'on y peut trouver encore, après tant d'autres, la matière d'un livre utile, le plus utile peut-être aux jeunes gens du présent. La tâche serait lourde ; elle n'excéderait pas, nous le savons maintenant, le pouvoir de l'écrivain qui vient de nous donner un des beaux ouvrages historiques de ce temps.

Février 1891.

LE PRINCE DE TALLEYRAND[1]

M. de Talleyrand s'est laissé dire chez les morts que les affaires de France étaient dans l'embarras et que l'on pensait à lui. Après cinquante-trois ans de retraite, il revient, il s'offre. Mais fut-il jamais chez les morts? La suprême habileté de cet homme, c'est de n'avoir jamais souffert que l'oubli l'approchât un instant, dans le pays des oublis rapides. Depuis un demi-siècle, la maigre main sort de terre, elle écarte patiemment le lierre et la ronce. Le prince n'a pas cessé un jour d'occuper les esprits ; il rentre aujourd'hui, comme on revient d'une absence. Il a fait sa toilette, méthodiquement, ainsi qu'il faisait le matin où les alliés entrèrent dans Paris ; il a mis

1. *Mémoires*, tomes I et II, avec une préface de M. le duc de Broglie.

sa poudre, composé son attitude, préparé ses mots; il s'est pourvu d'une solide doctrine pour défendre les principes du gouvernement existant. Demain, toute la ville se précipitera dans le salon qu'il rouvre, comme elle courait jadis rue Saint-Florentin. Après-demain, vous verrez qu'on le fera, qu'il se fera ministre. Il nous étonnera tous, il ne s'étonnera de rien ni de personne, il reconnaîtra gracieusement ses collègues.

Je n'ai pas à raconter les aventures de ces fameux *Mémoires*; chacun en est instruit. On comprendra en les lisant pourquoi M. de Bacourt a reculé l'échéance trentenaire; ce réquisitoire posthume ne pouvait guère paraître sous le règne d'un Napoléon. Les *Mémoires* y ont gagné de tomber entre les mains d'un dernier dépositaire, le mieux qualifié pour les faire valoir; ils bénéficient de son autorité dans les questions historiques, et surtout de la garantie de sa parole. Ne croyez pas que ce soit un hasard : c'est encore une habileté de Talleyrand. L'homme d'État qui eut toutes les réussites, tous les bonheurs, n'est pas allé chercher un répondant parmi ses pareils; inquiet sur un seul point, craignant l'accueil un peu froid des âmes hautes, il a su se procurer un parrain qui forçât leur respect.

Une obligeante communication m'a permis de lire les *Mémoires* à la veille de leur apparition :

je dirai brièvement ce qu'on y trouvera et ce qu'on n'y trouvera pas. Ceci n'est qu'un premier levé de la carte, une reconnaissance à travers ces volumes décousus, énigmatiques et décevants. Ils font passer sous les yeux des pages d'un charme indicible, de graves dissertations historiques, des morceaux franchement ennuyeux. On attendait la suite d'une vie si agitée, la révélation des secrets d'État, une pluie de malices sur les contemporains. Rien de pareil; à peine quelques éclaircies sur des instants de cette vie, puis des vues générales sur trois ou quatre épisodes diplomatiques, des documents, des *mémoires*, au sens que ce mot comporte dans les chancelleries. Soudain, l'attention lassée se réveille; c'est une réflexion d'un tour inimitable; c'est, entre deux lignes, une flèche empoisonnée, décochée négligemment; c'est trente lignes qui gravent une scène inoubliable, prise au hasard dans une période où tout le reste nous est celé. Parcourons cet étrange livre à vue de pays, en nous abandonnant au fil des impressions contradictoires qu'il suscite.

I

Un premier chapitre éblouissant : l'enfance, l'éducation, les débuts dans le monde de l'abbé de

Périgord. J'allais ajouter : sa vocation; comme il protesterait contre le mot! Ce chapitre rappelle les pages semblables des *Mémoires d'outre-tombe*. C'est la même trempe sévère donnée à deux âmes différentes. Avec de tout autres qualités, le récit de Talleyrand ne le cède en rien à celui de Chateaubriand pour la beauté, pour l'émotion. Oui, pour l'émotion contenue, mais profonde, quand il raconte son enfance isolée. Il n'a pas encore mis le masque du lutteur. Dans la suite, il ne le déposera qu'un instant, en 1814, quand il retrouvera Mme de Brionne, sa première protectrice. — « Oh! il faut que la politique attende! En arrivant à Presbourg, je courus me jeter à ses pieds... Les larmes m'étouffaient. L'impression que je ressentis était si vive que je dus la quitter pendant quelques instants; je me sentais défaillir, j'allai prendre l'air sur les bords du Danube. » — Vous ne voyez pas Talleyrand défaillant et sanglotant : mais de quel cœur voyez-vous les recoins et les dessous? Talleyrand eut un cœur, pour très peu de gens; ses proches ont gardé le souvenir attendri de sa bonté. Revenons à l'enfant.

Sa nourrice le laissa tomber; cette chute décida de sa vie. Boiteux, l'état militaire se fermait devant lui; il ne restait que l'Église. Sa famille se désintéressa du petit infirme, qui ne promettait plus rien pour l'accroissement de la maison. Il

grandit seul, sans une caresse. On le conduisit chez Mme de Chalais, en Périgord; ce séjour nous a valu des tableaux achevés de l'ancienne vie provinciale. De là, le coche le ramena au collège d'Harcourt, où il fit de médiocres études; durant ce temps, « il n'eut pas, une semaine de sa vie, la douceur de se trouver sous le toit paternel ». Du collège, il passa chez son oncle, le coadjuteur de Reims, où l'on espérait qu'il prendrait goût à l'état ecclésiastique. Puis ce furent des années de révolte silencieuse, à l'ombre froide de Saint-Sulpice, et enfin la prêtrise, reçue par une âme en défense contre ses devoirs.

Le jeune abbé se lance dans le monde avec le clergé dissipé; il chemine, il conquiert les salons, il s'y plaît et nous les dépeint avec enchantement; tout ce qu'il rapporte de cette société justifie son dire, sur ceux qui ne l'ayant pas vue n'ont pas connu le bonheur de vivre. Il s'y fait cette maxime, imprégnée de l'esprit du temps : « Un peu de bien saisi rapidement, et dont la jouissance est toujours de courte durée, est tout ce dont on peut flatter la nature humaine. » Le succès lui vient vite, la malice aussi; pour cette époque, pour cette époque seulement, il nous a laissé une galerie de portraits dessinés d'une main impitoyable. Celui de Choiseul-Gouffier, son meilleur ami, n'est déjà point flatté; celui de Narbonne

est cruel, injuste. On ne parle ainsi d'un ami de jeunesse que s'il fut le plus heureux dans les rivalités de cœur; nous savons que Narbonne eut ce tort vis-à-vis de Talleyrand. De La Fayette, il ne reste rien, une silhouette caricaturale. Quant à Necker, c'est la bête noire; l'abbé nous prévient d'ailleurs sans détours : « J'avais remarqué qu'il y avait quelque avantage à montrer de l'éloignement, de l'opposition même pour quelque personne marquante dans l'opinion; j'avais choisi pour cela M. Necker. »

Toute cette première partie est écrite dans une langue merveilleuse, la langue des honnêtes gens d'autrefois, affinée par un causeur qui unit l'esprit de Voltaire à l'impertinence de l'homme de qualité. Rien qui sente la recherche, et ce que nous appelons la littérature, avec son insupportable odeur de métier; des grâces qu'un seul terme définit, l'aisance. Les mots tombent de haut, avec négligence, ils sont légers, ils courent. Talleyrand nous dit, en parlant de la conversation de sa mère : « Elle ne voulait que plaire et perdre ce qu'elle disait. » C'est le secret de son style, de cette prodigalité indifférente qui ne s'embarrasse pas de choisir, sûre de ne donner jamais que de l'or au bon titre. Je ne sais rien de supérieur, pour la décence dans le genre osé, à l'indication de sa première aventure, au séminaire de Saint-

Sulpice, avec la petite comédienne de la rue Férou. « Ses parents l'avaient fait entrer malgré elle à la comédie ; j'étais malgré moi au séminaire ; cet empire, exercé par l'intérêt sur elle et par l'ambition sur moi, établit entre nous une confiance sans réserve. » — Mettez cette anecdote sous une plume d'aujourd'hui, elle choquera le moins délicat. Lui, il laisse tout entendre, il ne dit rien, nous n'avons rien vu ; le surplis n'est même pas chiffonné.

Pourtant ne vous trompez pas à ce laisser aller du jeune homme ; dès les premiers récits qu'il nous donne sur son berceau, il marque son trait distinctif, son souci permanent. Comme il faisait en causant son établissement dans le monde, il le fait en écrivant dans la postérité. Les siens vivaient en province plus qu'à Versailles. « Les descendants des anciens grands vassaux de la couronne ont eu moins d'occasions de se faire connaître que les descendants de quelques barons particuliers du duché de France, portés naturellement à des places plus élevées auprès du monarque. » Nous voici édifiés sur le rang de sa maison. Ainsi pour tout ce qui le touche, dans la suite ; à mesure qu'il avance dans les affaires et les honneurs, il se grandit nonchalamment, en abaissant les autres. S'il n'est pas toujours le premier, il est dans une place à part, au-dessus ; du moins il ne

se montre à nous que lorsqu'il la tient. On a parlé de sa souplesse; le mot ne lui convient pas, il monte sans plier. Il a une faculté de rebondissement qui le reporte naturellement en haut, tout en haut, après les renverses et les orages, comme l'huile revient sur l'eau. Il ne se voit et on ne le voit que sur les sommets; s'il n'y fut pas toujours, il s'y replace par chaque ligne qu'il écrit. C'est à peine insinué, mais si patiemment, par un calcul de toutes les pages!

Je m'attarde à ces années de l'ancien régime; c'est le joyau des *Mémoires*, et il va falloir déchanter. De ce chapitre exquis, on passe brusquement à des considérations financières sur les projets de Calonne, de Brienne, de Necker. La plume alerte s'appesantit sur les discussions fastidieuses des physiocrates. Vient ensuite un grand morceau sur le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, sévèrement jugé. Talleyrand nous le propose comme un exemplaire achevé de « ce système connu parmi les sectateurs sous le nom de *désabusement*, qui, jusqu'au XVIIIe siècle, renfermé dans le cœur de quelques hommes pervers, attendait cette époque pour oser éclater comme une opinion que l'on pouvait professer, comme un système de philosophie... Les sentiments furent remplacés par des idées philosophiques; les passions, par l'analyse du cœur humain;

l'envie de plaire, par des opinions... » — Allons, tant mieux, si c'était déjà ainsi au siècle dernier; c'est donc que l'on en guérit... avec des remèdes violents, il est vrai.

Le lecteur se hâte, il est curieux d'arriver à la Révolution. Là, il n'y a pas d'autre mot, une solennelle mystification l'attend : de 1789 à 1796, un grand trou; quelques pages sur la mission de 1792 en Angleterre, des digressions studieuses sur le commerce et l'agriculture de l'Amérique, où Talleyrand passa trente mois. Mais les États généraux, la constitution civile du clergé, la messe de la Fédération? — Eh! qui pense encore à cela? « Il me serait impossible de raconter les événements de cette époque; je ne les sais pas; le fil en est perdu pour moi... Les faits d'hier deviennent problématiques pour les hommes mêmes qui y ont eu quelque part; par leur rapidité successive, ils se sont presque détruits les uns les autres... J'avoue que c'est sans aucune peine que je verrais se perdre les détails de cette grande calamité; ils n'ont aucune importance historique. » — C'est tout. Lazare est ressuscité, vous attendiez ses secrets, bonnes gens : Lazare est muet, il ne se rappelle rien des trois jours.

II

L'émigré revient de Hambourg à Paris en septembre 1796. Je me trompe, il n'avait pas précisément émigré, il était en mission; cet homme est toujours gardé à carreau. Il remord aux affaires, Barras le prend en gré. Ici encore, il faut être Talleyrand pour conter avec tant de convenance et de dignité comment il gagna l'amitié de Barras, en prodiguant des consolations au directeur dans un malheur très particulier. A peine une mention distraite de Mme de Staël, qui s'employa si vivement pour lui refaire une fortune politique. Talleyrand a, plus loin, un joli mot sur le manque de reconnaissance des princes : « Leur *par la grâce de Dieu* est un protocole d'ingratitude. » Son protocole, à lui, c'est : *par la grâce de l'esprit.*

Ministre des relations extérieures de juillet 1797 à juillet 1799, il se réserve dans les *Mémoires* comme il se réservait alors dans le cabinet. Quelques indications sommaires et impersonnelles sur les événements de guerre, ce qu'on trouve dans les manuels d'écolier, voilà tout ce qu'il daigne nous donner. Six jours après sa nomination, il est entré en correspondance avec Bona-

parte. Il suit de l'œil le vol de l'aigle, il l'attend. Démissionnaire quatre mois avant le 18 brumaire, il néglige de dire s'il a appliqué cette fois la règle de conduite qu'il exposera plus tard : « Je n'ai conspiré dans ma vie qu'aux époques où j'avais la majorité de la France pour complice, et où je cherchais avec elle le salut de la patrie. »

Le Consulat ouvre enfin au diplomate la carrière où il va s'illustrer. Sur ce long ministère, continué jusqu'en 1807, Talleyrand est infiniment discret. Il touche quelques mots des négociations qui suivirent Austerlitz, sans faire même une allusion à ce qu'il appelait son *roman*, le projet d'agrandissement oriental pour l'Autriche. Si l'on en croyait les *Mémoires*, il n'aurait bien connu de toute cette période si fertile en événements que les affaires d'Espagne. Il y arrive rapidement et s'y arrête; elles forment l'objet d'un travail détaillé, fort intéressant d'ailleurs, où il a beau jeu pour stigmatiser l'aveuglement et la fourberie de Napoléon. Après qu'il nous a dit comment les princes espagnols tombèrent dans le piège de Bayonne, Talleyrand se complaît à nous les montrer à Valençay, respirant enfin sous sa haute protection. Il n'épargne rien pour adoucir leur captivité. « La journée finissait par une prière publique à laquelle je faisais assister tout ce

qui venait dans le château, les officiers de la garde départementale et même quelques hommes de la gendarmerie. Tout le monde sortait de ces réunions avec des dispositions douces; les prisonniers et leurs gardes priant à genoux, les uns près des autres, le même Dieu, paraissaient se moins regarder comme ennemis... » Le tableau est très touchant; on est tenté de répondre : *Amen!*

Le ministre de Napoléon glisse sur la brouille de cette époque, sur les terribles algarades du maître; mais il a une de ces trouvailles d'expression qui n'appartiennent qu'à lui, pour expliquer comment l'empereur le rappela, un an plus tard, afin de l'emmener à Erfurt. « Ces motifs firent surmonter à l'empereur l'*embarras dans lequel il s'était mis à mon égard*, en me reprochant violemment le blâme que j'avais exprimé, à l'occasion de son entreprise sur l'Espagne. » Quand Talleyrand enregistre, en 1802, le bref de sécularisation à lui délivré par le Saint-Siège, on devine que, pour un peu, il se servirait du même tour, en déplorant « l'embarras » dans lequel la Providence s'était mise à son égard.

Heureusement, Napoléon surmonta le sien, et nous avons cet admirable chapitre de l'entrevue d'Erfurt, où chaque trait fait image. Ces pages, jointes à celles qui peignent les premières années

de l'auteur, suffiraient pour immortaliser un écrivain. Au retour d'Erfurt, le prince de Bénévent se retire dans sa grasse sinécure de vice-grand électeur. Son regard attentif et charmé compte les fautes qui amoncellent l'orage sur la tête de l'empereur. Mais il n'en fait pas le récit, il n'y revient que par boutades et par brèves réflexions. A partir de 1809, les *Mémoires* sont presque exclusivement remplis par un long exposé des affaires du Saint-Siège, du Concile national et de la captivité de Pie VII. Talleyrand s'étend avec une onction pénétrante sur les malheurs du Pape, il discute les conclusions du cardinal Maury et de M. Emery.

Il ne rentre en scène (dans son autobiographie, s'entend) que pour remédier aux désastres de 1814. Son rôle fut prépondérant, nul ne l'ignore ; il en fait un rôle unique ; à l'en croire, il aurait relevé seul le trône des Bourbons. Son récit, qui concorde d'ailleurs assez bien avec celui de Vitrolles, ne nous apporte guère de particularités nouvelles. Ce second volume conduit Talleyrand à Vienne et contient la correspondance du Congrès ; elle ne diffère que par de légères variantes des textes déjà publiés par M. Pallain. On sait que ce monument, sans diminuer les mérites de notre plénipotentiaire, fait rejaillir en partie sur le roi Louis XVIII l'honneur d'une victoire diplomatique où il y eut assez de gloire pour deux.

En résumé, les *Mémoires* n'ont tiré de la période napoléonienne que deux grandes scènes et quelques petits croquis détachés. Hors de là, leurs dépositions fragmentaires nous apprennent peu de chose; elles resteraient inintelligibles sans le secours des autres historiens. Les jugements témoignent d'une animosité chaque jour plus vive contre l'empereur. Talleyrand ne nous cache pas qu'il a desservi son maître et contrecarré plus d'une fois les plans dont on lui confiait l'exécution. A Erfurt, il avoue ses contre-mines avec le baron de Vincent, avec Alexandre; il ne nous en dit pas toute l'étendue; surtout il ne nous dit pas qu'en rentrant à Paris, il s'ouvrit à Metternich et donna des armes contre Napoléon. On hésitera à le condamner sur ce chef. En temps ordinaire, il n'y aurait qu'un qualificatif pour l'agent qui se conduirait ainsi; pendant la crise inouïe qui dura de 1789 à 1815, le mot de Beugnot fut vrai pour tout le monde; le difficile n'était pas de faire son devoir, mais de le connaître. N'oublions pas que Talleyrand se considérait comme un régulateur, placé sur la machine dont un furieux abusait, et qu'il se donnait la mission d'y ménager les intérêts de la France et de l'Europe. C'est un point de vue très soutenable.

On lui passera moins facilement les petites satisfactions de rancune, la tendance constante à

rabaisser le génie de Napoléon. Dans les entretiens d'Erfurt, par exemple, il prête à l'empereur le personnage d'un sot, il lui fait débiter des balivernes qui auraient scandalisé Jean de Müller, Wieland et Goethe. Or, les confidences de Goethe à Müller et à Eckermann trahissent une impression toute différente. Nous avons d'ailleurs le *Mémorial*; il atteste que le génie de Napoléon ne s'élevait jamais si haut que dans ses jugements sur l'histoire et les littératures classiques. Talleyrand se vengeait du maître qu'il avait servi; on voudrait trouver chez lui des sentiments moins ordinaires.

III

Le parti pris adopté dans cette mise au point des *Mémoires* est trop visible. Ils furent rédigés sous la Restauration. Avec son inépuisable fécondité à inventer des doctrines pour toutes les circonstances, l'auteur présente la monarchie napoléonienne comme un pont nécessaire dont il avait dû se servir, ainsi que toute la France, pour ramener les esprits à la monarchie légitime. Il se compose alors pour la postérité une attitude de dévouement raisonné à la branche aînée des Bour-

bons, avec de grands égards pour la branche cadette; car il rejeta sans doute quelques coups d'œil sur le manuscrit, après 1830. Désireux d'être toujours au mieux avec le pouvoir du moment, même quand son ombre seule se représenterait à la cour, il estimait que, trente ans après sa mort, la France serait forcément gouvernée par l'une des deux branches. Il ne prévoyait pas qu'elle pût l'être par un rejeton des Bonaparte. Il prévoyait encore moins la possibilité d'une république, parce qu'il n'avait jamais compris l'amplitude du mouvement révolutionnaire et la formation de la démocratie. Sous ce rapport, le piètre diplomate qu'était Chateaubriand avait des regards autrement pénétrants, autrement lointains. En outre, Talleyrand calculait mal le développement probable de la légende, pendant un demi-siècle; peut-être imaginait-il qu'il pourrait balancer Napoléon, et nous apparaître sinon au-dessus, du moins en face du colosse et à force égale, laissant notre jugement indécis entre les deux adversaires.

Oublions ces petits côtés d'un rare esprit, puisque aussi bien nous le quittons en 1814, à Vienne, où sa diplomatie nous valut une armée. Il faut bien que quelque chose lui manque, car nous honorons ses immenses services avec notre raison, sans jamais lui en savoir gré avec notre

cœur. C'est un fait; il nous inspire l'admiration, sans rien de la tendresse que nous ressentons pour le plus humble serviteur du pays.

En terminant cette analyse, je ne prétends pas juger l'ensemble de la grande figure fuyante. L'éditeur de ses *Mémoires* nous a donné un sage exemple; il avait toute autorité pour porter ce jugement, il s'y est refusé. Dans les temps troublés où il vécut, Talleyrand fut en politique ce que fut dans la poésie Victor Hugo : un puissant miroir, sensible à toutes les images, et qui avait pour fonction de refléter chaque jour la physionomie mobile de la France.

Je ne ferai qu'une réserve : Talleyrand apparaît d'ordinaire aux jeunes gens comme un personnage de Balzac, comme Rastignac ou Rubempré; il exerce sur leurs imaginations une séduction du même ordre, plus irrésistible encore, puisqu'elle émane d'une vie réelle et non d'une vie simulée. On se dit : faisons-nous cette existence enviable et copieuse; les grands services rendus à la patrie masqueront toujours les fêlures morales. Oui, mais il faut une rencontre unique du génie et de l'occasion pour qu'on rende de pareils services; on ne les rend pas, on ne prend au modèle que les fêlures, avec beaucoup moins d'élégance et de grandeur.

Ne cherchons donc pas un exemple dans ces

Mémoires; prenons-y un plaisir de curiosité. Ils augmentent notre Panthéon littéraire d'un écrivain qui cousine parfois avec Saint-Simon, parfois avec Voltaire. Cela vaut bien qu'on leur pardonne quelques déceptions, quelques arrangements de la vérité, quelques partis pris injustes. Et puis, il ne faut jamais se brouiller avec l'évêque d'Autun; soyez sûrs que partout où il est, dans l'autre monde comme dans celui-ci, il tient les plus grands emplois; il se fait écouter mieux que les saints, c'est chose certaine. Qui sait si nous n'aurons pas besoin de lui quelque jour, pour passer une note aux puissances célestes, afin qu'il leur plaise veiller sur les intérêts de la France?

Mars 1891.

LES POÈTES

N.-A. NÉKRASSOF. — F.-J. TUTCHEF. — ALFRED DE VIGNY

LA POÉSIE SOCIALISTE EN RUSSIE

N.-A. NÉKRASSOF[1]

I

On va, par les grandes plaines uniformes, à l'automne; la terre est nue, grise et vide; plus de moissons; pas encore de neige; comme il l'a dit, ce poète, la terre russe ressemble à un mort qu'on n'a pas encore vêtu de son linceul. Du ciel bas, des myriades de corbeaux s'abattent sur ces landes et ces labours; les tristes oiseaux couvrent la plaine, tous pareils, croassant, cherchant leur vie dans la boue. Parfois les bandes effrayées s'élèvent en tourbillons, remontent dans leur nid de brouillard; leur vol est gauche et sans grâce, leur

1. *Recueil complet des poésies de Nékrassof*, 2 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, 1886. Nouvelle édition russe. — *Poèmes de Nékrassof*, traduits par MM. Halpérine et Ch. Morice. Paris, 1888.

voix est rauque, ce n'est pas la fauvette, ce n'est pas l'hirondelle ; mais il y a une beauté lugubre dans le vol de ces grandes masses sombres ; il y a un frisson mystérieux, comme un souffle d'esprits, dans le vent qu'elles font en fendant l'air. Un coup d'aile emmène l'un d'eux dans les hautes régions ; on doute, tandis qu'il plane, si c'est un corbeau ou un aigle. Cependant la neige est venue, ils se posent de nouveau, longues traînées noires sur l'immensité blanche ; et ce qu'ils apportent de vie dans ce paysage désolé ne fait qu'en accroître le deuil et l'horreur.

Ces oiseaux livides sur l'horizon russe, ce sont les vers de Nékrassof. Chaque fois que j'ai rencontré ce volume dans les maisons isolées des campagnes, chaque fois que j'ai revu ces milliers de lignes noires emplissant de leur tristesse les grandes feuilles blanches de l'in-octavo, l'image obstinée m'est revenue à l'esprit. Plus de trente mille vers, d'un seul jet de fiel ! Tous, l'indignation les a faits, comme ceux du satirique latin ; le poète avoue en maint endroit qu'il ne connaît pas d'autre inspiration. — « Je ne me souviens pas d'une Muse aimable et caressante, chantant de douces chansons au-dessus de moi... Celle qui m'a opprimé de bonne heure, c'est la Muse des sanglots, du deuil et de la douleur, la Muse des affamés et des mendiants... Ses chants simples ne

respirent que le chagrin et une plainte éternelle. » Cet homme a enfermé dans ses cadences toutes les larmes, toutes les malédictions de la Russie. Et comme son imagination est aussi riche qu'elle est sombre, sa poésie embrasse tous les aspects de la vie nationale, toutes les conditions de l'homme russe, les villes et les champs, les réalités et les rêves. Mais ces compositions si variées sont uniformément gravées à la manière noire, avec le même corrosif.

Quelle est la place de Nékrassof dans la poésie russe? Une place secondaire. Ses compatriotes le mettent au-dessous des grands lyriques de la période romantique, de Pouchkine et de Lermontof. Il n'a ni la sérénité du premier, ni la passion du second; surtout, il n'a pas leur don d'expression musicale, le *quid divinum*, et il le sait bien : — « Je ne me flatte pas que, dans la mémoire du peuple, quelque chose de mes vers se conserve... Il n'y a pas en toi de libre poésie, mon vers farouche et gauche, il n'y a pas d'art créateur! » — Ce vers manque de spontanéité et d'harmonie; il est vigoureux, il dit bien ce qu'il veut dire, mais il est acquis, il ne tombe pas du ciel, comme chez les poètes de la vraie race divine. Par contre, Nékrassof ne doit rien aux maîtres étrangers, il doit fort peu à ses devanciers, bien moins que ceux-ci ne devaient à

Schiller et à Byron. Venu avec la génération d'après 1840, qui inventa le réalisme, il mit dans la poésie ce que ses contemporains mettaient dans le roman : la description des misères et le sentiment des souffrances du peuple.

Dans la pièce intitulée : *Pensées devant un perron d'honneur*, il y a une belle invocation à ce gémissement du peuple russe qu'on entend partout, dans les champs et sur les routes, dans les tavernes et dans les mines, sous la meule et sous le chariot, au bivouac des bergers de la steppe et sur les eaux du Volga, « qui submerge notre terre comme ces eaux du grand fleuve, débordées au printemps ». Ainsi ce gémissement est répandu dans l'œuvre du poète. Réaliste par le choix de ses sujets, par la manière de les voir et de les peindre, il est idéaliste par sa façon de les achever brusquement en légende ou en rêve, par ses élans de fantaisie désordonnée. S'il fallait le définir d'un mot, on pourrait dire de lui, comme de beaucoup de ses contemporains, qu'il est un réaliste exalté. Aussi bien, plus on se promène à travers la foule des esprits, plus on reconnaît l'insuffisance et le trompe-l'œil de nos classifications d'école; nous en avons deux ou trois, et nous prétendons ranger sous ces pauvres étiquettes toute la merveilleuse diversité de ces esprits, faits de mille contradictions.

Entre Nékrassof et les romanciers russes d'après 1840, il y a une différence fondamentale, un point par où ce poète reste singulier et inférieur dans son pays; vous ne trouverez pas chez lui leur fond commun de mysticisme, de résignation, d'amour pour la souffrance qu'ils dénoncent. Celui qu'on a appelé le poète nihiliste n'a rien gardé de ce christianisme parfois bien vague, mais toujours reconnaissable, que j'ai souvent signalé comme le trait distinctif du réalisme, du pessimisme slaves. Intelligence athée et positive, cœur aigri, Nékrassof est un révolutionnaire à la mode d'Occident, non à la mode russe. Il doit à cette disposition le défaut de l'Occident dont ses compatriotes se sont le mieux préservés, dont on n'aperçoit pas de traces dans toute l'œuvre d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevski : la déclamation. Elle est sensible dans la pièce que je citais tout à l'heure, dans maints passages de l'épopée fragmentaire qu'il a intitulée : *Pour qui fait-il bon vivre en Russie?* dans vingt autres poèmes. Par l'exagération du sentiment, l'enflure de la tirade, la généralisation du cas particulier, ces poèmes rappellent *les Châtiments* bien plus que *la Maison des morts*. Nékrassof se persuade qu'il aime le peuple, il dit sans cesse que sa haine n'est qu'un amour rentré. Je crois qu'il se trompe; son âme est naturellement haïssante, elle jouit plus à

détester la tyrannie qu'elle ne jouirait de ses rêves d'émancipation, s'ils étaient réalisés. On le vit bien après 1861 : l'abolition du servage aurait dû briser une des cordes de sa lyre, celle dont il s'était le plus servi ; elle aurait dû lui inspirer des hymnes d'allégresse. Il n'en fut rien : je relève à cette date un petit fragment, — huit distiques, — où il salue l'ère nouvelle; n'était ce morceau, on pourrait croire que la grande révolution sociale fut non avenue pour lui. Il ne put se résoudre à sacrifier le moyen poétique dont il tirait ses plus sûrs effets, il continua pendant quinze ans encore de pleurer sur le mal guéri. Je lui cherche des analogues dans notre littérature : pour faire comprendre son tempérament, un nom me vient en aide, celui de Vallès. Un Vallès qui crachait des vers au lieu de prose, tel était souvent le réfractaire russe.

Il n'est pas le plus grand poète de son pays; il est le plus original, et, en un certain sens du mot, le plus populaire, celui qui a pénétré dans les couches les plus profondes des nouvelles générations. Si vous rencontrez par hasard un volume de vers dans les endroits où on ne lit guère, au relai de poste, chez le petit employé ou l'officier de santé de la bourgade, sur l'encoignure d'une arrière-boutique ou sur un bureau d'auberge; si le jeune homme ou la jeune fille de la maison, à leur

retour du « progymnase », s'absorbent dans la lecture de ce volume, n'ayez pas de doutes, c'est Nékrassof. Étrange pays! La censure biffe des pages de nos livres, qui vont chercher dans les hautes classes quelques lecteurs initiés à notre langue; on s'imagine qu'à plus forte raison toute hardiesse doit être proscrite des livres russes; et, jusque dans les mains des enfants du peuple, on trouve l'œuvre de ce forgeron d'enfer, qui souffle la haine et attise la révolte!

L'originalité est sa qualité maîtresse. Aucune littérature européenne n'a donné depuis cinquante ans un poète plus personnel, plus inattendu dans ses visions, mieux affranchi de toute imitation. Qui ne l'a pas approché ignore une des faces caractéristiques du génie russe. Puisqu'on paraît désireux aujourd'hui de bien connaître ce génie, il était indispensable d'introduire les poésies de Nékrassof dans notre bibliothèque de traductions. Je ne conseillerais pas de tenter cette épreuve avec ses illustres prédécesseurs; leurs grâces romantiques paraîtraient un peu fanées pour le goût actuel; en passant dans une prose étrangère, ils perdraient le meilleur d'eux-mêmes, l'enchantement de la forme. On nous donnerait les paroles d'une partition sans la musique. Nékrassof résistera mieux; ce n'est pas un musicien, il vaut par le sens et les images; et il flatte les tendances du

jour, il a cette saveur amère que demandent les palais blasés. La traduction que M. Halpérine nous annonce trouvera faveur auprès de nos lettrés. J'appellerai leur attention sur ceux de ces poèmes qu'on admire le plus en Russie ; mais il faut dire, auparavant, quelques mots de l'homme, il faut montrer comment se forma et s'accrut la source de bile qui s'épanche dans toute son œuvre.

II

Cette œuvre elle-même est le meilleur guide pour la biographie intime de Nékrassof. Il y raconte les diverses phases de sa vie morale, et, tout d'abord, comment elle fut assombrie dès l'aube. Ces souvenirs d'enfance, qui prolongent leur doux reflet sur la plupart des existences, ne sont pour lui que des souvenirs d'exécration. Né en 1821, fils d'un officier retraité qui menait dans son domaine la vie oisive et grossière des propriétaires d'autrefois, Nicolas Alexeiévitch grandit avec de tristes exemples sous les yeux. A l'en croire, tout n'était autour de lui que dépravation et cruauté. L'humanité lui apparut divisée en deux classes, les bourreaux et les martyrs : des chasseurs, ivres tous les soirs, qui fouaillaient

indistinctement leurs meutes, leurs serfs, leurs femmes.

Chaque fois qu'il revint plus tard dans ce domaine de Yaroslaf, des visions détestées se levaient devant lui de son berceau : sa mère, morte de consomption à force de mauvais traitements; son père, tyran domestique sous lequel tout tremblait ; et sa malédiction poursuit la mémoire de ce père avec une énergie farouche. Voyez en particulier ces pièces, *la Terre natale*, *les Malheureux*. — « Les voilà, ces lieux familiers où j'ai appris à souffrir et à haïr... » — C'est tout ce que le foyer lui rappelle. En retraçant les orgies des hobereaux, à la table où on l'asseyait entre les ivrognes et leurs chiens, il peint d'un mot bien juste l'humeur que ces premières années lui ont faite.

« — Les convives raillent l'enfant, une voix dit : N'est-il pas vrai qu'il a le regard d'un louveteau forcé? Eh! viens ici! — La mère pâlit, le louveteau regarde et ne bouge pas. Il faut châtier son entêtement : Viens ici! — Le louveteau s'enfuit. » — Loup il restera, et il dira dans d'autres vers : « Marqué comme un forçat par le chagrin, rien n'eut le pouvoir d'effacer ce stigmate dans mon âme ensauvagée. »

A seize ans, il quitte la maison paternelle; on l'envoie à l'une des écoles militaires de Péters-

bourg. A peine arrivé dans cette ville, il se lie avec un étudiant qui le dissuade du métier des armes et l'entraîne à l'Université. En apprenant cette désobéissance, son père entre en fureur, coupe les vivres au révolté et rompt pour la vie toutes relations avec lui. Alors commence pour l'enfant abandonné l'éternelle histoire de presque tous ces écrivains russes, les années de misère noire, à l'Université d'abord, puis dans les rédactions de journaux, les boutiques de libraires. Nékrassof raconte qu'il souffrit chaque jour de la faim, durant trois années, et qu'il contracta à ce moment le germe de la maladie qui le mina pendant tout le reste de sa vie. Un soir, on le jeta à la porte du logement qu'il occupait, le propriétaire retint en payement les livres et les hardes de ce locataire insolvable; la nuit d'hiver, de l'hiver de Pétersbourg, le surprit dans la rue, engourdi sur un banc. Il y serait mort, si un vieux mendiant ne l'avait ramassé et conduit dans une maison d'asile; là, il gagna quelque menue monnaie en recopiant les suppliques des vagabonds qui dormaient près de lui; il put manger les jours suivants.

Le louveteau tint bon. Vers 1840, la situation s'améliora un peu; des amis tirèrent le débutant du ruisseau, les journaux littéraires lui fournirent du travail. Mais il connut encore plus d'une

heure d'angoisse. Il faut rapporter sans doute à cette époque l'épisode d'un cynisme cruel qu'il rappelle dans une de ses poésies. Je lui laisse la parole pour ce singulier aveu.

« Te souviens-tu de ce jour où, malade et affamé, je m'abandonnais, à bout de forces?... Dans la chambre glaciale, ton fils pleurait, et tu réchauffais de ton souffle ses petites mains refroidies. La nuit tomba... l'enfant poussa un cri perçant et cessa de respirer... Malheureuse, ne verse pas ces larmes stupides! Demain, le chagrin et la faim nous procureront de même un sommeil profond et doux; le propriétaire achètera, en nous maudissant, trois cercueils où on nous rangera côte à côte, et on nous emportera tous ensemble... Accablés, nous étions assis aux deux bouts de la chambre. Je m'en souviens, tu étais pâle et faible; une pensée secrète mûrissait dans ton cœur, un combat s'y livrait. Je m'assoupis. Tu sortis silencieusement, après t'être parée comme si tu allais à ta noce; une heure plus tard, tu rapportais précipitamment un petit cercueil pour l'enfant et un souper pour le père. Nous apaisâmes la faim qui nous torturait, une petite lumière s'alluma dans l'obscurité de la pièce, nous fîmes la toilette de notre enfant et nous le plaçâmes dans sa bière... Était-ce le hasard qui nous avait sauvés? Dieu nous avait-il secourus? Tu ne te hâtas pas de faire

le triste aveu. Moi, je ne demandais rien, j'étais morne et courroucé, tandis que nous nous regardions tous deux avec des sanglots. »

Telles furent ces années d'apprentissage littéraire. Aux détresses matérielles et morales qui aigrissaient le cœur, ajoutez les révoltes de l'esprit. Comme la plupart de ses contemporains, Nékrassof tomba promptement sous l'influence de Biélinski. Le critique hégélien discerna le talent du jeune poète et lui prodigua les encouragements; mais il lui souffla ses principes, sa philosophie désolée et sa politique acrimonieuse. Là-dessus, vinrent l'ébranlement de 1848 et la période de compression qui suivit, si dure aux lettres russes. Les publications qui faisaient vivre Nékrassof agonisaient, sa poésie n'était pas de celles qu'on eût alors tolérées; il ne voyait dans le don sacré qu'une arme de combat. Il écrivit peu durant ces jours d'épreuve, nourrissant en secret les ressentiments qui emplissaient son âme. Quand le réveil littéraire de 1855 rendit aux écrivains l'emploi de leurs talents, après la mort de Nicolas, cette âme était irrévocablement formée, endurcie dans ses haines. La fortune, qui lui sourit alors, ne réussit pas à l'adoucir. Nékrassof rentra en lice, collaborant à plusieurs journaux, bientôt directeur et possesseur de quelques-uns. Il avait l'esprit d'entreprise, l'aisance lui vint rapidement;

mais il ne la dut pas uniquement à son travail. Ici les biographes les plus sympathiques s'arrêtent avec des réticences, des blâmes discrets. Ils avouent que le poète se lança dans des affaires d'une nature douteuse ; cette fortune gagnée ainsi, tandis qu'il chantait un idéal de justice inflexible, mit peut-être un mécontentement de plus au fond de sa conscience. D'ailleurs, une santé chancelante ne lui permettait pas d'en jouir. Condamné une première fois par les médecins, nous le voyons déplorer sa fin prochaine, dans les élégies écrites à cette époque. C'était une fausse alerte ; il vécut encore vingt ans, et ces vingt années furent remplies par une production poétique ininterrompue.

C'est un phénomène curieux et rare dans l'histoire littéraire, cette continuité d'une inspiration qui ne renouvelait jamais ses sources. On chercherait vainement, dans les nombreuses poésies de cette période, ce qu'on trouve chez tous les contemporains de Nékrassof : le reflet des divers courants d'idées qui se succédèrent alors en Russie, les illusions et les espérances à la veille de l'émancipation des serfs, la joie qui suivit cet acte, la réaction d'abattement d'où sortit le nihilisme. Le poète reste sourd à ces mouvements de l'humeur nationale ; il continue, sur le même ton qu'en 1848, ses diatribes contre le passé, ses

railleries sur le présent. Il vivait fort retiré, passant ses étés à la chasse dans les forêts du Nord. Cependant sa verve est toujours aussi puissante, on ne voit pas qu'elle faiblisse dans les poèmes du déclin de sa vie. Il les écrivait sur le lit de souffrance où son mal le tint cloué, pendant les deux dernières années ; c'est ainsi que Kramskoï l'a représenté, dans le beau portrait de la galerie Trétiakof, à Moscou. Ce mal l'emporta à cinquante-six ans, le 8 janvier 1878. « Il est bon de mourir en hiver », avait-il dit dans une de ses pièces, *les Gelées de la Chandeleur* ; et il ajoutait, avec son amertume accoutumée, que les riches meurent généralement dans cette saison, — « pour que le ver rampe moins vite sur eux, pour conserver plus longtemps dans la glace leur air d'importance ». La jeunesse nihiliste conduisit son poète au cimetière du couvent des Vierges, près de Saint-Pétersbourg ; je vis là pour la première fois un de ces cortèges farouches, silencieux sous l'œil de la police, dont la Russie prenait dès lors l'habitude. On jeta sur ce mort dangereux d'énormes blocs de granit rouge, tristes et rudes d'aspect comme son œuvre ; sous ces pesants monolithes, il semble qu'on ait voulu mieux river dans la terre l'esprit révolté qui avait habité ce corps.

III

Je n'ai pas marqué un trait qui complète la physionomie de Nékrassof. Pour comprendre combien il disait vrai, quand il parlait de son « âme ensauvagée », il faut rassembler dans ce recueil la part du cœur, les pièces assez nombreuses où il rappelle ses amours. Le mot ne convient guère ; il n'y a rien là de ce que nous sommes habitués à trouver dans les poésies amoureuses : ni langueur de tendresse, ni chaleur de passion. Le sentiment qui habite dans ce cœur bourrelé est farouche, défiant, toujours cabré et prêt à verser dans la haine, toujours cruel pour celle qui l'inspire, cruel pour celui qui le subit. Par une rencontre fatale, la personne qui semble avoir agi le plus fortement sur l'imagination du poète sentait comme lui ; elle avait aussi l'amour noir ; à moins pourtant qu'il ne l'ait vue et faite telle, à travers cette imagination assombrie. Dans *les Malheureux*, le poème auquel il faut toujours revenir pour retrouver le fil de la vie de Nékrassof, il analyse d'une façon un peu confuse, mais avec une grande force d'expression, le poison fait de regrets et de colères que ces souvenirs ont laissé dans son âme. Je cite le passage : il

peindra l'homme mieux que tous les commentaires :

« J'ai aimé comme un sauvage jaloux... O toi que je fuyais avec épouvante, pour revenir me jeter dans tes bras avec amour, toi à qui je prodiguais du fond de mon cœur les bénédictions et les anathèmes, tu n'es plus! Dans le sentier de ma vie, tu as laissé une trace équivoque et mystérieuse; tu m'es apparue comme un ange dans une nuée d'orage, comme un démon dans le port souhaité. Tu as péri! Tu n'as pu t'accorder ni avec ce cœur plein de tempêtes, ni avec sa destinée; après avoir creusé un abîme sous mes pas, tu t'y es couchée la première! Je pourrais injurier l'idole qui me fut chère en d'autres temps; je pourrais, devant le monde entier, te marquer d'un stigmate indélébile. Mais ma haine n'a pas franchi les barrières du tombeau. J'ai compris : nous étions coupables tous les deux... C'est moi le plus cruellement puni! Les années marchent, déroulant leur cours; mais le temps s'est arrêté sur ma tête; sentinelle qu'on oublie de relever, je reste immobile dans cette nuit funeste... Le soupçon me tourmente, et soudain des pas... c'est ta voix, c'est ton sanglot et ton cri : « Je ne pardonne pas! » Je me souviens de tout avec tant de précision! Il me semble que, chaque jour, je commets un meurtre... »

Elles ne sont pas rares, les pièces où revient ce repentir, traversé de fureurs mal assoupies. En voici une autre dans la même note :

« Frappée par une perte irréparable, mon âme est faible et s'abandonne ; en elle, plus de fierté, plus de foi féconde : le lâche énervement de l'esclave.

« Tout lui est indifférent : — la froide obscurité de la tombe, la honte ou la gloire, la haine ou l'amour. — Éteinte aussi, la colère rédemptrice qui si longtemps réchauffa mon sang.

« J'attends... mais la nuit continue sans aube : les ténèbres de mort m'environnent... Et celle qui aurait pu me ressusciter à la lumière, on dirait que la mort lui a scellé les lèvres.

« Son visage est sans pensée, dur et agité; ses yeux sont fixés au loin ; il semble qu'on n'y verra jamais plus briller la larme qui annonce le renouveau de l'aurore. »

Aux heures plus apaisées, quand l'amertume du poète se fondait en mélancolie, il a écrit quelques vers d'un sentiment pénible encore, mais assez touchant pour le mettre en bon rang parmi les élégiaques. Tel le petit poème, *J'ai visité ta sépulture...*, et cet autre où il a su rajeunir avec bonheur un sujet banal par lui-même :

« Lettres de la femme aimée! Ils sont sans bornes, les transports que vous causez; mais ils

sont plus grands encore, les maux que vous préparez à l'âme veuve dans un prochain avenir. Quand la flamme de la passion s'éteindra au commandement sévère de la raison, rendez-lui ses lettres, ou du moins ne les lisez plus jamais! Il n'y a pas de pire tourment que celui de pleurer sur ces dates lointaines. Vous commencerez à relire avec ironie, comme une rêverie innocente et vaine; vous achèverez avec des fureurs jalouses ou avec un chagrin cuisant.

« O toi, de qui je garde tant et tant de lettres! Il vient des jours où mes yeux les cherchent avec colère, mais je ne sais pas les jeter dans le foyer. Qu'importe si le temps m'a démontré qu'il y avait en elles peu de vérité et peu de sérieux, guère plus que dans l'inutile bégayement d'un enfant! Elles me sont chères, maintenant, ces fleurs séchées d'une tombe, ces fleurs de ma jeunesse abîmée. »

Partaient-ils de blessures réelles et profondes, ces cris de souffrance intime qu'on entend si souvent dans les élans lyriques de Nékrassof? N'était-ce qu'une des formes de la maladie de cet esprit, acharné à travailler contre son repos? S'est-il peint lui-même à son insu, avec la plupart de ses frères en poésie, dans ce héros que nous présente un de ses poèmes, *Sacha*? — « On dit que chez lui l'amour trouble surtout la tête, et non le sang.

Il prend dans le dernier livre qu'il a lu ce qui flotte à la surface de son âme. Croire ou ne pas croire, peu lui importe, pourvu que les choses soient dites élégamment. »

Voilà des questions bien oiseuses, comme le débat qu'on soulève volontiers sur la sincérité des impressions chez l'écrivain. Sans doute, le poète subit la tyrannie de son instrument; tout sentiment qui frappe son âme rebondit, aussitôt projeté au dehors. Donc, il n'en souffre pas, conclut l'âme silencieuse de l'épicier; rien ne lui pèse, puisqu'il s'allège de tout en chantant. — Et s'il est lui-même la dupe de son chant? Si l'impression lui revient d'une façon réflexe, d'autant plus aiguë dans le cœur qu'elle a passé par un cerveau plus sonore, aux illusions plus grossissantes? La force de l'illusion individuelle, n'est-ce pas là l'unique substance et l'unique mesure des sentiments, joies ou douleurs, chez ce négociant comme chez ce poète?

Sincère ou non, Nékrassof a un grand tort, et les lectrices ne le lui pardonneront pas. Il n'a pas su créer un de ces types féminins qui planent sur toute l'œuvre d'un écrivain, et sans lesquels sa mémoire ne va jamais bien loin. Dans ce vaste monument, je rencontre partout la figure confuse et symbolique de la paysanne, de l'épouse et de la mère serves, dont il célèbre le courage et

lamente la misère en ses plus beaux chants. Je ne vois nulle part, se détachant sur le faîte, la figure idéale qui captive les imaginations.

Peut-être faudrait-il faire exception pour les deux héroïnes de *Femmes russes*, la princesse Troubetzkoï et la princesse Volkonsky. Le sujet est celui qu'a traité Alfred de Vigny dans un de ses poèmes posthumes, *Vanda* ; c'est la glorification des exilées volontaires qui suivirent leurs maris déportés en Sibérie, après la tentative révolutionnaire de 1825. Mais, quand Nékrassof peint avec amour les deux martyres, quand il leur prodigue les traits les plus touchants, son dessein est trop visible; il ne nous attendrit sur elles que pour mieux servir ses haines politiques; toute la poésie qu'il leur prête fait balle contre l'empereur Nicolas. Aiguillonné par ce stimulant, l'écrivain déploie toutes les ressources de son art; on lira avec admiration ces histoires émouvantes, la seconde surtout, le douloureux voyage de la princesse Volkonsky, sa descente dans la mine, sa rencontre avec son mari, autant de tableaux qu'on ne peut oublier. Et le lecteur m'en voudra, si je l'avertis que ces belles fictions n'ont rien de commun avec la froide vérité. Celle-ci, telle que je la tiens des survivants de cette époque, laisse peu de matière au mélodrame. Liprandi, le délégué du tsar auprès des proscrits de Décembre, avait ordre de ne rien

épargner pour adoucir leur peine. Leurs femmes ne purent les rejoindre dans la mine, par cette bonne raison qu'ils n'y descendirent jamais. Ces dames retrouvèrent sur les bords de la Léna le luxe de vie élégante et les agréments de société auxquels elles étaient habituées. Les bannis revinrent de cette épreuve sans mauvais souvenirs; on rencontrait naguère quelques-uns d'entre eux, parvenus à un grand âge, et les récits qu'ils faisaient de leur exil ne s'accordaient guère avec les épisodes imaginés par Nékrassof.

C'est péché de souffler sur la chimère d'un poète, mais alors seulement qu'elle est désintéressée et sans intention cauteleuse. D'ailleurs, je ne pouvais trouver une meilleure occasion pour surprendre ce réaliste en flagrant délit de déclamation. Lisez attentivement *Femmes russes*, lisez ensuite un passage de *la Maison des morts* ou de *la Guerre et la Paix*; vous distinguerez nettement en quoi Nékrassof s'écarte de la vue qui fait la nouveauté et le mérite des écrits russes, une vue émue de la stricte vérité; en quoi il se rapproche de la vision pathétique aussi, mais factice et trompeuse, qui a longtemps charmé nos pères, qui a enchanté notre enfance, et dont nous commençons à nous lasser, puisque nous cherchons autre chose, — sans trouver.

V

Et maintenant, pour ne pas être injuste envers notre poète, il me reste à nommer celles de ses compositions qui forcent l'admiration, ces petites épopées de la vie populaire dont il agrandit le cadre, en y jetant des trésors d'observation et d'imagination. Le procédé est habituellement celui-ci : il prend un coin de cette nature russe, qu'il connaît et sent à merveille, il y place quelques pauvres êtres, il les décrit exactement, il les fait vivre d'une vie très intense : peu à peu, sous la main qui les pétrit, ces figurines grandissent et s'enflent, comme la boule d'argile sous la main du potier; ces pauvres hommes deviennent allégoriques, mythiques, ils sont le peuple entier; autour d'eux, la nature s'élargit en même temps, la vaste Russie se déroule, ses tableaux variés passent sous nos yeux selon le caprice du magicien. Insensiblement et sans secousse, l'image réelle se métamorphose en fiction légendaire; l'humble procès-verbal, commencé dans la chaumière d'un moujik, finit comme une *byline* des vieux âges, promenée dans les pays fabuleux par une fantaisie romantique. Vous ne sauriez dire d'où naissent et pourquoi surgissent ces épisodes, ces sou-

venirs, ces figures inattendues qui crèvent brusquement la trame légère du récit; ils débouchent de tous les chemins de hasard et narguent la logique, comme les dieux païens ou les nègres de Saint-Domingue qui interviennent dans l'histoire de Rolla; mais un souffle puissant les porte et les mèle, on ne s'étonne plus de rien, on s'attend à voir tout le spectacle du monde rassemblé dans un regard du poète.

On trouvera le plus frappant exemple de cette souplesse et de ce don d'accumulation dans le poème fameux : *Pour qui fait-il bon vivre en Russie?* Poème inachevé, peut-être parce qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il finît jamais. Quelques paysans devisent après le travail et plaignent leur peine; ils se demandent à qui la vie est douce et libre, en Russie. Pour éclaircir ce cas embarrassant, nos philosophes en haillons tirent au large et battent la terre natale par monts et par vaux, interrogeant tour à tour le fonctionnaire, le seigneur, le pope, le marchand, leurs frères de la glèbe. Toutes les réponses, on le devine, sont tristes et négatives. Il semble que le poète ait choisi ce cadre élastique, sur la fin de sa vie, pour y vider les tiroirs de sa mémoire, toutes les histoires particulières et toutes les esquisses recueillies durant ses courses de chasseur. Quand les compagnons arrivent sur les bords

du Volga, parmi le peuple occupé aux travaux des champs, les esquisses deviennent des tableaux d'une incomparable grandeur. L'impression générale est accablante; si l'écrivain s'est proposé le mauvais dessein de représenter sa patrie comme l'empire du mal et de la douleur, il y a pleinement réussi. La morale du poème est contenue tout entière, avec la rancune révolutionnaire de Nékrassof, dans la légende du grand pécheur Koudéïar. Ce Koudéïar, un bandit chargé de tous les crimes, va trouver un pieux solitaire pour laver sa conscience avant de mourir. L'ermite lui donne pour pénitence de scier un chêne gigantesque avec le couteau qui a servi à tant de meurtres. — « Quand l'arbre tombera, tes péchés te seront remis. » Koudéïar se met à la besogne, les années fuient, il n'avance guère. Enfin passe un seigneur qui questionne le pénitent et rit de sa crédulité; saisi d'une inspiration soudaine, Koudéïar se jette sur lui et le perce de son couteau; l'arbre tombe au même instant. Le grand pécheur est absous, car il a accompli l'œuvre pie entre toutes, il a tué un propriétaire.

Je préfère à cette composition touffue quelques pièces d'une moins large envergure, d'une perfection plus achevée : entre autres, *les Malheureux*, le poème que j'ai cité plus d'une fois au cours de cette étude et où l'auteur a mis tant de lui-même.

Il y a là une description de Pétersbourg, qu'on sera curieux de comparer aux morceaux semblables dans le poème de Pouchkine, *Eugène Oniéghine.* Le contraste des deux visions marque bien les différences entre les deux écrivains, entre leurs deux époques. Le poète élégant de 1820 ne voit que les aspects brillants et fastueux, la fièvre de vie qui se dépense, parmi les heureux de cette terre, dans les enchantements de la « Palmyre du Nord ». Nékrassof n'aperçoit que le petit monde, courbé dès l'aube sur la tâche quotidienne, les côtés sales et tristes d'une capitale qui se réveille, qui fait sa toilette du matin sur le bord de ses égouts. Je dois avouer qu'il l'emporte sur son grand rival par la force du dessin et la puissance de représentation. C'est prodigieux de vérité, la peinture du Pétersbourg matinal, « ce jour malade, cette aube lente et embrumée », et tout ce qu'ils éclairent : les boutiques moroses, qui entr'ouvrent leurs volets de fer comme des portes de prison, les figures souffreteuses, les « figures de capitale », qui se risquent les premières dans la rue, le corbillard vide qui revient gaiement de sa besogne au trot des chevaux... D'autres passent qui ne sont pas vides, à cette heure où la ville charrie ses morts de la veille, et vous pensez bien qu'un poète d'une imagination aussi souriante se complaît à décrire ces enterrements de dernière

classe. La journée avance, le brouillard se lève, la vie propre recommence à couler sur ces bas-fonds boueux qu'elle recouvre, « comme si, durant la pleine puissance du jour, il était fâcheux de se montrer pour tout ce qui est vert et pâle, pour tout ce qui est malheureux, pauvre et affamé, pour tout ce qui marche en baissant la tête ».

De Pétersbourg et des souvenirs personnels, le poème saute par un brusque coup d'imagination en Sibérie, chez les « malheureux... » Toujours la Sibérie, les forçats... Je suis presque tenté de m'excuser pour ce refrain monotone, le lecteur va croire que je le ramène à plaisir. Eh! non, j'en sens aussi la fatigue, je voudrais l'éviter; mais il me poursuit tout le long des pages que je feuillette. Pour nous qui voulons connaître l'esprit de ces écrivains, cette fatigue est instructive; nous nous expliquons ces hommes, le tour de leur talent et bien des choses de leur temps, en retrouvant au premier plan, dans leurs œuvres comme dans leur pensée de chaque jour, l'image désolée qui les hante.

S'il fallait décider quel est le chef-d'œuvre de Nékrassof, j'opterais pour le poème qui porte un titre difficilement traduisible en français, *le Gel au nez rouge*. C'est tout ensemble la plus touchante complainte de la souffrance des pauvres et l'hymne le plus magnifique à l'hiver russe, au

terrible Seigneur qui règne sur cette souffrance. C'est aussi le morceau le plus épique, au sens complet du mot, qui se soit rencontré sous la plume d'un poète moderne. Rien de si lugubre, de si simplement vrai dans le détail, que la mort du paysan Procle. L'apostrophe au petit cheval qui porte son maître à la dernière demeure, après avoir longtemps travaillé avec lui, est une merveille d'émotion et de grâce délicate. Daria, la femme du défunt, va couper du bois pour ses enfants dans la forêt hivernale; l'engourdissement du froid la saisit, sous le sapin où elle est tombée de lassitude. Quel art consommé dans la liaison des souvenirs et des rêveries qui envahissent cet humble cerveau, délirant sous la griffe glacée! Son mari regretté, son fils pour qui elle craint la conscription, sa course au couvent où elle alla chercher l'image sainte qui devait guérir Procle; enfin, son dernier cauchemar, la lutte héroïque contre le seigle, au temps de la moisson, contre ces épis changés en armée vivante, innombrable, avec lesquels elle a combattu, sa vie durant, avant de s'affaisser, vaincue par cette lutte inégale. La gelée raidit la pauvre créature abandonnée, et la gelée, c'est le Seigneur Moroz, le « Gel au nez rouge », le vieil enchanteur qui personnifie sur cette terre la suprême puissance de la nature. Moroz n'est pas un roi de féerie, c'est un dieu

d'Homère : l'invocation du poète nous le montre, seul dans son empire de glace, au milieu de son luxe cruel, acharné sur cette misérable sujette qui symbolise toutes les autres. Mais j'essayerais en vain d'analyser cette conception grandiose, qui ne ressemble à rien de connu ; elle saisira, je crois, toutes les imaginations. Je me borne à la signaler, et il me plaît de pouvoir terminer cette critique par un hommage de franche admiration.

Quand on lit ces pages éblouissantes, on se demande si ce n'est pas là du génie, et de quoi donc est fait le génie. Dieu le sait! Nous savons seulement que le génie n'est pas fait en entier, tant qu'on n'aperçoit pas au fond ces eaux sereines et lumineuses, qui reflètent la vie sans la déformer, sans se laisser troubler par elle ; on peut les simuler, on ne les remplace pas avec des larmes amères, violentes et voulues, comme furent trop souvent celles du malheureux Nékrassof.

Mai 1888.

LA POÉSIE IDÉALISTE EN RUSSIE

F.-J. TUTCHEF[1]

Voilà un nom bien inconnu chez nous. De tous les poètes du Nord, c'est celui qui flatte le mieux un tour d'imagination aujourd'hui commun à toute l'Europe lettrée; la Russie n'y échappe pas, et la faveur qu'elle rend à Tutchef marque bien ce que l'on appelait jadis « les révolutions du goût ». On vient de publier à Pétersbourg une édition complète et définitive de ses poésies; on a réimprimé du même coup le volume d'Aksakof consacré à sa biographie.

Né en 1803, mort en 1873, Tutchef a traversé deux courants littéraires bien distincts; on ne s'en douterait pas à le lire. Ses premiers vers sont de

1. *Œuvres complètes* de F.-J. Tutchef. — Poèmes et articles politiques. Saint-Pétersbourg, 1886. Nouvelle édition russe.

1820; il appartient donc au cycle de Pouchkine. Mais le romantisme resta pour lui la religion rêveuse de ses premiers maîtres allemands; il semble avoir ignoré tout ce que ses contemporains y ajoutaient, le fracas de passion, le luxe de la forme, l'exotisme, l'évocation dramatique de l'histoire. Cette génération rapide et tragique passa. Le mouvement naturaliste d'après 1840 emporta les esprits. Celui de Tutchef résista à ce second courant comme il avait résisté au premier; bien qu'il fût beaucoup plus mêlé aux hommes et aux choses durant cette dernière moitié de sa vie, il continua de se développer suivant sa loi intérieure. Insensiblement transformé, son romantisme allemand devint un accent très personnel, une émotion mystique et philosophique devant la nature, et surtout devant les choses innommées qui peuvent être dans la nuit; il rencontra par avance la note discrète, profonde, que demandent à la poésie beaucoup d'âmes lasses des panaches et des feux d'artifice; la note qui nous fait revenir à certains poètes anglais et rester fidèles à Alfred de Vigny. Au temps des grands éclats lyriques de 1830, Tutchef avait à peine marqué. Les feux des diamants empêchaient de voir l'orient de la perle. Mais la mode changeante ramène le goût des perles après celui des diamants. Il y en a de mortes, dans ce gros

volume qui eût gagné à une revision plus rigoureuse, il y en a de bien vivantes. Et voici qu'on relit ces vers, dans le pays de Pouchkine, avec le même sentiment de réaction qui fait mettre en Angleterre les œuvres de Shelley sur la table d'où Byron a disparu.

De son vivant, Tutchef avait acquis sur le tard la notoriété par ses opinions et ses poésies slavophiles. Il était, au même titre que Chomiakof, le chantre du parti; il en était de plus le beau-père, une de ses filles ayant épousé Aksakof. Je ne compte pas beaucoup pour sa gloire littéraire sur les pièces patriotiques qui la soutenaient jusqu'ici. Pourtant, cet homme distingué et charmant, au dire de tous ceux qui l'ont connu, avait conservé une physionomie originale dans sa politique comme dans sa poésie. Il ne fut point un slavophile rugueux, cantonné dans le passé moscovite, dans un acte d'adoration perpétuelle entre une icône et un moujik. Sa naissance et ses inclinations avaient fait de lui un habitué des meilleures compagnies; sa vaste culture et sa délicatesse naturelle lui gardèrent un esprit ouvert à toutes les idées, amoureux de toutes les élégances de pensée, alors même qu'elles venaient de cet affreux Occident. On trouve à la suite du présent volume des Mémoires sur diverses questions politiques, écrits pour le public du dehors.

Ce sont les jugements d'un Bonald russe, rédigés en français. Quel français! Aisé, plein de grâce et de ressources; une langue de chez nous et du meilleur temps; elle pourrait servir de modèle à bien des publicistes qui ne sont pas Moscovites. Je recommande aux curieux d'idées le Mémoire sur *la Russie et la Révolution* [1]. C'est une exposition doctrinale de la politique de Nicolas. Tutchef y développe, parmi des thèses discutables, une vue que je crois fort juste. « Le peuple russe est chrétien, non seulement par l'orthodoxie de ses croyances, mais par quelque chose de plus intime encore que la croyance. Il l'est par cette faculté de renoncement et de sacrifice qui fait comme le fond de sa nature morale. »

Mais, dans cette figure complexe, je ne veux retenir que le poète. Lui seul survivra par quelques traits distinctifs. Marquons le plus séduisant : Tutchef n'est pas un « auteur », pas même un « écrivain », dans le sens que donnent à ce mot les dames instruites qui se réunissent pour causer littérature. C'est simplement un galant homme, qui vit, pense, aime et souffre, comme les autres; et, comme les autres, il a ses larmes intérieures de joie ou de souffrance; seulement,

1. Il avait frappé le baron de Bourgoing, qui le fit imprimer en France, et Eugène Forcade, qui l'analysa dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1849.

les siennes ont le don de se cristalliser en quelques vers. Aussi elles sont demeurées; voilà tout. Il n'a pas mis la moindre préoccupation de métier à les coordonner. Ce n'est pas sa faute s'il en est résulté un volume; nous le devons à la piété de sa veuve, une fille d'Alsace, descendante de Conrad Pfeffel, le poète de Colmar. En tournant les pages de ce volume, on sent qu'il ne s'est jamais assis devant une de ces feuilles de papier en se disant : « Je vais faire un poème. »

Oh! le brave homme! il ne nous a pas laissé une seule ode, une seule composition dramatique ou descriptive sur un sujet, un seul « morceau ». Rien que de courtes strophes, des impressions saisies toutes vives, au passage dans l'âme. Et cependant le volume est un livre, puisqu'il contient toute une vie en raccourci. C'est le charme triste de ce recueil; il nous raconte l'histoire d'une âme rare pendant cinquante ans, à tous les moments qui valent seuls la peine qu'on a prise à vivre; il ne nous en donne que le parfum. En le respirant, on pense à ces petits flacons d'essence de roses que vendent les marchands de Constantinople; le voyageur qui a passé l'année d'avant dans la plaine du Rhodope se rappelle les grands champs de fleurs autour de Philippopoli; il y en avait trop, beaucoup étaient fanées, et des mauvaises herbes, et des ronces; avec le petit flacon, on

emporte tout ce qu'il y avait de délicieux dans le vaste champ de roses mortes. Comme elle s'applique bien au livre du poète, la définition qu'il donnait de la vie :

« Une colonne de fumée qui brille dans l'air, — une ombre insaisissable qui rampe sur la terre, — voilà notre vie, disais-tu. — Non, ce n'est pas même la fumée brillante que la lune éclaire, — c'est l'ombre tremblante de cette fumée. »

Hélas! cette comparaison s'applique encore mieux aux traductions qu'on veut essayer; comment rendre en prose étrangère ces légers frémissements de quelques vers ailés? Voilà bien « l'ombre tremblante d'une fumée ». Je dois pourtant donner un aperçu de la manière de Tutchef, et surtout de la disposition maîtresse qui alla toujours grandissant chez lui. Il aime et sent très finement la nature, mais comme un instrument sur lequel l'homme se joue à lui-même les airs qui le hantent. En passant par ses yeux, les phénomènes sensibles perdent quelque chose de leur réalité, ils s'incorporent au moi humain et ne gardent qu'une valeur de reflets. Nul n'a mieux justifié le mot d'Ampère : « Le monde a été créé pour nous être une occasion de penser. » De penser ou de sentir : je ne sais en vérité lequel des deux termes conviendrait; tous deux ensemble, tant la réflexion abstraite est émue, tant

le sentiment frôle la métaphysique chez Tutchef.

Avant tout, il est le poète de la nuit : elle l'attire et l'épouvante; l'ombre dilate sa prunelle et lui arrache des cris plaintifs, comme aux oiseaux des heures noires; exilé d'un pays chimérique, il rôde sans cesse entre la porte de corne et la porte d'ivoire, avec l'instinct que sa vraie patrie est là derrière, dans un monde de réminiscences ou d'illusions. Mais nos mots sont trop lourds, trop nets, pour exprimer cette inquiétude nocturne, murmurée dans une langue où les mots ont de longues fuites...

« Comme le globe terrestre est entouré par l'océan, — ainsi la vie terrestre est enveloppée de songes; — vienne la nuit, et de ses vagues sonores — l'élément obscur bat son rivage.

« Sa voix nous presse et nous sollicite; — déjà dans le port la voile enchantée frissonne; — le flot grandit et, rapide, il nous emporte — dans l'immensité des eaux sombres.

« La voûte céleste, illuminée par la gloire des étoiles, — nous regarde mystérieusement de ses profondeurs; — et nous voguons, entourés de tous côtés — par l'abîme étincelant de feux. »

Le Vent de la Nuit.

« Qu'est-ce que tu lamentes, Vent de la nuit? — Sur quoi t'affliges-tu follement? — Que signifie ta voix étrange — tantôt plainte sourde, tantôt rugissement? — Dans ton langage que le cœur comprend — tu affirmes une peine incompréhensible; — tu fouilles le cœur et tu lui arraches — des gémissements sauvages.

« Oh! ne chante pas ces effrayantes chansons, — qui parlent du chaos primordial, du chaos paternel! — Avec quelle avidité le monde ouvre son âme, — son âme nocturne à cette musique aimée! — Il se précipite hors de son enveloppe mortelle, — il a soif de s'abîmer dans l'illimité. — Oh! ne réveille pas les tempêtes assoupies; — car au-dessous d'elles, c'est le chaos qui s'agite. »

Jour et Nuit.

« Sur le monde mystérieux des Esprits, — sur cet abîme innommé, — un voile tissé d'or est jeté — par la haute volonté des dieux. — Ce voile brillant, c'est le jour, — le jour qui ranime les fils de la terre, — qui guérit les âmes malades, — lui, l'ami des hommes et des dieux.

« Mais le jour agonise, la nuit renaît; — elle arrive, et, sur ce monde funeste, — le tissu du

voile bienfaisant — se relève, il est rejeté bien loin. — Et l'abîme nous apparaît — avec ses angoisses et ses ténèbres; — il n'y a plus de barrière entre lui et nous; — voilà pourquoi la nuit est terrifiante. »

Telle est la vibration dominante sur cette harpe. Mais il y en a d'autres. Le livre de Tutchef, ai-je dit, est la résonance de toute sa vie, des passions de son cœur et de son esprit. L'enthousiasme slavophile prime ces dernières. On n'a pas impunément un prophète pour gendre; on s'en ressent. De quelles exagérations candides le poète se grisait, on en jugera par les vers suivants, qui firent une fortune facile :

Géographie russe.

« Moscou, la ville de Pierre et la ville de Constantin, — voilà les capitales sacrées de l'empire russe. — Mais où sont ses limites et ses frontières, — au nord, à l'orient, au midi, au couchant? — Dans les temps à venir, le destin les révélera.

« Sept mers intérieures et sept grands fleuves... — Du Nil à la Néva, de l'Elbe à la Chine, — du Volga à l'Euphrate, du Gange au Danube... — Voilà l'empire russe; et il demeurera tout le long des siècles. — L'Esprit l'a prédit et Daniel l'a prophétisé. »

Prophétie.

« Ce n'est pas une rumeur vague sortie du peuple, — ce n'est pas dans notre race que la prédiction naquit ; — c'est une voix ancienne, une voix d en haut qui l'a dit : — Le quatrième siècle est déjà sur son déclin, — qu'il s'accomplisse et l'heure sonnera ! — Et dans Byzance régénérée — les voûtes antiques de Sainte-Sophie — abriteront de nouveau l'autel du Christ. — Tombe devant cet autel, ô tsar russe, — et relève-toi, tsar de tous les Slaves ! »

Ces deux derniers vers, très fortement frappés dans l'original, sont devenus proverbiaux à Moscou ; et encore plus les suivants, que toute l'école slavophile a pris pour devise :

« On ne comprend pas la Russie avec la raison ; — on ne la mesure pas avec le mètre commun. — Elle a pour soi seule un mètre à sa taille ; — on ne peut que *croire* à la Russie. »

Néanmoins, ces airs de fanfare sont la partie caduque du répertoire de Tutchef. J'en aime mieux le murmure du cœur, qui parle à tous les hommes. Il paraît avoir beaucoup travaillé, ce pauvre cœur ; quand on rapproche les poésies qui le trahissent, tout ensemble ardentes et voilées, on devine qu'il fut toujours en alerte. Comme le dit avec raison le biographe de Tutchef, cet homme

a senti et rendu mieux que tout autre la souffrance d'une existence double; chez lui, le cœur poursuivait son rêve dans la vie, parallèlement à l'esprit qui méditait le sien au-dessus de la vie. Jusque sur le tard, ces cris lui échapperont :

« Encore accablée des langueurs du désir, — encore vers toi, mon âme s'élance; — et, dans le crépuscule du souvenir, — encore j'étreins ton image, — ta chère image inoubliable... — Elle est devant moi, toujours, partout, — immuable, insaisissable, — comme dans le ciel de nuit une étoile. »

Ses yeux.

« Je savais des yeux... oh! ces yeux! — Combien je les ai aimés, Dieu seul l'a vu! — De leurs ténèbres enchantées — je ne pouvais retirer mon âme.

« Dans ce regard insaisissable — qui dévoilait la vie jusqu'au fond, — on sentait une telle détresse, — un tel abîme de passion!

« Sous l'ombre épaisse de ces paupières — respirait quelque chose de triste et de profond, — comme la volupté, lassé; — comme la souffrance, funeste.

« Et dans ces moments étranges — il ne m'est pas arrivé une seule fois — de les rencontrer sans trouble — et de les admirer sans larmes. »

Mais plus habituellement, devant la femme comme devant la nature, nous retrouvons la tendance du poète à retirer en lui-même les choses du monde extérieur, pour les transformer en chimères ou en angoisses. Voyez déjà, dans une des plus gracieuses inspirations de sa première jeunesse :

« Ne crois pas, ne crois pas le poète, enfant, — et ne dis jamais qu'il t'appartient. — Plus que la colère enflammée, — redoute l'amour du poète.

« Tu ne t'approprieras point son cœur — avec ta jeune âme ; — tu n'étoufferas pas le feu dévorant — avec ta légère écharpe de jeune fille.

« Le poète est tout-puissant, comme les éléments ; — mais sur lui-même, sur lui seul, il n'a pas puissance ; — sans le vouloir, tes boucles blondes, — il les brûlera en les touchant de son diadème.

« Elle juge mal, la foule frivole, — qui dénigre ou exalte le poète. — Il ne pique pas le cœur comme un serpent, — mais il le suce comme une abeille.

« La main pure du poète — ne profanera pas ta candeur. — Mais, par mégarde, elle étranglera ta vie — ou l'emportera au delà des nuages. »

Le mal de cette nature trop fine se déclare dans les aveux de l'âge mûr. Les recueils de vers datés sont de grands indiscrets. On voit dans celui-ci

qu'après 1852, Tutchef subit une de ces redoutables passions qui prennent l'homme tout entier au déclin de sa force, qui l'ébranlent jusqu'aux racines les plus profondes. Dans les poésies de cette époque, tout dénonce l'irréparable malentendu de deux cœurs qui ne parlent pas la même langue :

« Oh! ne me trouble pas par un reproche mérité. — Crois-moi; de nous deux, c'est toi qui as le sort désirable; — tu aimes sincèrement et passionnément, et moi, — moi je te regarde avec une tristesse envieuse.

« Misérable magicien devant le monde fantastique — que j'ai créé moi-même, je demeure sans foi; — et, la honte au front, je reconnais en moi-même — l'idole inanimée de ton âme vivante.

« Ne dis pas : il m'aime comme autrefois, — comme autrefois il me chérit. — Oh! non! il meurtrit ma vie sans miséricorde. — Je vois toujours un couteau qui tremble dans sa main.

« La colère, les larmes, la tristesse, la révolte, — emportent tour à tour mon âme empoisonnée. — Je souffre, je ne vis pas... je ne vis que par lui, par lui seul; — mais cette vie, oh! qu'elle est amère!

« Il me mesure l'air respirable d'une main si avare... — On ne le mesure pas ainsi à son plus cruel ennemi. — Ah! je respire encore, c'est un râle pénible de malade, — je peux respirer, mais vivre, je ne le puis plus.

« Oh! comme nos amours sont meurtrières! — Dans l'orage aveugle des passions, — comme nous tuons plus sûrement que tout — ce qui est le plus cher à notre cœur!

« Larmes humaines, ô larmes humaines, — vous coulez le matin et vous coulez le soir; — vous coulez ignorées, inaperçues, — innombrables, inépuisées; — vous coulez comme coulent les torrents de pluie, — dans les sourdes ténèbres d'une nuit d'automne. »

Enfin, voici l'épilogue de ce drame intime :

« Elle était assise sur le plancher, — elle puisait dans un monceau de lettres; — et comme une cendre refroidie, — elle les prenait dans sa main et les jetait.

« Elle prenait les feuilles accoutumées — et les regardait d'un regard étrange, — comme les âmes regardent d'en haut — les corps qu'elles ont dépouillés.

« Combien de vie il y avait là, — de vie vécue

sans retour. — Combien de douloureuses minutes d'amour, — combien de joies mortes!

« Debout près d'elle, je me taisais, — et j'étais prêt à tomber à genoux, — envahi d'épouvante et de chagrin, — comme à l'apparition d'une ombre chérie. »

On croira sans peine que cette âme apeurée et visionnaire alla toujours se concentrant. De plus en plus, elle se replie sur elle-même avec une fierté dédaigneuse; elle absorbe dans son enveloppe de nacre tout ce qu'elle reçoit de clartés, d'impressions du dehors, et n'en laisse transparaître qu'un frisson diffus.

« Mon âme est l'Elysée des ombres, — des ombres muettes, lumineuses et belles. — Elles demeurent étrangères aux soucis, — aux joies et aux douleurs du temps bruyant où je vis.

« Mon âme est l'Elysée des ombres. — Qu'y a-t-il de commun entre la vie et toi, — entre vous, fantômes de mes meilleurs jours passés, — et cette foule incapable de sentir?

Silentium.

« Tais-toi, cache-toi et dérobe — tes pensées, tes sentiments. — C'est assez que dans le fond de ton âme — ils se lèvent et se couchent — comme les

claires étoiles dans les profondeurs de la nuit. — Admire-les et tais-toi.

« Le cœur peut-il s'expliquer? — Un autre peut-il te comprendre? — Comprendra-t-il de quoi tu vis? — La pensée exprimée est déjà un mensonge. — En faisant jaillir la source, tu la troubles; — bois-y longuement et tais-toi.

« Sache vivre en toi-même; — il y a dans ton âme tout un monde — de pensées mystérieuses, enchantées; — le bruit du dehors les étoufferait, — les rayons du jour les aveugleraient. — Prête l'oreille à leur musique et tais-toi. »

Quand Tutchef n'aurait écrit que ce vers : « La pensée exprimée est déjà un mensonge », il mériterait, ce me semble, une place parmi les poètes philosophiques les plus subtils. L'avenir la lui fera. Son mètre, tout d'une venue, est harmonieux, négligé quelquefois; il n'y faut pas chercher les coupes savantes, la maîtrise du joaillier; ce n'est pas un artiste impeccable, comme on dit aujourd'hui. Mais, en poésie et ailleurs, si l'humanité admire avec respect les impeccables, elle aime plus facilement ceux ou celles qui ont péché. Elle les sent plus près. On se retournera quelquefois vers cet esprit énigmatique; on le verra de loin plus mystérieux encore dans le crépuscule où il se plaît, chassé par le vent du soir au bord des grandes ombres et des grandes eaux;

irréel, insaisissable, homme pourtant par les sanglots de passion qui décèlent le vol muet de cette larve. Quand l'anthologie russe sera fixée, elle gardera en bon rang quinze ou vingt de ces petites pièces, pâles et pénétrantes comme un bouquet de violettes de novembre.

Décembre 1888.

LA POÉSIE IDÉALISTE EN FRANCE

ALFRED DE VIGNY [1]

I

« Je me suis dit souvent que les portraits devaient être faits selon le ton et l'esprit du modèle. Si l'on appliquait ce procédé à l'étude de M. de Vigny, son portrait serait bien simple et tout idéal... » C'est Sainte-Beuve qui donnait cette règle; et le grand félin la donnait au début de l'article empoisonné où il l'a si complètement méconnue. Elle n'en garde pas moins sa valeur; il faut louer M. Paléologue de s'y être conformé, dans son *Vigny* comme dans son *Vauvenargues*. Mais peut-être n'a-t-il pas grand mérite à observer cette exacte convenance entre les portraits et les

1. *Alfred de Vigny*, par M. Maurice Paléologue, dans la *Collection des Grands Écrivains français*.

modèles; tant elle semble nécessitée chez le peintre par le tour d'esprit qui lui a fait choisir deux ancêtres de sa famille intellectuelle. Tels qu'il nous les représente, le moraliste et le poète expriment différemment une même qualité d'âme, une même tenue de vie; et l'on sent que cette façon de penser et de vivre réalise l'idéal de leur biographe. Voici deux officiers, gens de naissance et de bonne compagnie, rebutés par l'état militaire dont ils gardent les vertus, l'amour et l'orgueil, adonnés aux lettres sans en faire métier, à la philosophie pour en ressentir les angoisses et non pour en tirer des thèses, retirés dans leur gravité mélancolique, souffrant au plus haut degré de cette contradiction qui fait désirer la gloire en dédaignant les hommes qui la donnent. Un jeune écrivain se plaît à nous parler d'eux. parce qu'il a leurs inclinations; il ne se pose pas en homme de lettres, en professeur, en critique; il ne prétend pas épuiser le sujet; il se borne à nous offrir le résultat de ses lectures, de ses méditations sur ses auteurs favoris, avec le ton de la causerie dans un salon difficile, avec une discrétion élégante, en glissant légèrement sur les déformations de la vérité inhérentes au génie poétique, sur les ridicules, — ceux de Vigny sont vraiment trop faciles à relever, — sur ce qu'il y a de trop intime dans le détail du privé.

J'avoue mon faible pour cette méthode instinctive ; je l'avoue d'autant plus librement qu'elle ne risque pas de faire des ravages, dans la vaste classe de critique scientifique où nos bacheliers viennent user leurs manches de lustrine. Il n'y a pourtant pas dans le Décalogue un onzième commandement qui dise à tout écrivain :

Plume et papier tu ne prendras
Que pour critiquer seulement.

Mais tout homme entend une voix qui lui crie : « Regarde parmi les êtres et les choses, tâche de comprendre ce que tu aimes et de le faire aimer aux autres. » C'est le cas de rappeler un mot de Vauvenargues, puisque M. Paléologue est de sa paroisse : « Connaître par le sentiment est le plus haut degré de connaissance. » Pascal l'avait dit avant Vauvenargues, avec plus d'autorité.

Les petits volumes composés dans cet esprit de liberté ne satisferont pas les grands érudits. On aura beau jeu pour y reprendre des lacunes, des indications inachevées, l'oubli ou la répétition inconsciente de ce qui avait été déjà dit par d'autres commentateurs. Et après? Avec notre passion des curiosités littéraires, nous sommes sujets à perdre de vue les véritables exigences du public; il s'inquiète peu de nos dossiers, de

nos sources, de nos recherches et de nos trouvailles; il veut qu'on lui fournisse une image nette et agréable des objets qu'il connaît confusément. Le public jugera toujours comme Dorante, dans *la Critique de l'École des femmes*; il trouvera étranges tous les raffinements mystérieux, et, sans le congé de MM. les experts, il dira que le grand art est de plaire, et qu'on doit peu se soucier du reste. Or, ils ont beaucoup plu, ces deux pastels sobres et pâles, qui reposent les yeux dans le cabinet d'anatomie où tant d'habiles préparateurs dissèquent nos grands morts.

En m'arrêtant devant celui de Vigny, je ne rechercherai pas si M. Paléologue a exprimé toutes les particularités de la figure; je ne prétends pas la compléter; je voudrais seulement appuyer sur quelques traits, puisque cet Essai m'a fait relire une fois de plus le noble poète qui fut l'un des compagnons assidus de ma vie.

II

Alfred de Vigny est, de tous nos poètes, celui qui donne le plus de peine à qui veut prendre sa mesure; parce qu'il est unique dans son ordre, prodigieusement inégal et infiniment secret.

L'auteur des *Destinées* est peut-être le seul de nos lyriques qui nous permette de réfuter victorieusement cette assertion, passée en axiome chez les Allemands, les Anglais, les Russes : « Les Français n'ont pas de poésie. » Assertion très spécieuse, au sens particulier que les étrangers donnent à ce mot de poésie. Ils nous accordent l'éloquence, la passion, le pittoresque, tous les dons qui saisissent fortement l'esprit et le cœur; ils nous refusent l'épanchement intérieur du rêve, la fantaisie naïve et sincère qui ne chante que pour elle-même, sans aucun alliage de rhétorique, et qui s'insinue insensiblement dans les âmes. Cette note sourde à laquelle ils réservent le nom de poésie, par opposition à nos fanfares éclatantes, ce murmure du passage d'une ombre, solitaire et recueillie dans la nature, tel qu'on l'entend sous les vers d'un Goethe, d'un Novalis, d'un Shelley, d'un Keats, d'un Tutchef, nous devons avouer qu'on ne les retrouve ni dans les magnificences de Victor Hugo, ni dans les déclamations brûlantes de Musset. Je crois qu'il est très injuste de la dénier aux élévations mélancoliques de Lamartine; mais je rapporte ici l'opinion des étrangers; ils ne savent pas découvrir dans Lamartine ces fonds d'ombre où ils veulent que la poésie se cache.

Les nôtres se sentent écoutés quand ils chan-

tent; ils crient, ils pleurent, ils prient, ils rêvent pour tous les hommes, fidèles en cela au génie de notre France; et ce rôle de coryphée du chœur humain est assez beau pour que nous le préférions à tout autre; mais il exclut le repliement intime sur soi-même, la simplicité et la sincérité absolue du pleur versé au désert, sous le ciel de nuit, pour Dieu seul. Une comparaison matérielle fera peut-être soupçonner cette nuance délicate, qui se sent bien et se définit mal. Les étrangers disent : Vous avez l'écrin le plus riche en diamants, en rubis, en saphirs, en gemmes de toute sorte; vous n'avez pas la perle, la perle mystérieuse du fond de la mer. — Si. Elle est rare chez nous, mais elle nous fut donnée par Racine et par Vigny. Elle s'est déposée dans quelques vers d'*Andromaque* et de *Bérénice*, dans quelques strophes comme celle-ci :

> Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
> Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
> Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
> Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
> A rêver, appuyée aux branches incertaines,
> Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
> Ton amour taciturne et toujours menacé.

Unique dans son pays, Vigny l'est également dans son temps, au moins par tout ce qui survivra de son œuvre. Sans doute, une bonne partie de cet œuvre le rattache au romantisme;

et tout d'abord cette thèse enfantine de la « fonction du poète », comme disait l'autre, du poète martyr et créancier perpétuel de la société : thèse poursuivie sous toutes les formes dans *Stello*, dans *Chatterton*, dans *Moïse*, où du moins la puérilité de la prétention est relevée par la gravité et la beauté du sentiment poétique. Il se rattache au romantisme par le tour de ses médiocres essais dramatiques, par la fausseté de la vision historique qui nous gâte la belle prose de *Cinq-Mars*, par quelques poèmes gothiques ou espagnols. Ses premiers vers, imités ou non de Chénier, — la question reste insoluble, malgré les dates un peu suspectes qu'il leur a données, — le relient au XVIIIe siècle. Mais si l'on abat ces parties ruineuses, si l'on ne retient que le monument indestructible où figurent *Eloa*, la plupart des *Poèmes bibliques* et certaines pièces comme *les Amants de Montmorency*, trop dédaignés, ce monument doit fort peu au romantisme; *les Destinées* ne lui doivent plus rien. Cette poésie peut être d'hier, elle pourrait être d'aujourd'hui, elle pourra être de demain; rien ne la date, ni dans le fond, ni dans la forme; elle n'est d'aucun temps; à dire mieux, elle est de tous les temps. De même pour le chef-d'œuvre en prose, *Servitude et Grandeur militaires*. *Laurette*, cela pouvait être écrit à côté de l'abbé Prévost et de Vol-

taire, avant ou après Mérimée ; cela pourrait être écrit après M. Halévy et M. de Maupassant.

Lorsqu'il est pleinement lui-même, Vigny va à l'encontre du mouvement romantique. Le romantisme français est essentiellement extérieur, pittoresque, imaginatif ; chez les poètes de cette école, l'idée naît de l'image. Vigny a le génie abstrait ; l'image, quand elle lui vient, et elle ne lui vient pas toujours, n'est que le vêtement de l'idée pure. Ses émules voient d'abord le monde ; ils y cherchent un sens, ils idéalisent les réalités vivantes. Vigny donne péniblement un corps et une vie aux idées, qui existent seules pour lui ; il aperçoit le monde comme une construction secondaire et de peu d'intérêt, faite uniquement pour loger les idées. Son idéalisme transcendant se manifeste jusque dans son écriture, dans ces majuscules qu'il prodigue à tous les termes abstraits, le Bien, le Juste, le Savoir, l'Esprit, etc. Ce n'est pas affectation chez lui ; c'est qu'il voit vivre ces personnes spirituelles, comme vous voyez un homme, un animal, une plante.

Le bagage philosophique du romantisme est léger, chacun en conviendra : ses penseurs ont de souffle tout juste ce qu'il en faut pour agiter d'opulentes draperies. Leur philosophie religieuse oscille du déisme biblique au déisme bon enfant de Béranger, avec des étapes dans le doute poé-

tique; leur philosophie sociale va du loyalisme jacobite au libéralisme révolutionnaire, à l'émancipation des peuples et à la réhabilitation des gueux. La philosophie de Vigny est autrement profonde, beaucoup plus qu'on ne veut bien le dire. Dans *le Mont des Oliviers*, dans *la Mort du loup*, elle égale l'ampleur stoïque de Lucrèce. Dans la première pièce des *Destinées*, celle qui a donné son nom à tout le recueil, le poète découvre et résout la question qui domine toutes les discussions sur le libre arbitre et le déterminisme : la permanence de la fatalité antique, baptisée sous ce nom chrétien, la Grâce. Observateur de l'état social, Vigny a sur plusieurs points de larges et lointaines intuitions. Il est véritablement le *Vates*, le prophète. Ce n'est pas l'énorme et fidèle miroir d'Hugo, qui reflète chaque frisson populaire, mais alors seulement que le frisson de l'Océan se produit à la surface et vient sur la rive; c'est la longue-vue au champ étroit, qui discerne à l'horizon, sur les eaux calmes, la vague en train de naître. Dans *les Oracles*, il juge le régime du juste milieu, comme devait le faire un idéaliste de sa trempe; il jette l'anathème aux intrigues de la vie parlementaire, il démêle le porte-à-faux du système. La pièce est postérieure à 1848, je ne l'ignore pas; mais le poète y parle pour le passé et pour l'avenir :

Toute démocratie est un désert de sables;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
Que le souffle de flamme un matin a surpris.

En littérature, n'a-t-il point prévu l'orientation nécessaire de ses successeurs, l'homme qui écrivait : « Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité* »? Ses considérations sur l'armée, dans *Servitude et Grandeur*, sont d'une clairvoyance admirable : « C'est une grande chose que l'on meut et qui tue; mais aussi c'est une grande chose qui souffre. » Au moment où il les étudie, le soldat, l'officier ont perdu tous les anciens privilèges de la force, sans avoir encore rien gagné des droits nouveaux du citoyen. Vigny fait ressortir la suprême beauté de ce servage sans compensations, le miracle qui égale presque ce renoncement à celui du prêtre, mais aussi l'impossibilité d'en prolonger la gageure. Après avoir donné un regret esthétique à ce miracle, il dit : « On ne peut trop hâter l'époque où les Armées seront identifiées à la Nation. » Et il ne le dit point dans l'esprit jaloux et aveugle de ces politiciens d'il y a vingt-cinq ans, qui démantelaient la patrie avec le second empire; il le dit dans l'esprit qui nous guide aujourd'hui, tandis que nous accomplissons cette grande transformation historique.

J'ai pris quelques exemples au hasard. Il serait facile de les multiplier et de montrer combien, sous une expression parfois trouble, les pressentiments de ce poète sont justes et étendus. Pontmartin a dit de lui, avec beaucoup de finesse : « Il y avait du révolutionnaire chez Alfred de Vigny, mais à la façon des Allemands, avec *ce mélange d'audace métaphysique et de douceur séraphique* qui démolirait un monde, une religion, une société, une littérature, sans rien perdre de son innocence et sans paraître se douter de la portée de ses coups. »

Si j'ajoute que Vigny, après une longue éclipse, reparaît comme le maître préféré des générations nouvelles, comme l'instituteur de leur idéalisme et la source vive de leur poésie, si je constate que le symbolisme, puisque symbolisme il y a, sort directement de ces livres où chaque ligne est un symbole spirituel, on ne s'étonnera point que j'aie qualifié d'unique, au moment où il vint, un poète qui échappait par tant de côtés aux catégories de ce moment.

III

Il est prodigieusement inégal. Quand on suit le développement de la pensée dans un de ses

poèmes, on croit voir un cygne blessé qui s'enlève au ciel, tombe et se traîne lourdement à terre, se relève encore, et retombe épuisé. Les meilleures pièces languissent par quelque endroit, même cette adorable *Maison du berger*, qui déraille, c'est le cas de le dire, avec la tirade sur les chemins de fer. Si l'on excepte *la Bouteille à la mer*, il n'est peut-être pas une seule de ces pièces qui satisfasse notre goût par une composition organique et suivie. Certaines sont d'un bout à l'autre un affreux galimatias. Relisez, si vous le pouvez, l' « élévation » intitulée *Paris*. L'idée première est belle, elle semble empruntée au mouvement oratoire de Bossuet, dans son *Sermon sur le Jour des morts* : « Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours, malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée ? » Mais quelle exécution ! quand l'image appelée ne vient pas illuminer l'idée, quand ce verbe abstrait ne s'est pas fait chair, le grand poète s'effondre au-dessous du dernier rimeur d'estaminet, l'obscurité et l'impropriété de l'expression deviennent intolérables.

Soudain, le souffle se ranime, et cette harpe rend alors des sons d'une parfaite beauté, d'une variété que l'on ne vante pas assez chez Vigny. Il a toutes les séductions, des pages d'un pitto-

resque éclatant, des strophes légères et douces comme un murmure de brise, de brèves sentences gravées sur un diamant, des hexamètres puissants qui roulent comme un coup de foudre sur « les grands pays muets ». Dans la pièce liminaire des *Destinées*, dans ces tercets rivés entre eux ainsi que les maillons d'une chaîne, je ne puis assez admirer la sourde harmonie si convenable au sujet, le rapport étroit entre l'idée et ces mots froids, sombres, lourds. Les « femmes au voile blanc », tirées du monde d'Eschyle et qui reviennent saisir leur proie humaine dans le monde du Christ, le poète les a faites si plastiques, si modernes dans leur attitude immémoriale, qu'on croit les avoir vues figurées quelque part; peut-être dans la *Calomnie* d'Apelles repeinte par Botticelli, sous les traits impassibles de ces mystérieuses Florentines qui enlacent l'innocent de leurs longs bras maigres, qui le traînent par les cheveux dans le cadre serein d'une architecture antique.

Oui, des poèmes entiers disparaîtront de l'œuvre de Vigny, s'ils n'ont déjà disparu; d'autres ne survivront que par fragments; les meilleurs verront mourir quelques rangées de leur fil de perles. Mais ne restât-il de cet œuvre que cinq ou six cents vers, mettons un millier pour faire bonne mesure, ceux-là compteront longtemps

parmi les plus rares trésors de la poésie universelle; et, dans ce nombre, il y a quelques vers forgés d'un marteau divin, flèches comme en lancèrent Virgile et Dante, empennées pour voler à toute éternité.

Vigny est infiniment secret. Aussi, quand ils ont voulu expliquer son âme, la vraie nature de son mysticisme et de son pessimisme, les causes de sa stérilité précoce, les meilleurs critiques ont tâtonné.

> Et Vigny plus secret
> Comme en sa tour d'ivoire avant midi rentrait,

disait Sainte-Beuve, à l'époque où il ne prévoyait pas que sa main fêlerait un jour cette tour d'ivoire. Il a été puni de sa méchante action, — en est-il une plus méchante que de verser du fiel dans la tombe entr'ouverte d'un ami qu'on a aimé et encensé? Son étude définitive est inintelligente, faute de sympathie; la figure est hachée trop menue, et il commet une lourde bévue en appelant « poésies de déclin » *les Destinées*, qui demeurent pour nous tous le vrai titre de gloire du poète. Au même moment, Pontmartin dégageait mieux tout ce qu'il y a de noble et de pur chez Vigny; mais ce clair esprit du Midi ne goûtait que l'artiste, il faisait bon marché du philosophe abîmé dans une méditation trop morne. Le temps

a coulé, nous comprenons mieux des plaies qui sont nôtres. M. Faguet a sondé le pessimisme de Vigny avec sa dextérité habituelle; le signalement qu'il en donne n'est-il pas un peu noir, vraiment trop noir et désolé? M. Paléologue me paraît plus près de la vérité, avec sa touche plus légère et plus compatissante. Je crains seulement que, en énumérant les causes probables de l'arrêt de production chez le poète, il ne donne trop d'importance à une blessure du cœur. Sans doute l'homme fut mortifié, l'amant atterré par un genre de trahison qui, pour n'avoir rien de banal, n'en était pas moins fort cruel. Mais si *la Colère de Samson* nous apprend que le coup fut rude, elle nous prouve aussi qu'il stimula l'inspiration. Sous les orages de l'amour, les braves gens qui se croient des chênes plaignent charitablement ce roseau, le poète : qu'ils se rassurent, le roseau plie, chante, et ne rompt pas.

Je me persuade qu'il faut chercher plus loin la cause essentielle de ce qu'on nomme avec quelque exagération la stérilité de Vigny. Alors même que nous n'aurions pas *le Journal d'un poète*, *Servitude et Grandeur militaires* nous renseignerait pleinement sur la vraie crise de sa vie. Fils d'une race de soldats, né pour l'action, il embrassa le métier des armes avec passion, au lendemain d'une période où ce métier avait été déifié; il y

engagea toutes ses espérances d'avenir. La désillusion fut lente à se produire, et poignante, il nous le dit, quand enfin l'épée lui tomba des mains dans les dégoûts d'une longue paix. Il se réfugia dans ses rêveries, et, durant quelques années, il crut qu'elles lui tiendraient lieu de tout ce qu'il avait abdiqué. Mais pour certaines natures, la rêverie n'est jamais que de l'action qui se leurre. Il sentit le besoin impérieux de revenir à l'action; c'était trop tard; les temps ne s'y prêtaient plus.

Je ferai mieux comprendre son angoisse en la généralisant. Considérez les trois grands idéalistes de cette époque, Vigny, Lamartine, et leur aîné Chateaubriand. Sortis tous trois de vieilles lignées agissantes et militaires, ils furent un instant soldats. Les circonstances interrompirent cet emploi naturel et héréditaire de leur activité. L'art et la rêverie leur donnèrent le change. Sitôt qu'ils eurent jeté la première gourme de poésie, le goût de l'action les reprit, elle les tenta sous d'autres formes, à défaut du militaire. Chateaubriand put donner carrière à ce goût, sous la Restauration; moins heureux, ses cadets le ressentirent à l'heure où 1830 venait de leur mettre des liens aux pieds, les liens de l'honneur. Le régime nouveau ne pouvait rallier ces grands idéalistes. Ils ne comprenaient la royauté qu'avec l'éclat que leur ima-

gination lui prêtait dans le passé; à leurs yeux, la monarchie bourgeoise et parlementaire n'était que la caricature de la royauté. L'intuition du génie leur faisait voir l'ancien idéal irrévocablement condamné; elle leur faisait prévoir que l'idéal nouveau sortirait du peuple, sous l'édifice précaire où ils vivaient. Ils hésitaient entre les deux, et chacun s'orientait suivant son tempérament. Tous trois pouvaient s'appliquer ce que Vigny disait pour son compte : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. » Chateaubriand vieilli saluait l'aurore lointaine, en remâchant ses regrets. Lamartine, débordant de sève et mieux armé pour la lutte, poussa droit à la nouvelle source d'idéal, avec la volonté de la faire jaillir plus vite, et de ses mains.

Vigny, moins robuste et plus perplexe, se réserva. Il professait que le poète doit jeter à la foule les idées directrices en laissant à d'autres le soin de les appliquer; mais de pareilles déclarations ne sont jamais très sincères. La vérité, c'est qu'il avait les mains trop délicates pour les grossières besognes de la politique : le jour où il se laissa porter à une élection, il le prit de si haut qu'il récolta dix voix. Nouvelle blessure. Incapable de l'action sous cette forme, il souffrait assez de l'inaction pour n'être plus franchement capable de

rêverie, au moins de la rêverie féconde, celle qui produit des fruits abondants. S'il a dit autre chose dans son *Journal* inédit, j'estime que l'ancien mousquetaire rouge s'est abusé lui-même sur une des plaies secrètes qui le rongeaient.

N'oublions pas le froissement d'orgueil du poète, pâle étoile offusquée entre deux soleils : les gloires de Lamartine et d'Hugo écrasaient la sienne comme dans un étau. Ajoutez à ces causes les lenteurs caractéristiques de son talent, la difficulté et la rareté des réalisations plastiques dans cette pensée toujours active. Ajoutez-y ce que M. Paléologue indique si bien, le bel excès de scrupule chez l'artiste, chez le penseur, qui eût murmuré volontiers l'aveu que nous avons recueilli chez un poète de sa famille, le Russe Tutchef : « Mon âme est l'Élysée des ombres... Toute pensée exprimée en paroles est déjà un mensonge. »

Malgré tant de raisons plausibles, quand on s'étonne de la stérilité de Vigny, je crois qu'on est dupe d'une illusion d'optique, créée par nos habitudes actuelles, par le métier de manœuvre qu'est devenu l'art d'écrire. Vigny cesse de publier à quarante ans, après *Servitude et Grandeur*. Continuons la comparaison de tout à l'heure. La veine poétique de Lamartine, plus âgé que lui de sept ans, tarit à la même époque, vers 1839. *Les Girondins* ne seront qu'une arme de combat, et

la navrante production des années de vieillesse, nous savons trop qu'elle n'était point spontanée. A quarante ans, Chateaubriand a clos son œuvre poétique et créatrice; il ne prendra désormais la plume que pour des brochures politiques, ou pour s'épancher dans l'intimité des *Mémoires*, comme Vigny s'épanchait dans son *Journal* et dans les *Poèmes posthumes*. Tout bien considéré, en tant que poète, il est le moins démissionnaire des trois. S'il ne publia presque rien, durant ces années de silence, n'a-t-il pas écrit *les Destinées*, le legs souverain et durable de son talent?

Petit recueil, si l'on veut, mais grand livre, puisqu'il y a enfermé toute sa conception de la vie. On y trouve sa philosophie religieuse, sa philosophie sociale; on y trouve ce que l'humanité demande toujours à un poète, sa déposition personnelle sur la femme et sur l'amour. Dans *la Maison du berger* et dans *la Colère de Samson*, il a sculpté les deux faces du sphinx qui caresse et ment, il a condensé tout ce qu'il en gardait d'ivresses et de déceptions. Aussi longtemps que la foule muette cherchera dans la poésie une traduction sonore de ses joies et de ses souffrances, les strophes de la Maison roulante resteront l'accompagnement musical des heures enchantées; et les cœurs meurtris iront verser, dans la coupe d'or de *la Colère*, l'amertume qu'ils auront

puisée aux bras de l'enfant malade et douze fois impur.

Ce recueil est suffisant, il est définitif, parce que le poète y a précisé la pensée maîtresse de toute sa vie, la précellence de l'idée et l'insignifiance des réalités apparentes. Depuis la préface de *Cinq-Mars* où il disait : « L'*Idée* est tout, le nom propre n'est que l'exemple et la preuve de l'idée », jusqu'à l'idéalisme enivré de l'*Esprit pur*, il n'a jamais cessé d'exprimer sous toutes les formes sa foi inébranlable :

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées...

... les nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées.

Propos de rêveur, de poète, dira la sagesse pratique. Et l'on ouvre l'Histoire, à n'importe quelle page, et l'on y rencontre la confirmation perpétuelle de cette vue de génie. L'Histoire et la vie attestent qu'en pensant ainsi, il était le voyant, le vrai sage, ce poète que son biographe rattache si justement à la famille de Platon et de Goethe. Tandis que je le relis, un bruit de clameurs folles m'arrive, le bruit qu'il n'aimait pas, fait dans un palais voisin par les hommes dont il se défiait le plus :

Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour;
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles...

Bruit de passions, d'intérêts, de faits passagers. Ceux qui s'y complaisent ne se doutent pas qu'un Pilote ironique souffle leurs paroles, pour faire le vent dont ses voiles ont besoin; ils ne soupçonnent pas qu'ils sont étreints, poussés par les idées méconnues, qu'ils en préparent l'avènement alors qu'ils croient les combattre. C'est le commentaire vivant de mon poète.

Parce qu'il a vu clairement la véritable figure du monde, Vigny ressort aujourd'hui de sa tombe plus puissant sur les intelligences que des artistes mieux doués. Cette « jeune postérité », qu'il appelait timidement au rendez-vous de sa gloire « de dix en dix années », ces « flots d'amis renaissants », lui arrivent plus nombreux, plus dociles qu'il ne pouvait l'espérer. La jeunesse s'abandonne au poète idéaliste qui lui offre un symbole conforme à ses aspirations. Elle en aime les vers. Elle aime, elle respecte la belle et triste physionomie de l'homme, appuyé sur « le rocher de l'Honneur », oublieux des déboires de l'action refoulée, de l'injustice des contemporains, de toutes les duretés de la vie, ne gardant qu'un unique souci, faire son âme de plus en plus « studieuse et pensive »; renonçant vers le soir à ses ambitions, à ses fiertés, et jusqu'à l'orgueil de sa race, pour n'attacher de prix qu'à la communion de l'Esprit pur. Instruits par ses livres à

admirer ce qu'il a admiré, à dédaigner ce qu'il a dédaigné, ces jeunes gens lui retournent le témoignage qu'il se rendait à lui-même, dans ses derniers vers, qu'il dédiait à l'énigmatique Eva, femme réelle, qui sait? ou compagne de rêve à laquelle on rapporte, sans trop y croire, tout ce que l'on a fait de meilleur; ils disent à la noble et chère mémoire du poète ce que lui redisaient depuis longtemps quelques-uns d'entre nous :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple *te* nomme,
Que de *tes* livres seuls te vienne ta fierté.

Décembre 1891.

PAYSAGES

RESNOÏÈ. — DEVANT L' « ÉTÉ »

AU COUVENT DE RESNOÏÈ

I

Ce soir, on m'a mené visiter le couvent de Resnoïè. C'est un monastère d'hommes, fondé il n'y a pas plus de dix ans en Petite-Russie, dans un centre de grande culture et de grande industrie; il s'est élevé entre les plantations de betteraves et les fabriques de sucre, qui transformaient ce pays au moment même où les cénobites s'y établissaient. La maison et les riches domaines d'alentour sont dus aux libéralités d'un testateur original, vieux célibataire qui faisait profession de haïr les femmes; il chercha en mourant le moyen de leur causer quelque tort; il ne trouva rien de mieux que d'affecter sa fortune à la fondation d'une communauté monas-

tique. En m'y rendant tout à l'heure, j'ai vu simultanément les deux faces de ce sphinx qu'est la Russie actuelle.

La route court à travers les vastes horizons des terres noires. Des mots ne peuvent donner une idée de cette nature calme et puissante. De quoi est-il fait, le charme de ce sol nu? Dans ce que l'œil peut saisir, d'une harmonie souveraine des lignes planes et rases; d'espace, de solitude, de silence et de lumière; mais surtout, je crois, de l'absence d'obstacles pour le regard et la pensée. De quelque côté qu'ils se tournent, regard et pensée vont droit au plus lointain du ciel, en glissant sur des courbes uniformément douces. Sur cette beauté native de la terre, le travail de l'homme a superposé sa beauté; mais comme ses conditions sont réglées sur le caractère du paysage, il n'en a ni déformé les contours, ni amoindri la majesté. Imaginez la campagne romaine ou le désert de Syrie, envahis soudain par des moissons ajustées à leur taille, avec des tribus primitives assemblées de loin en loin autour d'un fourneau de vapeur qui dévore ces moissons; force contre force, grandeur contre grandeur, lutte de puissances élémentaires. Sous la brusque conquête de la charrue et de la machine, le désert garde encore son âme tranquille et la communique à ses vainqueurs; pour le peindre,

il faudrait coudre une toile de Millet à une toile de Decamps.

Le mot de culture éveille l'idée de nos pauvres champs minuscules, d'un manteau d'Arlequin rapiécé de lambeaux multicolores. Rien de pareil dans cette steppe. Une immense draperie déroulée à perte de vue par un géant, qui aurait semé sans compter le grain, moissonné sans compter sa peine. Trois zones, trois teintes invariables; ici, le labour nouveau, du velours noir tendu sur les plateaux jusqu'au liséré du ciel; là, le tapis d'un vert glauque de la betterave, prolongé d'une seule pièce sur une suite de collines; partout ailleurs, l'or pâle d'un éternel guéret. Les blés sont tombés, nous entrons en septembre; les tas de gerbes, alignés par milliers sur la crête des vallonnements, donnent de loin l'illusion de camps innombrables, de carrés d'infanterie qui se déploient en bon ordre un jour de bataille. Durant des lieues de pays, rien ne décèlerait la présence de l'homme, n'étaient ces fruits de son travail : ni villages, ni habitations isolées, pas de barrières, à peine des routes vagues, aucun signe de la mainmise individuelle sur une fraction particulière. Jamais on ne voit, comme chez nous, un paysan cultivant solitairement son lopin. Tout fait masse, la terre, le blé, les hommes. C'est l'anonyme travaillant sur l'infini.

Voici dans un repli de terrain un peuple venu on ne sait d'où; trois à quatre cents paires de bras arrachent la betterave. Hommes et femmes, chevaux et bœufs fourmillent sur cette large croupe; ils montent, et le tapis vert se replie sous leurs pieds, le sol noir reparaît, on croit voir une légion d'insectes qui ronge cette végétation. Nous approchons. Je parlais tout à l'heure de Millet; lui seul eût pu rendre ce qu'il y a d'auguste dans ces tableaux, la grande paix dans le rude effort. Ces gens-là n'ont pas l'usure de nos paysans; comme leur terre, ils gardent sous leurs costumes pittoresques la noblesse originelle des attitudes et des gestes. Alors même qu'on les ploie au service de nos machines, vous diriez des chevaux de Phidias attelés à un camion d'usine. Le soleil se couche, ses rayons rasent les labours, colorés d'une clarté violette. Les hommes et les animaux qu'on voit entre lui et nous se profilent sur le couchant avec des poses sculpturales. De l'autre côté de la route, vers l'Orient assombri, le gros des travailleurs décroît dans la perspective, sous un jour de fresque pâlie. De tout le pourtour de l'horizon, des charrettes basses, où un petit enfant trône sur les monceaux de feuilles vertes, s'acheminent vers un long tube de fer, qui semble sortir du sol et se dresse sur l'étendue plane comme un point d'interrogation. C'est la che-

minée de la fabrique, dérobée dans le creux d'un vallon; là convergent ces êtres et ces plantes, toute la force de cette terre, attirée par une force supérieure qui engouffre, broie et métamorphose les lentes élaborations de la nature et de l'homme.

Plus loin, un spectacle semblable est fait d'éléments différents. Cette fois, ce sont des charretées de gerbes, qui descendent des coteaux, en files interminables, vers la batteuse à vapeur installée dans un retranchement d'énormes meules. Sur les toits de cette cité de chaume, un autre peuple est debout dans la poussière empourprée que fait la machine; elle souffle et gronde, absorbant la paille qui sert de combustible, rendant le grain à torrents. C'est la vie sous ses formes les plus intenses, celles de la haute industrie; mais une vie aux mouvements si mesurés, si graves, si harmonieux dans leur ensemble, qu'elle ne trouble point le calme de cette nature, pas plus qu'une cérémonie liturgique ne trouble la paix d'une église. Chose curieuse! Les procédés du labeur le plus moderne, importés dans ce pays et appliqués par cette race, donnent l'impression de scènes très primitives; on croit feuilleter les tailles-douces d'une vieille Bible, représentant les travaux des premiers hommes sur la terre neuve. Et si l'on descend sous les apparences, on trouve que, en

effet, dans ce cercle où l'humanité tourne, nos derniers progrès nous ramènent aux tâches collectives des tribus pastorales, des peuples nomades qui ensemençaient en commun le champ de l'étape annuelle. En noyant le travailleur dans nos grandes unités industrielles, nous refaisons l'Océan primordial avec ces gouttes d'eau que le temps avait dissociées et singularisées. Jadis, le signe du travail par excellence, du travail qui prépare le pain, c'était le fléau; il symbolisait le pauvre petit effort, le pauvre petit bruit de l'individu, battant son grain sur son aire étroite; on retrouvait cette image familière au fond de toute langue et de toute poésie. Désormais, le symbole du travail sera cette machine, qui rassemble dans ses pistons toute la peine de ces milliers de bras, dans son râle tous les gémissements de ces milliers de poitrines. Han! Han! Han! on l'entend de loin sur la plaine, voix unique de la terre en gésine et de l'homme en sueur. Et nous qui cherchons des expressions nouvelles pour les formes nouvelles de la vie, nous devons abandonner les anciennes figures, vides de sens; nous devons demander à cette machine les images qui peindront la substitution du travail collectif au travail individuel; l'idiome du poète et de l'écrivain doit évoluer, marcher à hauteur de la philosophie sociale qui modifie toutes nos idées et toutes nos œuvres pratiques.

La dernière locomobile que nous rencontrons bat le froment des religieux. Nous sommes sur les terres abbatiales. Le couvent est caché dans un pan de forêt, demeuré debout au milieu des vastes défrichements. Ces vieux arbres sont condamnés, ils périssent tous par la pointe. Les chênes des moines ressemblent à leurs maîtres; comme ceux-ci opulents et vénérables, comme eux creux et déjà morts au sommet. Nous tournons dans une clairière, nous franchissons une enceinte de murailles; les bâtiments conventuels se développent autour d'une large esplanade, avec l'église isolée au milieu. Que nous voilà loin des usines et des machines agricoles! C'est l'autre Russie, c'est l'autre monde.

II

Un beffroi domine le porche qui nous donne accès. De là haut, la grosse cloche appelle les religieux à l'office du soir. Dans l'air chaud et immobile de ce crépuscule d'été, les vibrations graves du bronze roulent lentement en nappes sonores, elles mettent très longtemps à mourir, portées par-dessus les bois jusqu'aux confins de ces espaces silencieux. Des chants leur répon-

dent, ils sortent de l'église dont nous apercevons les lumières; les cierges s'allument dans le chœur; par les portes grandes ouvertes leurs petites clartés piquent les ténèbres déjà épaissies dans la cour. Tandis que nous la traversons, des moines nous frôlent de leur robe. Ces basiliens ont une majesté d'ombres, sous leur long vêtement traînant qui continue les plis flottants du voile de deuil; ce dernier est rattaché sur le sommet de la tête au *klobouque*, le haut bonnet pyramidal. Ils glissent sans bruit, enveloppés d'une gravité pieuse, oiseaux de nuit appelés hors de leurs retraites au foyer de prière. Nous les suivons au chœur; ils se dispersent dans les stalles, dans la pénombre des piliers; ils resteront là plusieurs heures sans qu'un pli de leur visage ou un muscle de leurs membres bougent, pétrifiés comme de noires statues de basalte, confondus avec les raides images de l'iconostase. L'esprit oriental, qui est le leur, a mis la sainteté dans l'immobilité.

Quelques-uns revêtent les habits sacerdotaux; ils accomplissent les cérémonies du rite avec la pompe habituelle. Les frères convers, groupés sous la direction du maître de chapelle, psalmodient ces litanies russes où la voix humaine s'efforce de lutter avec le bronze du clocher, en prolongeant comme lui à l'infini les vibrations

basses. Nos orgues n'ont pas des grondements plus sourds, des gémissements d'agonie plus plaintifs. Au fond de l'église, des pèlerins frappent le pavé de leurs fronts. Ce sont des moujiks venus, la besace au dos, du village voisin, des paysannes qui portent un enfant dans un pan de leur pelisse. Il n'en vient pas ici de fort loin ; le jeune couvent de Resnoïè n'a pas encore eu le temps d'établir sa légende dans l'imagination populaire.

Car c'est là ce qui manque à ce beau lieu et à ces belles scènes religieuses : la consécration du temps, indispensable aux maisons monastiques. Faute de quelques siècles, il semble que celle-ci ne soit pas bénie. Il y a pour notre esprit quelque chose d'inquiétant et d'inacceptable dans ce phénomène d'un autre âge qui a surgi hier au milieu de nous, en même temps que cette usine d'où nous sortons, à côté d'elle. Nous aimons ces reliques du passé quand elles continuent, nous ne comprenons plus leur naissance, pas plus que nous ne comprendrions celle du mammouth dont nous admirons les restes au Muséum. Ce n'est pas, grâce au ciel, l'apparition d'une maison de prière qui nous étonne ; c'est la reconstruction factice d'un organisme mort, d'un monastère d'autrefois avec ses prébendes, ses tenanciers, ses richesses territoriales qui ne correspondent plus à des services

effectifs; bien pis, d'un monastère qui fait travailler des machines anglaises, qui place ses revenus en obligations de chemins de fer. Je demande si cette communauté a sa raison d'être dans quelque labeur intellectuel, dans une tutelle intelligente ou dans de grands bienfaits répandus sur le pays d'alentour. On me répond que rien de pareil ne justifie sa fortune. Les cénobites de Resnoïè demeurent immobiles, psalmodient et thésaurisent. L'anachronisme est trop frappant : je vois ici des personnes très pieuses qui le sentent tout comme nous.

Voilà du moins ce que nous disions, entre raisonneurs venus de France. Et nous oubliions ces pauvres paysans russes extasiés à côté de nous. Ils ne raisonnent pas si avant. Leur cœur a ses besoins absolus, comme notre esprit a ses sciences exactes. Leur instinct religieux ne veut pas abdiquer; on ne le contente pas en ouvrant des fabriques. Le peuple russe va volontiers à celles-ci; mais, quand il en sort, il revient encore adorer à l'ancienne manière, derrière ces moines qui chantent dans la lueur des cierges. Avons-nous le droit de les dire inutiles, si leur chant berce un moment les espérances obscures de ces déshérités? Des moines ne valent pas des raisons, disait l'autre. Oui, mais des raisons ne valent pas des sentiments, des raisons n'endorment pas une souf-

france. Notre sagesse condamne les reclus de Resnoïè, parce qu'elle connaît mieux, parce qu'elle voit à leur place une maison de bénédictins. Elle oublie que ceux-là représentent la quantité d'idéal accessible et nécessaire à beaucoup de nos semblables. Ces instruments défectueux ont leur emploi dans l'œuvre divine d'allégement qui se poursuit au-dessus de nos tâches positives. Pour y comprendre quelque chose, il ne suffit pas d'élever son entendement vers les vérités d'en haut, il faut ensuite incliner son cœur vers les gens d'en bas.

Nous ressortons. La pleine lune se lève sur les coupoles brillantes de l'église, sur l'amas de maisons blanches et leur ceinture de vieux chênes. Vu ainsi, le couvent est féerique; la nuit masque ce qu'il a de trop jeune, elle sème ses illusions sur ce merveilleux décor. Nous revenons par les grandes plaines. Sur notre gauche, la lune roule au ras des guérets et des labours. Là aussi, la pâle magicienne a tout transformé. Elle a élargi encore cet océan, elle l'a enchanté en jetant sur lui ses légères écharpes de brumes bleues. Sa clarté noie ces lignes fuyantes; le vide est chaud, doux, tranquille; il est beau, parce qu'on y met tout ce qui devrait y être. Les meules et les gerbes, seuls accidents qui fixent le regard, donnent plus que jamais l'impression de tentes et de faisceaux,

d'une armée qui repose, attendant la bataille de demain. Des feux lointains s'allument dans ces bivouacs : une armée campe là, en effet : les travailleurs qui couchent autour de ces feux, pour reprendre à l'aube leur combat contre la terre. Maintenant, c'est l'heure de paix. La terre dort. Comme un cerveau humain, on sent qu'elle continue son labeur dans le sommeil. Elle a retiré toute la vie dans ses flancs; plus de rumeurs, plus de mouvements, plus d'hommes. En voici un pourtant qui croise notre route, un de ceux que nous avons vus tantôt, courbés sur la glèbe; il s'éloigne sur la ligne d'horizon, superbe, transfiguré; il semble marcher sur les eaux et se perdre dans le ciel, au point indistinct où commence cet autre champ noir étoilé d'autres feux, tout pareil sur nos têtes à celui qui s'étend sous nos pieds.

Une fois encore, deux bruits ont désenchanté le silence : le sifflement enroué d'une fabrique, le dernier tintement des cloches de Resnoïè. Voix discordantes en apparence, voix fraternelles si l'on écoute mieux; voix du travail et de la prière, plainte des peines du corps, plainte des peines du cœur. Elles se rencontrent là-haut, se confondent et meurent à leur tour. Il n'y aura plus de peine, cette nuit, sur la grande terre assoupie. La vie l'a rendue au rêve.

Septembre 1887.

DEVANT L' « ÉTÉ »[1]

I

Ils disent qu'il y a des fautes de dessin, de la mollesse et de l'indécision dans les contours. C'est bien possible ; je n'en sais rien, ne m'étant pas approché. Qu'avaient-ils besoin de s'approcher, avec leur loupe, leur compas, leur trousse d'instruments critiques à déchirer le rêve? Nous nous sommes trop approchés de toute chose, c'est pourquoi rien de rien ne subsiste.

> Restons loin des objets dont la vue est charmée,

disait Victor Hugo; et parlant de Moïse, qui vit d'en haut la terre de Chanaan sans y descendre, Hugo l'estimait heureux. Chercher pendant qua-

1. Fresque de M. Puvis de Chavannes, au salon du Champ de Mars de 1891.

rante ans un pays de mirage, l'entrevoir de loin, et mourir avant d'y mettre ses juifs, c'est peut-être tout le bonheur possible.

Il faut regarder ainsi, de loin, la terre promise de M. Puvis de Chavannes; il faut s'arrêter à trente pas, mieux encore à quarante, oublier le monde ambiant, qui a la folle prétention d'être le monde réel, et laisser lentement pénétrer dans les yeux, descendre dans l'âme, s'insinuer dans tout l'être l'indicible sérénité répandue sur ce tableau. Un tableau, non; mais une large fenêtre percée au fond de cette salle et ouverte sur la campagne. Ce n'est pas la petite terre apprêtée de la banlieue parisienne, avec son trop-plein de choses factices et bruyantes. C'est, bien loin de Paris, une terre auguste et paisible, la vraie campagne où l'on a grandi, quand on vivait comme il faut vivre. On est d'abord stupéfait de la retrouver ici, entre des paysages de style, des études d'atelier; après quelques minutes, on ne voit plus qu'elle, on s'y replonge avec amour, pour peu qu'on n'ait pas dépouillé cet « esprit silvestre » dont parlait Virgile.

Il est midi. Les feux de juin rayonnent d'un ciel de France, tamisés par des nues légères. C'est tout l'hymne du poète :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu...

Voilà, sous les peupliers et les saules, l'ourlet des eaux lentes au bord des prairies; les eaux assombries contre les berges, où tremble la grêle flore humide. Voilà les vastes plans d'herbe rase où la faux a passé, et de minces liserés d'or à l'horizon, ces rubans de blés mûrs qui accaparent tout le soleil. Voilà le bois, admirable de vérité, avec tant de paix dans sa vie puissante, tant de nuit fraîche sous ses grands arbres lourds de chaleur :

La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos...

Et derrière ce bois central, à perte de vue, d'autres morceaux de futaie qui plaquent leurs taches bleues au flanc des coteaux roux; et par delà ces coteaux, du ciel encore, le ciel d'autres pays cachés, de longues fuites de ciel à loger tout ce qu'on cherche.

De cette terre maternelle, des hommes sont nés; des êtres anciens et simples, qui ont élevé au degré humain, sans la dénaturer, la vie de ces eaux, de ces champs et de ces bois. Ils travaillent, mais leur travail n'évoque ni l'idée de peine, ni l'idée de gain; c'est un rite, une communion avec la Mère. Ainsi travaillent les vieux Egyptiens, dans les scènes peintes sur les parois des hypogées. Je retrouve ici une sensation parfaitement

analogue à celle que donnent, dans le tombeau de Ti, les représentations du labeur rural, avec leur double caractère réaliste et hiératique. Les archéologues y ont vu d'abord une figuration de l'existence d'outre-tombe, telle que les gens de l'Ancien-Empire l'auraient imaginée. Mariette, qui avait fini par être de leur religion, expliquait très bien la signification imprécise de ces peintures exactes; le mort voulait emporter son passé, dormir éternellement dans ses habitudes; il souhaitait que la vie, sous l'aspect nécessaire et coutumier, continuât de réjouir ses prunelles cristallisées dans le natron. Les créatures de M. Puvis de Chavannes accomplissent de même les fonctions prescrites; et le peintre a judicieusement choisi, comme sujet principal, la fonction primordiale et simple entre toutes : la levée des foins, qui transmettront la vie de la terre à ces grands bœufs somnolents, attelés au char où s'entassent les meules.

C'est aussi, pour chacun de nous, le travail le plus riche en souvenirs de joies enfantines. L'avons-nous assez envié, cet homme qui reçoit les dernières fourchées, debout sur la montagne odorante, à l'instant où elle va s'ébranler? Que d'efforts pour grimper jusqu'à ce lieu de rêve! Et quand on y était parvenu, quel orgueil de revenir à la ferme sur le sommet dangereux et triomphal!

Avec la dernière charrette, celle qui rentrait aux étoiles les jours où l'orage menaçait, quand le parfum du foin devenait plus fort, quand on cessait de crier, de rire, paysans et enfants, pensifs sans savoir pourquoi. Et plus tard, adolescent, que de songeries et de troubles laissés dans ces meules, alors qu'on s'y couchait accablé; le livre du poète tombait des mains, l'œil distrait suivait les faneuses cambrées sous leur charge, au temps où s'éveillaient les obscurs désirs.

Après le travail, voici le repos, avec ces femmes qui sortent des eaux, dans leur chaste nudité. Ce ne sont point les allégories mythologiques du Poussin, d'ailleurs si proche parent de notre peintre; et moins encore les modèles dévêtus que les artistes ont coutume d'allonger dans les paysages suburbains. Etranges visions, très réelles, robustes même, et pourtant élémentaires, animées d'une vie à peine distincte de la vie des saules, avec la paix infinie de ces forêts dans leur sein. Elle devait avoir ces lignes et ces gestes tranquilles, l'Hélène de l'Orestie, « âme sereine comme le calme des mers ». On les aime, ces filles anonymes de la Terre, parce qu'elles sont les formes complaisantes, disponibles, où chacun de nous incarne les idées, les sentiments, les souvenirs qui peuplent pour lui ces campagnes. Elles sont les absentes et les mortes de chacun, celles

qui se lèvent des pays où l'on a passé, nous rapportant les parts de vie déjà perdues. Car chacun de nous est par morceaux dans beaucoup de tombes; il restera très peu de chose à mettre dans celle qui portera notre nom, où l'on croira nous enfermer tout entier. Et il y a de ces tombes vivantes, qui marchent, qui existent pour d'autres.

Il faudrait rester ici le soir. Comme ces figures doivent gagner, comme l'*Été* doit être beau, quand la lune monte derrière la forêt! Et la lune y vient sûrement; elle y vient de quelque tableau de M. Cazin, petit cadre d'un grand rêve. A sa clarté, ces femmes doivent se mouvoir harmonieusement. Durant le temps que la nuit libère ces formes immobiles, le site vague deviendrait peut-être le site ressouvenu, les images impersonnelles deviendraient les images appelées. Pourquoi ferme-t-on sitôt?

Si j'étais roi en Bavière, je ferais enlever les cadres inutiles qui dispersent l'attention, sur les murailles de cette longue salle; j'y ferais le silence et les ténèbres, en couvrant les trois quarts du plafond vitré : pour rassembler toute la lumière au bout, dans cette fenêtre qui ouvre sur la campagne. Si j'étais roi en Bavière, je ferais graver sur le panneau, autour de l'*Été*, des poésies harmoniques avec l'œuvre du peintre : en belles let-

tres grecques de pourpre, les vers d'Homère qui racontent les travaux d'Eumée; en lettres d'azur, les vers de Virgile qui disent la grâce du pays mantouan; en lettres d'or, les grands vers calmes de Leconte de Lisle, qui traduisent si exactement en vibrations sonores les vibrations lumineuses de cette peinture. Si j'étais roi en Bavière, je placerais dans la salle voisine un orchestre invisible, qui jouerait la *Symphonie pastorale*; et chaque jour, après le conseil, je viendrais oublier ici les sottises que m'auraient contées mes ministres, j'y viendrais oublier tout ce qu'un roi doit souffrir, quand il pense au mal qu'on fait sous lui. — Si j'étais reine en Bavière, je crèverais cette toile, pour voir les horizons qu'elle fait pressentir par delà ceux qu'elle montre; je crèverais l'illusion, et je trouverais le mur, le mur qu'on trouve toujours, le mur qui est derrière tout.

A défaut de la solitude souhaitée, on voudrait du moins ne rencontrer ici que des cœurs simples, les fils du peuple qui admirent ingénument les inventions ingénues. Cette œuvre est grande, parce qu'elle parle de haut à la foule, comme les créations des artistes d'autrefois. Voilà de la peinture démocratique, si le mot a un sens. Tous ces ouvriers, ces enfants des champs engloutis par l'usine parisienne, si d'aventure ils traversaient la salle, je crois bien qu'ils s'arrête-

raient devant l'*Été*, comme ils s'arrêtent pour entendre une chanson du pays; leurs poumons respireraient une bouffée d'air natal ; ils y retrouveraient ce qu'ils vont chercher le dimanche aux portes de la ville, un peu de communication avec la terre d'où ils furent arrachés. Pour eux aussi, il y a de la paix et de la souvenance dans cette évocation du berceau.

II

En revanche, quand le « tout Paris » défile sur ce fond placide et majestueux, il semble qu'une énorme ironie se dégage de la toile, l'ironie de l'Océan sur les plages à la mode. Le premier jour surtout, le jour rituel où l'on se montre aux tableaux, quand le torrent roulait devant l'*Été* son écume élégante et bruyante, ce miroir sincère faisait plus sensible le mensonge universel qui enveloppe Paris, comme le brouillard enveloppe Londres. On en voyait avec plus de relief les innombrables aspects : mensonge des figures et mensonge des cœurs, mensonge des pensées et des paroles, mensonge littéraire et politique, mensonge des fausses gloires, du faux talent, du faux argent, des faux noms , des fausses opinions , des fausses

amours; mensonge de toutes choses et même des meilleures, l'art, l'idée, le sentiment, le bien public, parce que ces choses n'ont plus ici leur fin en elles-mêmes, parce qu'elles sont uniquement des moyens de réclame et de lucre.

Elle paradait devant l'*Été*, l'élite de la Ville-Lumière, combien artificielle et misérable; son mouvement sans but paraissait plus factice contre l'immobilité de ces grandes lignes; ses papotages détonaient, plus vides encore, dans le silence de ces horizons; entre les groupes des belles créatures songeuses, des têtes s'agitaient, caricaturales; et le doux *Été* se faisait sévère comme un paysage de Jugement dernier, alors qu'il encadrait cette multitude falote, pressée de bruire et de jouir quelques instants encore, sur le mince pavé qui la porte et qu'elle sent tremblant, rongé du dessous par la colère d'en bas, miné par l'esclave patient qui creuse pour l'effondrement final.

Laissons passer. Restons devant la bonne terre d'oubli. Éternelle, indifférente, elle verra se succéder, comme les foins fauchés, ses maîtres d'un jour; elle les nourrira avec la même indulgence, parce qu'ils sont tous ses enfants, avec la même justice, selon l'effort de travail qu'ils développeront. Elle leur enseignera, par surcroît, la vérité, la piété; elle leur dira toujours qu'il fallut un Dieu pour la faire si belle, pour présider à l'opération

mystérieuse qui tira de son sol et de ses eaux la chair des hommes, qui alluma la pensée dans cette chair. — Grâce à M. Puvis de Chavannes, le sauvage et le pauvre ont dans Paris des forêts, des terres à eux, où ils peuvent aller respirer, rêver, prier, reprendre contact avec la Nature, et rapprendre à ce contact la juste mesure des choses passagères. Une station devant l'*Été*, le matin, c'est le meilleur cordial pour recharger la vie avec soumission.

On fera ensuite ce qu'il faut faire, on fera sa journée d'hypocrisie, en prenant sa petite part du mensonge commun. On ira où il faut aller, on dira ce qu'il faut dire, comme on parle par courtoisie la langue des étrangers que l'on fréquente.

On ira chez les bonnes dames de jadis, on gémira avec elles sur le malheur des temps, de ces temps qui ont le tort de marcher; on émettra avec componction les aphorismes obligés, sur les Princes, sur la religion selon les bons Pères, sur tout ce qui constitue l'étroit formulaire substitué par le malheur des temps, — un vrai malheur cette fois, — à la liberté et à l'audace de l'ancienne conversation française; formulaire si étroit qu'il ressemble à une cage d'écureuil, où il faudrait couper la queue de l'écureuil pour qu'il y puisse tourner prudemment, sans rien casser.

On ira chez les belles dames d'à présent, et avec

elles on jugera l'événement, l'homme, le livre sur le bruit qu'ils font; comme si les choses fortes et profondes agissaient autrement qu'en silence, par l'infiltration et la durée; on cotera les gens à leur valeur en Bourse, on mesurera l'estime qui leur est due au chiffre de leurs rentes supposées.

On ira dans les cénacles littéraires, on prononcera sur le naturalisme, l'idéalisme, le symbolisme, étiquettes usées sur des cartons vides; on discutera le mérite et les tendances des auteurs, tandis que chacun pensera tout bas : combien fait-il? Tant? — Il est le premier. — Si peu? — Il est le dernier.

On ira dans les cercles politiques et dans les bureaux de journaux; on y verra écrire, on y écrira peut-être des phrases copieuses sur les grands principes, la liberté, la République, le peuple maître de ses destinées, « les dogmes intangibles de la démocratie moderne;... » tandis que l'écrivain se demandera : Comment diable pourrais-je en tirer parti pour mes petites affaires? et que, se reconnaissant trop timide ou trop faible pour l'escamoter, cette démocratie, il avouera le soir, dans l'intimité, après la besogne faite, qu'il faudrait un pouvoir très fort, un homme, un premier Consul « pour nous tirer de là »; après quoi ils s'indigneront tous en chœur, le lendemain, si quelqu'un ose imprimer ce qu'ils pensent

tous, ce qu'ils disent volontiers dans les confidences du fumoir, entre initiés à la comédie parisienne.

Enfin on conservera, avec ceux qui n'ont plus rien à conserver, on réformera, avec ceux que toute réforme effraie, on applaudira tout ce qu'il faut applaudir dans les différents quartiers de Paris. Mon Dieu oui, on fera tout cela, comme on remet chaque jour un habit qui est ridicule, un chapeau qui est incommode. Qu'importe? On aura eu son heure de pensée libre, face à face avec l'admirable toile, perdu dans ce paysage que le peintre a vu, semble-t-il, à travers tous les yeux qui furent bons et vrais, les yeux qui nous ont aimé. On aura promené dans la solitude, sous le couvert de ces bois, les songeries anciennes réfrénées par la vie, les idées nues qui ne seront jamais ni dites ni imprimées.

— Et s'il y avait un reporter embusqué derrière ces meules? me suggère un ami.

— Ce serait très fâcheux. Dans un État bien ordonné, il sied que chacun se plie aux conventions admises; c'est la garantie mutuelle que se doivent tous les participants du syndicat social; et pas plus que les autres personnes, les idées n'ont licence de flâner toutes nues. — Ce serait très fâcheux; il n'y aurait à ce mal qu'une consolation, le plaisir d'avoir témoigné sa gratitude au brave

grand peintre à qui nous devons ces jouissances; de la lui avoir témoignée de la bonne sorte, non point par des exercices critiques et en pontifiant sur l'art, mais en montrant à cet homme qu'il est vraiment puissant, puisqu'il sait contraindre notre âme à sortir. On doit bien cela au magicien qui nous a communiqué la grande secousse de la Nature. Symbolistes, mes amis, saluez votre maître.

Mai 1891.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES VOYAGEURS

LES HISTORIENS

LES POÈTES

PAYSAGES

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD.

